

**L'Exécuteur [089]
– Les charniers
d'Abidjan**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Les charniers d'Abidjan

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LES CHARNIERS
D'ABIDJAN**



CHAPITRE I

La Pontiac filait sur une trajectoire incertaine dans la rumeur proche du Pacifique. À intervalles irréguliers, la lourde caisse empiétait sur le bas-côté, tanguant dangereusement, et des cris avinés en sortaient, ponctuant les manœuvres scabreuses.

Depuis le début de la soirée, l'Exécuteur suivait discrètement les quatre mafieux occupant le véhicule et qui travaillaient pour Enrico Stampa, le caïd de la prostitution à San Diego. Il les avait vus entrer d'abord dans un de ces restaurants semi-clandestins de la frontière mexicaine, d'où ils étaient ressortis peu après onze heures du soir, imbibés de tequila et braillant comme des veaux. À présent, il les filait dans la moiteur de la nuit californienne, au volant d'une Ford aussi sombre que la nuit.

Cette virée nocturne signifiait d'évidence que les quatre mafiosi avaient la bride sur le cou en l'absence du boss. Une confirmation pour Mack Bolan qui avait cherché Stampa en vain pendant deux jours.

La Pontiac fit une nouvelle embardée, dérapa bruyamment en s'engageant sur une petite route secondaire qui s'enfonçait dans le maquis en direction de la montagne. À une distance difficilement appréciable, des lumières indiquaient l'emplacement d'un lieu habité, peut-être une boîte de nuit que les quatre mafiosi en virée avaient choisie comme prochaine étape. Mais le véhicule n'alla pas jusque-là, s'arrêtant brusquement dans le balancement souple de ses amortisseurs. Un type en sortit, silhouette titubante qui s'achemina difficilement à travers la végétation rabougrie, sous les sarcasmes de ses copains.

Bolan roulait tous feux éteints depuis l'embranchement. Il freina doucement, engagea la Ford sous le couvert d'un massif de cystes, coupa le contact et glissa aussitôt le sinistre Beretta silencieux dans le holster spécial qu'il portait sous l'aisselle gauche. Invisible dans l'obscurité, il se coula en souplesse dans la direction empruntée par le truand, couvert par la radio de la Pontiac qui hurlait à tout-va.

Il découvrit le mafieu un peu plus loin, agenouillé dans le sable, les mains en appui devant lui et vomissant à n'en plus pouvoir. La légère brise nocturne amena jusqu'à Bolan des relents de *chili con carne* aigre, d'alcool de mauvaise qualité et de bile. Il le laissa terminer, s'avança doucement dans son dos et demanda gentiment :

— Tu veux un coup de main ?

L'autre se torchait la bouche d'un revers de manche. Il s'ébroua et lâcha méchamment sans se retourner :

— Fais pas chier !

Puis, lentement, il se redressa et fit face. À cet instant, un nuage se déchira, dévoilant la lune qui éclaira le paysage chaotique d'une lueur blafarde. Bolan put observer la face de brute toute plate aux petits yeux profondément enfoncés dans les orbites. C'était un Chicano, un de ces clandestins qui passent la frontière à la recherche d'un boulot illégal et qui deviennent, au hasard des rencontres, ouvriers agricoles ou tueurs professionnels. Stampa avait toute une armée de types dans son genre qu'il payait à peine deux cents dollars la semaine. Mais pour eux qui venaient de l'empire de la misère, c'était le Pérou.

Durant deux, trois secondes, le regard de l'assassin minable vacilla.

— Merde ! éructa-t-il en fronçant ses gros sourcils.

Bolan lui montra froidement le Beretta muni de son énorme silencieux.

— Qui est dans cette bagnole ? questionna-t-il.

La cervelle ralentie par les vapeurs de tequila, le Chicano bégaya quelques mots puis lâcha :

— Ben... Y a Lucky, Dave et... heu, Tonio.

— Tonio comment ? fit l'Exécuteur qui avait une petite idée sur l'identité du personnage.

— Tonio Kenzi...

— Le *consigliere* de Stampa ?

— Ben, ouais...

— C'est le petit avec une grosse tignasse ?

— Ouais... Pourquoi vous me demandez ça ?

— Passe devant, annonça Bolan, on va saluer Tonio.

Pendant un court instant, le Chicano donna l'impression qu'il allait obtempérer, mais, à une infime crispation de sa face brutale, Bolan sut que ses pas ne le mèneraient jamais jusqu'à la Pontiac. Subitement, un éclair d'acier décrivit une courbe rapide puis zébra plusieurs fois la nuit tandis qu'un grognement fusait de la gorge du Chicano. Bolan avait esquivé sans peine le poignard manié si malhabilement.

— Lâche ça ! fit-il d'une voix de glace.

Le minable s'immobilisa d'un coup, une lueur de meurtre dans les yeux, paraissant ne pas voir la gueule sinistre du Beretta. Il cracha devant lui et rugit :

— Je vais crever ta panse pourrie et te couper les...

— Négatif ! coupa Bolan en exerçant une infime pression sur la détente du Beretta qui émit un soupir rauque en se cabrant dans sa main.

L'ogive de 9 mm Parabellum pénétra entre les yeux du tueur et ressortit par l'arrière de sa boîte crânienne, emmenant dans sa course sifflante des morceaux de cervelle et des fragments d'os. Les yeux du Chicano se révoltèrent, comme s'il cherchait désespérément à voir le haut de sa tête, et il partit à la renverse pour s'effondrer lourdement dans ses vomissures.

L'Exécuteur avait un instant espéré tirer quelques renseignements de ce malfrat, mais il s'était vite aperçu qu'il n'avait affaire qu'à un exécutant. Peut-être Tonio Kenzi lui en apprendrait-il davantage pour lui permettre de remonter la piste suivie depuis plusieurs jours.

La radio braillait toujours à tue-tête quand il s'approcha de la Pontiac arrêtée au milieu de la mauvaise route. Il marcha tranquillement vers le véhicule jusqu'à ce que le chauffeur tourne la tête et se mette à claironner :

— Ça va, Chico, t'a ramené tes couilles avec toi ?

— Demande-lui plutôt des nouvelles de ses tripes ! rigola le type assis à côté de lui.

Un gros rire lui donna la réplique et une portière s'ouvrit tandis que le plafonnier s'allumait, éclairant l'intérieur de la voiture.

— Hé ! J'espère que tu vas pas dégueulasser cette caisse ! jeta encore le passager avant. Tu devrais...

— Ta gueule, putain ! coupa subitement le chauffeur d'une voix subitement cassée. C'est pas Chico !

Il y eut un court moment de flottement auquel succéda une agitation hystérique dans la Pontiac. Le chauffeur plongea la main sous le tableau de bord tandis que son voisin glissait la sienne sous son aisselle.

Bolan leur fit sauter la tête de deux balles brûlantes qui les coucha sur la banquette, bondit à l'arrière de la voiture et mit en joue le petit être à l'abondante tignasse qui cherchait désespérément à s'emparer d'une arme stupidement coincée dans son étui. Au moment où il réussissait à dégager un .38 Spécial à canon court Bolan tendit la main pour le lui confisquer.

— Fais pas le con, Tonio, lui conseilla-t-il.

Le *consigliere* fit entendre un couinement bizarre et ses yeux s'exorbitèrent.

— Qu'est-ce que vous..., commença-t-il en se tassant à l'autre extrémité de la banquette, à moitié allongé sur le dos.

— Te fatigue pas, l'interrompit Bolan en étendant le bras pour fermer la radio qui beuglait toujours. Tu veux vivre encore un peu ?

Kenzi paraissait moins soulagé que ses copains. Il déglutit péniblement, cherchant à reprendre une attitude plus digne sans parvenir à détacher son regard des deux corps ensanglantés recroquevillés à l'avant de la bagnole. Bien sûr qu'il voulait vivre

encore. Et même le plus longtemps possible ! Ce type était dingue ou quoi, pour poser une telle question ! Hochant affirmativement la tête, il se racla la gorge puis demanda :

— D'accord. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

À présent, ses yeux allaient du lugubre spectacle de la banquette avant, au gros silencieux noir dirigé vers son front. Mais il ne distinguait toujours pas le visage du salaud qui le braquait et qui semblait prendre tout son temps, s'amusant sans aucun doute de la trouille qu'il lui foutait.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? répéta-t-il d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

Un silence qui parut infiniment long à Tonio plana dans l'habitable puis il entendit de nouveau la voix de l'inconnu qui demandait d'un ton abominablement neutre :

— Où est Stampa ?

— Stampa ?

— Ouais. N'essaie pas de prolonger le délai, Tonio.

— Il est parti en Europe.

— C'est grand, l'Europe. Précise.

— Je sais pas exactement. En Italie ou en France.

— Tu es sûr qu'il n'est pas en Afrique ?

Le chien du Beretta fit entendre un affreux cliquetis en se relevant, prêt à s'abattre sur le percuteur, et Kenzi sursauta. Il tendit la main devant lui dans une protection illusoire, gémit :

— Je vous jure que j'en sais pas plus.

Ce fut à cet instant qu'il aperçut pour la première fois le visage de son agresseur. Un visage figé dans une expression granitique et des yeux de glace dont la vue lui arracha un nouveau gémissement. Instantanément, il sut à qui il avait affaire. Ce type qui avait fait tant de dégâts dans l'Organisation, qui avait assassiné des centaines et des centaines d'*amici* et qui courait toujours... Cette ordure était là, plantée devant lui, et lui posait des questions à la con d'une voix tranquille comme s'il était absolument sûr d'obtenir les bonnes réponses.

— Bon Dieu !... Bolan, vous devez me croire. Stampa ne me tient pas au courant de toutes ses affaires. Juste quand il a besoin de mes conseils, comme cette histoire à Abidjan où...

Kenzi s'arrêta net, s'apercevant qu'il s'était laissé aller à trop parler.

— Parle-moi d'Abidjan, fit Bolan qui n'attendait que ça.

Il avait appris récemment que de drôles de changements étaient intervenus en Côte d'Ivoire dans la pègre locale et qu'il s'y traitait de grosses combines bien juteuses.

Le mafioso hésita un instant, choisit finalement de lâcher une

information peu compromettante, puisque tout le monde, dans le Milieu, était au courant :

— Il y a eu là-bas un changement de pouvoir. Vous avez entendu parler de Banako ?

Le nom déclencha toute une série d'images dans l'esprit de Bolan. C'était le même nom qu'un Sicilien nommé Sassa lui avait donné quelques mois plus tôt, au début de son blitz maltais. Anatole Banako, gros maquereau africain auquel ce même Sassa avait vendu Sarah, la sœur des frères Treshe, après le massacre de ces derniers par la Mafia. D'évidence, Sarah Treshe se trouvait quelque part dans un ignoble bordel en Afrique et Bolan s'était juré de tout tenter pour la sortir de là. Mais le temps avait passé sans qu'il obtienne de renseignements suffisants pour lui permettre de remonter la filière.

L'Exécuteur avait entrepris depuis quelques jours d'étudier les faits et gestes de la Famille Stampa, il avait observé le va-et-vient des *amici*, les avait filés pour connaître leurs diverses tanières avant de les anéantir. Mais voilà que le destin lui apportait subitement une indication intéressante. Enrico Stampa ne se trouvait pas au gîte. Soit. Pourtant, à travers les propos apparemment décousus d'un *consigliere* vert de trouille, le caïd local de la prostitution lui donnait peut-être la possibilité de renouer la piste perdue.

— Explique-moi Banako.

— Il s'est fait descendre à Abidjan.

Kenzi avait lancé sa phrase comme s'il s'agissait d'une révélation essentielle.

— Ce n'est pas suffisant pour sauver ta peau, Tonio.

— Attendez... Ça s'est passé il y a un peu plus de deux mois et c'est depuis ce moment qu'il se passe de drôles de choses là-bas. Il paraît qu'il s'y est monté une nouvelle filière que personne ici ne peut contrôler, une combine à part, quoi... Mais je peux pas vous dire exactement.

— Banako était le *boss* d'Abidjan ?

— C'est ce qu'il croyait ! Mais il avait quand même une certaine importance.

— Qui a pris la relève ?

— Un minable petit mac de Treichville.

— Ne m'oblige pas à t'arracher tous les mots de la bouche. Le nom de ce mac ?

— Je crois qu'il s'appelle Dinalo. Félix Dinalo, oui, c'est ça. Et je crois aussi que c'est lui qui a liquidé Banako.

— Et comment Stampa intervient-il dans cette histoire ?

— Depuis que ce petit con de Dinalo est en piste, les affaires de Stampa en Afrique ont périclité. Les ponts sont coupés.

— La traite des blanches ?

Un vague sourire éclaira le visage de Kenzi :

— Ça ne veut rien dire. On envoyait des filles travailler là-bas, c'est tout. Vous savez, Bolan, y a rien de dégueulasse, ces nanas sont toutes consentantes.

— Toutes consentantes, hein ?

— Enfin, pas toujours, bien sûr. Au début, il y en a qui font des manières. Mais on fait ce qu'il faut pour les former. Merde !... Qu'est-ce que ça change qu'elles se farcissent des Blancs ou des négros ?

— C'est vrai, eut l'air d'admettre Bolan. Vous les formiez ici ?

— Pas toutes, expliqua Kenzi qui était maintenant prêt à confesser n'importe quoi pour se tirer d'affaire. Pour un certain nombre, on les prend en main jusqu'à ce qu'elles deviennent de vraies professionnelles. Mais quand ça se bouscule au portail...

L'Exécuteur savait que Stampa possédait une pseudo-société de production artistique sous le couvert d'un homme de paille.

— Les contrats de show-business, c'est pour là-bas ?

— Évidemment. Faut pas être con, répliqua le « conseiller-maquereau » avec un petit rire jaune.

— Qui s'occupait de ces affaires ? Toi ?

— Je rédigeais les contrats et je donnais tous les tuyaux. Après, c'est Stampa qui se démerdait.

Bolan en avait assez entendu. Une grimace de dégoût flotta un instant sur son visage. Ce fut la dernière vision que Kenzi emporta avec lui dans l'éternité. Le Beretta toussa sèchement, faisant apparaître un troisième œil sur le front du mafioso qui émit un brusque hoquet tout en perdant une partie de sa cervelle sur la banquette.

Bolan en avait appris assez. En tout cas suffisamment pour décider de changer ses plans. La famille Stampa attendrait son tour ; il n'y avait pour l'instant ici que de petites magouilles médiocres qui ne requéraient pas une intervention immédiate.

Son instinct lui suggérait d'aller faire une virée de l'autre côté de l'Atlantique, là où l'on avait sans doute emmené de force une jeune femme que Bolan avait promis à un mourant de retrouver. Là où quelqu'un, aussi, paraissait avoir mis sur pied une grosse affaire bien sale et bien juteuse.

Il arrive parfois qu'une piste sans grand intérêt rejoigne la trace d'un gros prédateur.

CHAPITRE II

Il était sept heures du soir quand l'hôtesse d'UTA annonça l'atterrissage sur l'aéroport d'Abidjan. Quelques instants plus tard, les roues du DC-10 touchèrent la piste dans un impeccable *kiss-landing* qui précéda le grondement des réacteurs en fonction *reverse* de freinage.

Mack Bolan quitta avec regret le large fauteuil de la classe Galaxy située à l'avant de l'appareil, eut droit à un dernier sourire de la mignonne hôtesse qui s'était occupée de lui durant les six heures de vol.

Dans certaines compagnies, on trouve encore des hôtesse qui, non contentes d'être fort jolies, ne se prennent pas pour des stars hollywoodiennes. Et chez UTA, en prime, on offre à la clientèle l'assurance d'une sécurité maximum. Depuis l'attentat du vol N°Jamena-Paris, des agents spécialisés non seulement contrôlent bagages à main et passagers, mais passent aussi au peigne fin le fret embarqué ainsi que tous les espaces, volumes et cavités internes des jets dans lesquels, afin de bien montrer leur responsabilité, ils prennent place ensuite pour convoier le vol vers sa destination finale.

Ces nouvelles consignes, faites pour décourager les pirates de l'air, ne faisaient pas l'affaire de l'Exécuteur qui avait dû se résoudre à voyager sans aucun armement. Peu avant son départ, il avait examiné les possibilités de faire entrer en Côte d'Ivoire son char de guerre camouflé en innocent mobil-home, mais les actuelles difficultés inhérentes au transport de fret sur l'Afrique lui avaient fait renoncer à ce projet. Même le gros transporteur aérien C-130 qu'il avait souvent utilisé pour cette tâche aurait été trop sérieusement contrôlé à son atterrissage.

Il devrait donc se débrouiller sur place en utilisant un contact dont lui avait parlé Harold Brognola, le super-flic du FBI qui était aussi un ami de longue date.

En quittant l'appareil, Bolan eut la sensation qu'une chape de plomb lui tombait sur les épaules. À 7 heures du soir, on se serait cru dans un sauna. Quelques palmiers lymphatiques oscillaient vaguement dans l'air étouffant, devant les bâtiments bleu et blanc de l'aérogare qui semblaient bien conservés malgré l'atmosphère chargée d'eau. Abidjan était très proche de l'Équateur et l'humidité lagunaire rongait pratiquement tout.

Pour franchir les guérites en bois installées dans la salle de contrôle des passagers, il fallait s'armer de patience, prendre la file qui avançait avec une lenteur extrême, remettre son passeport au préposé d'un guichet, s'angoisser un long moment sur la curieuse disparition du document avant de le récupérer à un autre guichet où sa redistribution hasardeuse au sein d'une meute de touristes avides et épuisés créait d'autres angoisses. Enfin, de nouveau nanti de son passeport établi au nom de George Dakota, Bolan put enfin gagner la sortie.

Après avoir changé des dollars en francs CFA, décliné une multitude d'offres de services et s'être avisé que les stands de location de véhicules étaient déserts, pour ne pas dire abandonnés, il se retrouva au-dehors. Là, sur le large trottoir bordant l'édifice, il dut de nouveau repousser les sollicitations d'une armée de mendiants aux mains expertes en l'art de soulager les visiteurs de leurs bagages excédentaires, puis se retrouva par miracle sur la banquette arrière d'un taxi Peugeot rouge qui démarra en lâchant derrière lui un monumental champignon de fumée opaque.

— Où va-t-on, patron ?

En Côte d'Ivoire, on parlait français, évidemment. Bolan avait pu se recycler un peu dans cette langue qu'il avait apprise durant son adolescence, au cours des deux jours passés en Suisse auprès du petit Chang. Grâce à Viviane Beck, la jeune responsable de la fondation Miséricorde, il s'était remis en mémoire les phrases usuelles qui allaient lui permettre de se faire comprendre dans cette langue. Mais il est vrai qu'à Abidjan on parle généralement un français approximatif et on baragouine un anglais étonnamment fleuri.

— Golf Hôtel, lança-t-il au chauffeur noir en laissant son regard courir sur le décor qui défilait.

Des palmiers éparpillés, une végétation rabougrie, des panneaux publicitaires vantant des produits pour la plupart inaccessibles à l'Ivoirien moyen. Ici, malgré le boom économique des années passées, la misère régnait toujours, attisée par le flot migratoire et incessant des populations limitrophes. Fixés par la bourse de Londres et de New York, les cours du cacao et du café ne cessaient de baisser et l'économie du pays, principalement axée sur l'exportation de ces deux produits, s'en voyait d'autant plus diminuée. Restait le bois, le caoutchouc et la diversification agricole. Mais un arbre met infiniment plus de temps à pousser qu'un plan de café et, quant au caoutchouc, de nombreux pays d'Asie du sud-est sont maintenant très compétitifs sur le marché. Pour ce qui est de la culture diversifiée, la plupart des Abidjanais sérieux n'hésitaient pas à affirmer qu'il s'agissait là d'une pure élucubration issue de la cervelle fumante des technocrates de l'administration.

Alors, malgré les orgueilleuses tours du « Manhattan Tropical » que constitue le Plateau, le quartier des affaires, et malgré l'œuvre architecturale démesurée de la basilique de Yamoussoukro, le vieux Président Houphouët-Boigny avait désormais du souci à se faire.

Comme partout au-dessous des tropiques, la nuit descendait rapidement et une large bande mauve commençait à colorer l'horizon.

Le taxi longeait à présent un immense terrain vague où toute une foule s'était amassée.

— Le marché aux moutons, renseigne le chauffeur. En face, c'est l'abattoir.

Bolan chercha l'abattoir, ne vit qu'un entassement de cahutes délabrées. C'était ça, l'Afrique...

Après une station-service Total, la voiture contourna un terre-plein au milieu duquel s'élevait un étrange monument futuriste célébrant l'amitié entre les peuples. Un peu plus loin, à l'amorce des cités nouvelles de Port-Bouet, une entreprise française avait planté des palissades de chantier derrière un abri-bus pour masquer les travaux de restauration d'une petite église baroque. Le chauffeur expliqua que les travaux menaçaient d'être aussi onéreux que ceux engagés pour la monumentale basilique de Yamoussoukro, soit environ cent soixante millions de dollars.

Bolan écoutait distraitemment le chauffeur tout en songeant aux implications de son arrivée dans un territoire sur lequel il n'avait encore jamais mis les pieds. Il ne possédait qu'un nom comme point de départ : Félix Dinalo. C'était bien maigre, compte tenu que l'Exécuteur n'avait ni l'intention ni le temps de jouer les détectives dans une ville qu'il ne connaissait pas.

Abidjan n'avait rien de commun avec une ville américaine ni même européenne. Ici, c'était le laisser-aller apparent, la nonchalance rigolarde et les combines institutionnalisées. Un terrain qui ne laissait apparemment pas supposer les grosses magouilles du Crime Organisé mais où, pourtant, tout était imaginable. Il ne serait donc pas aisé d'identifier et de localiser l'ennemi.

Mais Bolan avait ses méthodes et un instinct qui jusqu'à présent lui avait permis de survivre au-delà de tous les pronostics des policiers et des truands internationaux. Et cet instinct le poussait à penser qu'il était bien arrivé dans l'ancre puant du gros gibier qu'il était venu chasser.

Le taxi venait d'emprunter le large ruban du boulevard Giscard d'Estaing et le chauffeur annonça triomphalement :

— Le boulevard de la mort, patron !

Il émit un hennissement, enchaîna :

— C'est comme ça qu'on l'appelle ici. Y a tellement de morts !

— Des agressions ? s'enquit Bolan pour entretenir la conversation.

— Pas des agressions ! rétorqua le chauffeur qui se retourna carrément, hilare. Pour gagner sa vie, le pauvre taxi doit beaucoup travailler, patron. Dix ou douze heures par jour au moins. Alors des fois, avec la fatigue, il craque et... boom ! Vous comprenez ? On tient en buvant plein de café et avec la médecine des Dimé.

— Avec quoi ? fit Bolan.

— Vous êtes américain ? Alors vous ne connaissez rien à notre pays. On ne vit pas de la même façon, ici. Les Dimé sont de grands sorciers, des sages qui connaissent plein de choses. Et croyez-moi, ça marche. Mais moi, j'ai pas besoin des Dimé. Je rigole toujours et ça me tient éveillé.

— Regarde devant toi ! grogna Bolan. On est toujours sur le boulevard de la mort.

Le Noir haussa les épaules, reporta son attention sur sa conduite et assura :

— Faut pas t'inquiéter, patron. On meurt seulement quand ça doit arriver !

Bolan en était convaincu, mais il ne voulait pas tenter le diable. Bientôt, le véhicule longea le quartier populaire de Treichville où des groupes de jeunes se massaient devant le grand magasin *La Galerie*. Un 4x4 gris venait de s'arrêter à l'angle de la rue et des hommes en uniforme en jaillissaient.

— La milice, renseigna le chauffeur, intarissable. Des étudiants ont cassé la vitrine de *La Galerie* et depuis c'est le gros bordel.

La milice, cela voulait dire la police politique du PDCI, le Parti Démocratique de Côte d'Ivoire. Depuis quelques mois, en butte à la contestation populaire et surtout estudiantine, le vieil Houphouët reposait en partie son autorité sur la puissance et l'efficacité de sa milice.

Après avoir franchi le pont du Général de Gaulle, le taxi dépassa la nouvelle cathédrale, traversa Cocody, aborda le secteur résidentiel de la Riviera et, enfin, s'arrêta dans un crissement de pneus devant la masse ocre du Golf Hôtel Intercontinental. Montrant toutes ses dents aussi larges que des dominos, le chauffeur annonça :

— Mon nom, c'est Hugo Victor, patron. Si tu as besoin de moi, tu peux m'appeler à ce numéro.

Tendant une carte de visite maculée de traces suspectes, il ajouta :

— Je peux te conduire dans de bons endroits où tu trouveras tout ce que tu veux. Si tu aimes les filles très jeunes, je te les trouverai. Pas seulement africaines, y a des Blanches aussi. Je connais tous les endroits ici.

D'un geste, Bolan déclina l'offre, paya les quatre mille trois cents francs CFA de la course et s'avança vers les grandes portes vitrées de l'hôtel.

Dans le hall, où le blanc et le gris dominaient, régnait une température quasi sibérienne comparativement à celle de l'extérieur. S'avancant vers un réceptionniste aux allures de guerrier Massaï, il annonça sa réservation. On lui remit une clé numérotée et un boy en uniforme gris le conduisit jusqu'à sa chambre.

La vue était magnifique, plongeant sur un très beau parc dans lequel étaient aménagés une grande piscine, un restaurant de standing et une réserve de plantes tropicales.

Bolan prit d'abord une douche, puis il appela un numéro en ville.

— Bureau de M^e Gordon, lui répondit une voix sucrée, essayant de masquer son accent africain.

— Passez-le-moi.

Amédée Gordon était avocat. Avocat et noir. Né au Canada, il avait fait ses études en France puis aux États-Unis où il avait exercé sa profession pendant cinq années. Ensuite, il avait eu quelques ennuis avec le FBI pour complicité dans un trafic de drogue. À l'époque, c'était Harold Brognola qui avait été chargé de conduire l'affaire. Les charges relevées contre Gordon n'étaient pas très importantes, mais suffisantes pour entraîner deux ou trois ans d'emprisonnement. Brognola lui avait alors mis le marché en main : travailler pour le Bureau fédéral, occasionnellement, ou être traduit devant un tribunal qui ne lui aurait fait aucun cadeau. L'avocat avait finalement accepté la solution la moins désagréable et, un an plus tard, s'était refait une situation en Afrique. Depuis, il était devenu ce qu'il est convenu d'appeler un « indic » que le FBI réveillait épisodiquement.

— Allô ! fit une nouvelle voix aux inflexions traînantes.

— Amédée Gordon ?

— Oui, assurément.

— J'ai un message de la part d'Alice au Pays des Merveilles, annonça Bolan.

Le correspondant répondit prudemment :

— Quel genre de message ?

— Cinq, trois, neuf. O.K. ?

— Bien. Bien... Nous pourrions nous voir demain soir.

— Je veux vous voir ce soir. Disons dans une heure. Vous avez une préférence ?

— Eh bien... Vous connaissez la Brasserie Abidjanaise ?

La voix semblait gênée, hésitante.

— Non, mais je trouverai.

— C'est au Plateau. Tous les taxis la connaissent.

— O.K. ! conclut brièvement Bolan en raccrochant.

Ce contact ne lui inspirait qu'une confiance très relative. Brognola lui avait affirmé que Gordon ne pouvait pratiquement rien refuser au FBI. C'était peut-être vrai tant que l'avocat véreux vivait aux États-

Unis, mais en Afrique...

L'Exécuteur n'avait pourtant pas le choix. Il ne voulait pas perdre son temps dans une enquête compliquée et incertaine. Il était résolu à utiliser les filières à sa disposition et les hommes qui en faisaient partie.

Même si ceux-ci étaient pourris jusqu'à l'os.

CHAPITRE III

Bolan quitta son hôtel pour sauter dans un des nombreux taxis rouges qui attendaient au bas de la rampe d'accès et se fit déposer à une centaine de mètres de la Brasserie Abidjanaise. Il était un peu plus de 9 heures du soir.

Il avait loué une voiture par l'intermédiaire du Golf Hôtel, une petite Renault Super 5, mais il préférait utiliser les taxis tant qu'il ne connaîtrait pas suffisamment les méandres de la ville.

Dans ce quartier du Plateau où les buildings neufs côtoyaient les quelques maisons coloniales ayant résisté aux démolisseurs, on avait presque l'impression de se trouver dans le sud-est des États-Unis. Sauf pour les odeurs, évidemment. Des fragrances typiquement africaines dont il valait mieux ne pas essayer de déterminer l'origine, surtout autour du marché.

Franchissant l'entrée de la brasserie, il avisa une jeune femme à la réception et déclara :

— J'ai rendez-vous avec M. Gordon.

Elle lui sourit et le conduisit à travers un grand salon à la clientèle essentiellement européenne, lui fit franchir un lourd rideau de velours pour l'introduire dans la salle du restaurant, puis désigna un homme en complet gris qui leur tournait le dos, assis à une table ronde. À part Gordon et deux autres Africains qui dînaient au fond de la salle, les clients étaient tous des Blancs. Bolan remercia la jeune femme, s'approcha de la table.

L'avocat était en train de remplir son verre. Assis, il semblait être de petite taille, avec des épaules étroites, une nuque filiforme et des cheveux soigneusement défrisés. Pour un personnage qui naviguait plus ou moins dans le milieu de la pègre, c'était assez inattendu.

— Amédée Gordon ?

Le petit homme leva les yeux et Bolan put observer un étrange regard bleu dans ce visage aux traits fins malgré la couleur de la peau. Il avait un front haut d'intellectuel et ses doigts étaient déliés et nerveux, sa poignée de main plutôt franche.

— Vous êtes l'envoyé d'Alice ? rétorqua-t-il avec un sourire amusé.

Bolan acquiesça d'un signe de tête et prit place de l'autre côté de la petite table.

— Vous vous attendiez peut-être à rencontrer l'homme de Cro-Magnon ? ajouta l'avocat en voyant l'air scrutateur de son vis-à-vis.

— J'attends seulement des informations, coupa Bolan qui n'avait pas l'intention de laisser dériver l'entretien.

Lorsque l'autre tourna la tête pour saisir une bouteille de gin, Bolan découvrit dans le contre-jour qu'il portait des lentilles de contact. L'explication du regard bleu.

— Quel genre d'informations ?

— La nouvelle grosse combine installée à Abidjan. J'ai besoin de connaître des noms et des coordonnées. J'ai aussi besoin d'armes.

— Ça fait beaucoup en une seule fois. Vous dînez ?

— Non merci, fit Bolan qui se demanda un instant s'il ne perdait pas son temps avec cet avocat noir aux allures un peu trop précieuses. Parlez-moi de Félix Dinalo et des gens pour lesquels il travaille.

Gordon lança un coup d'œil panoramique puis enchaîna d'une voix sourde :

— Ce type est un proxénète de Treichville et...

— Je sais ! l'interrompit Bolan. Je veux savoir qui tire les ficelles de ce pantin.

Discrètement, il fit glisser une enveloppe sur la table, commenta :

— Je paye cash vos renseignements. Je les veux tout de suite et sans que vous me racontiez ce que je sais déjà.

Le regard étrangement bleu était soudain tout entier captivé par l'enveloppe.

— Vous pouvez vérifier le contenu. Il y a deux mille dollars U.S. et je vous en donnerai encore autant quand j'aurai vérifié vos informations.

En Afrique, la somme représentait une fortune, même pour un avocat. D'un geste preste, ce dernier glissa l'enveloppe dans sa veste, fit entendre un curieux petit bruit de bouche et sourit.

Bolan ajouta d'un ton glacé :

— Mais si vous cherchez à me doubler, je vous retrouverai et je vous ferai sauter le caisson. Ça marche comme ça ?

Le sourire disparut instantanément.

— Je n'ai pas l'habitude de trahir mes clients.

— O.K. Alors racontez-moi ce que vous savez sur le petit mac et sur les gros magouilleurs.

Après un petit soupir, Gordon se mit à parler d'une voix basse et monocorde comme s'il décrivait une vision intérieure :

— Il faut d'abord que vous sachiez comment est la situation ici. La contestation est partout. Le régime ne tient qu'en faisant surveiller constamment la population par la milice et des barbouzes recrutés en Europe et au Moyen Orient. Le pot-de-vin est devenu une institution. Tout s'achète : les faveurs administratives, les passe-droits, le silence,

la drogue... Et j'en oublie.

L'avocat s'interrompt pour verser un peu de gin dans son verre, y trempa ses lèvres et contempla avec regret la carte du dîner avant de poursuivre :

— Depuis quelque temps, les Chiites libanais arrivent en masse. Un grand nombre d'entre eux semblent s'être établis définitivement en Côte d'Ivoire. Vous savez, ces types-là ont un véritable don pour le business illégal, ils sont surtout spécialisés dans les stupéfiants et la revente d'armes.

— Et le Président ? intervint Bolan. Comment réagit-il ?

— Officiellement, bien sûr, il n'est pas d'accord, bien qu'il n'évoque pas souvent ce sujet. Mais son équipe se frotte les mains. Imaginez les devises que tout ce traficotage fait entrer dans le pays... Et, à haut niveau, tout le monde profite de l'aubaine. Auparavant, il n'y avait ici que de minables trafiquants qui travaillaient à la petite semaine sur des marchés confidentiels sans grande valeur, et cela d'une façon très disparate. Maintenant, de très grosses sommes d'argent illégal circulent, changent de poches avec la bénédiction de nombreux responsables gouvernementaux qui touchent au passage.

Bolan réfléchissait tout en écoutant l'avocat. La Côte d'Ivoire paraissait être devenue un petit paradis pour d'éventuels gros trafiquants. Un terrain rêvé pour une prise en main occulte par des spécialistes de l'arnaque.

— Et l'Organisation ? Comment est-elle implantée à Abidjan ?

— Vous... vous voulez parler de la Mafia ? répliqua Gordon dont la voix n'était plus qu'un souffle.

— Ouais. Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant.

— J'ai entendu des bruits à ce sujet, mais je ne sais que peu de choses. Il paraît que quelqu'un est en train d'essayer de structurer les réseaux clandestins. Par contre, j'en connais un peu plus au sujet de Félix Dinalo. Il travaille essentiellement avec les Libanais.

— Il aurait lâché la prostitution ?

— Évidemment non ! Ça rapporte trop... Mais il s'occupe de cette branche en survol, il a délégué ses pouvoirs à des hommes à lui qu'il contrôle continuellement pour éviter de se faire voler.

Doux euphémisme !

— Je vous ai posé une question tout à l'heure, fit Bolan. Qui chapeaute ce mac ?

— Vraisemblablement la même personne ou le groupe de personnes qui a entrepris d'organiser et d'optimiser les marchés clandestins.

Bolan pensait que l'avocat était en train de tourner en rond, sans doute pour faire monter les enchères. Il fixa un regard minéral sur les yeux bleus pleins d'une candeur bien imitée :

— Vous êtes en train de jouer au con, Gordon. Continuez comme ça et notre marché ne tient plus.

— Je vous assure que je ne suis pas au courant de l'identité de ces gens. Mais je peux me renseigner. Si vous me passez un coup de fil demain soir...

— Demain matin au plus tard. 10 heures. Et je me fous que vous passiez la nuit à obtenir ces renseignements.

— Ça ne va pas être facile.

— Ce n'est pas mon problème. Pour Dinalo, où peut-on le trouver ?

— Il... heu..., commença maladroitement Gordon en évitant le regard de son vis-à-vis. Enfin... Il se rend tous les soirs au Wafou, un hôtel qui fait également night-club, sur le boulevard de Marseille. Habituellement, il y passe aux alentours de minuit, il va retrouver une danseuse dont il paraît qu'il est devenu à moitié dingue. Ça paraît difficilement croyable pour un proxénète, mais il faut savoir que cette fille est une rousse aux yeux verts avec un corps splendide. Et Dinalo est noir, comme moi.

L'avocat émit un rire discret, ajouta :

— Il fait une fixation sur le rouge et le vert.

— Vous semblez bien connaître ce type...

— Tout le monde le connaît ici, mais aussi tout le monde le craint. Il est dur et mauvais comme un furet. Il paraît qu'il est de père sicilo-américain, mais le sang de sa mère ivoirienne a pris le dessus pour la couleur de sa peau.

— O.K. ! trancha Bolan. Et pour les armes ?

— Je peux vous mettre en contact avec un revendeur, mais il faudra attendre demain matin.

— Pas question. Je veux les coordonnées de ce type tout de suite.

Gordon poussa un soupir.

— Vous voulez me griller dans cette ville ?

Il considéra un instant son verre de gin qu'il avait à peine touché, parut réfléchir. Quand il releva les yeux, ce fut pour rencontrer le même regard inflexible et glacé. Il soupira de nouveau en baissant les paupières.

— D'accord. Allez voir Fouad Hakim au Bilboquet, dans Marcory. C'est rue Mercedes, juste en face du Piano-bar Le Saxo. C'est un Libanais. Ne mentionnez pas mon nom, dites-lui simplement que vous venez de la part du grand Samuel Thorton. Je ne veux en aucun cas avoir de contact avec lui, ni de près ni de loin.

— Qui est le grand Samuel ?

— Personne, seulement un mot de recommandation. Allez-y vers 0 h 30, c'est l'heure habituelle de la fermeture. Mais il ne pourra vous fournir qu'un armement léger. Dites... Je peux vous poser une

question ?

— Allez-y toujours.

— Vous travaillez avec... Alice ?

— Pardon ?

— Bon, j'ai gaffé... Je peux au moins connaître votre nom ?

— John Smith.

— Très original... C'est un pseudo ?

— Oui, sourit Bolan devant tant de candeur.

— Faites attention où vous mettrez les pieds, John Smith. Abidjan est une ville pleine de surprises pas toujours très agréables surtout quand on court après certaines personnes.

Bolan fit un signe de tête, se leva et laissa tomber laconiquement :

— À demain, 10 heures.

Il quitta le restaurant et se mit en quête d'un taxi.

De prime abord, l'entretien qu'il venait d'avoir n'était pas des plus passionnants. Pourtant, bien qu'il se fût assez bien contrôlé, Gordon puait la trousse, et cela confirmait pour l'Exécuteur qu'il se passait d'importants événements dans les égouts de cette ville.

Assurément, Dinalo, le mac, était beaucoup trop petit pour être devenu le roi de la combine abidjanaise.

Quelqu'un d'autre tirait savamment les ficelles.

CHAPITRE IV

Malgré l'heure tardive, il y avait encore de nombreux flâneurs dans la rue, des Noirs ainsi que des Européens qui déambulaient nonchalamment, en quête d'un débit de boisson encore ouvert ou d'une fille facile.

Cette fois, Bolan avait utilisé la petite Super 5 de location en vue du chargement assez spécial qu'il aurait à faire. Il l'avait garée bien avant d'arriver au Bilboquet, dans une rue adjacente, et s'était ensuite mêlé aux piétons, marchant tranquillement vers l'établissement de Fouad Hakim. Le restaurant du Libanais était encore éclairé, mais les chaises avaient été mises sur les tables.

Dépassant l'établissement, l'Exécuteur nota que la salle, visible depuis la rue, était déserte. Non seulement il n'y avait plus aucun client, mais nul employé ne s'activait à remettre de l'ordre ni à nettoyer les traces du dîner, contrairement à ce qu'il avait pu voir en passant devant d'autres restaurants.

Une anomalie que l'Exécuteur interpréta comme un avertissement.

Il se repéra par rapport à la rue, tourna au croisement suivant, puis une fois encore, une trentaine de mètres plus loin, et marcha le long d'un trottoir jonché de détritits jusqu'à un porche obscur qu'il franchit avec précaution. Après avoir traversé une petite cour encombrée de poubelles, il poussa une porte et aussitôt une forte odeur de graisse de mouton l'assaillit. Il était dans une cuisine tout en longueur, une sorte de couloir, éclairée à l'autre extrémité par une ampoule électrique faiblarde et constellée de chiures de mouches.

Un peu plus loin, il trouva un bureau crasseux, dans lequel il s'avança silencieusement. Avachi dans un fauteuil passablement délabré, un type énorme et chauve lisait une revue pornographique, un verre à moitié rempli posé à même le sol à côté de lui.

Bolan l'observa un instant puis demanda :

— Fouad Hakim ?

L'obèse sursauta violemment. Dans le mouvement qu'il fit avec effort pour se lever, le fauteuil émit un abominable grincement et le verre se renversa.

— Qui... qui ?... bredouilla l'obèse, ses petits yeux porcins allant du visage de Bolan à un Colt automatique posé sur une table à quelques mètres de lui.

Puis il souffla bruyamment, se composa un visage avenant et demanda :

— Vous êtes peut-être...

— Je viens de la part du grand Samuel Thorton, fit Bolan.

— Ah ! Oui, je vois. Vous... heu... vous voulez boire quelque chose ?

— Je suis pressé.

— Oui, je comprends.

Bolan avait noté que le Libanais s'était d'emblée adressé à lui en anglais. Le petit signal d'alarme qui avait résonné un peu plus tôt dans sa tête, en passant devant le restaurant, retentit une nouvelle fois.

— Le grand Sam m'a dit que vous avez ce que je cherche, déclara Bolan avec un froid sourire.

— Vous ne vous êtes pas trompé d'adresse !

— Vous attendiez quelqu'un ?

— Pas spécialement, non. Mais on vient parfois me voir à la fermeture pour ce genre de chose.

L'obèse cilla, s'essuya les mains d'un geste automatique sur ses cuisses. Une multitude de petites gouttes de sueur étaient apparues sur son front.

— Je vais fermer le rideau de la vitrine et je suis à vous, s'empressa-t-il d'ajouter en louchant sur le .45.

Il s'éloigna pesamment, traversa la salle du restaurant jusqu'à la vitrine. Par la porte du bureau restée entrouverte, Bolan le vit tendre les bras pour attraper le rideau métallique. Il vit aussi la main de l'obèse qui s'agitait subrepticement par deux fois, facilement visible depuis la rue.

Il y eut le raclement de l'acier dans les glissières, le choc du rideau de protection arrivant en butée. Fouad s'épongea le front, cracha par terre et retourna dans le bureau où son « client » l'attendait tranquillement, pointant le canon du Colt .45 sur son énorme ventre.

Une nouvelle poussée de sueur inonda sa face huileuse, ses petits yeux se rétrécirent encore et il tenta un sourire mielleux.

— Cette arme n'est pas à vendre, fit-il observer. Je vais vous montrer ce que j'ai en stock.

— Montre-moi plutôt par où vont débarquer tes petits copains, prononça Bolan d'une voix dangereusement douce.

— Quoi ?... Mais qu'est-ce que...

Le Colt émit un léger mais significatif cliquetis tandis que le chien se relevait.

— Tu as trois secondes, Fouad. Ensuite, ce sera le grand saut.

Un silence interminable s'écoula pendant lequel le gros Libanais sembla calculer à toute vitesse ses chances de survie. En un éclair, il vit l'image de sa propre mort, son corps de pachyderme baignant dans

une mare de sang. Il conclut que ses chances étaient quasiment nulles et bégaya nerveusement :

— Ce... ce... ce n'est pas moi... qui suis responsable de...

— Par où ? claqua la voix au timbre glacé.

— D'a... D'accord ! Y a une entrée pas loin de la devanture, sur la rue... Et une autre par l'arrière, par où vous...

— Et ça ? fit Bolan en désignant un escalier en colimaçon au fond du bureau.

— Ça mène à l'appartement.

— Passe devant.

Fouad déglutit douloureusement, longea le mur et essaya de se faire tout petit pour rejoindre l'escalier dont les marches gémirent sous son poids. À l'étage, il poussa une porte, fit quelques pas sur le palier et eut à peine le temps de deviner un geste fulgurant en direction de sa tempe, avant de sombrer dans l'obscurité.

Bolan traîna son corps vers l'entrée pour bloquer la porte puis explora brièvement le petit appartement qui sentait le renfermé. Quelques instants plus tard, il déboucha sur un toit en pente douce d'où il put observer la rue.

Le piège était en train de se refermer. Deux types marchaient rapidement à travers la chaussée en direction du restaurant, l'un tenant un revolver à bout de bras, l'autre ayant la main enfoncée sous sa veste. Deux autres venaient de quitter une voiture sombre, un peu plus loin, une Peugeot 404 française, et convergeaient également dans la même direction, le chauffeur restant au volant. Dans la rue contiguë par laquelle Bolan était arrivé, un scénario identique devait se dérouler.

Il était clair qu'il avait été donné et l'information ne pouvait provenir que d'une seule source. Et cette source allait bientôt devoir cracher le morceau sur les tenants et les aboutissants du business local.

Mais le moment n'était certes pas à la réflexion. Bolan attendit que les quatre tueurs soient hors de sa vue pour se laisser glisser le long d'une gaine d'assainissement dans un renforcement obscur de la façade. Traversant la chaussée d'une démarche nonchalante, il ouvrit ensuite rapidement la portière arrière de la 404 dont le moteur tournait au ralenti, et s'introduisit dans l'habitacle en appuyant le canon du .45 sur la nuque du chauffeur.

— Démarre ! ordonna-t-il sèchement.

Après une infime hésitation, l'autre passa une vitesse et embraya doucement. Puis il grinça :

— Tu ne pourras pas t'en sortir, le quartier est bouclé.

Bolan passa une main sous la veste du chauffeur, le débarrassa d'un revolver Smith & Wesson .357 qu'il glissa dans sa ceinture.

— Boucle-la et roule doucement, déclara-t-il en notant que l'autre jetait de fréquents coups d'œil dans son rétroviseur.

Lançant un bref regard par la lunette arrière, il vit trois types qui couraient en direction d'une Toyota tout terrain garée une trentaine de mètres en amont du restaurant. Un instant après, le véhicule démarra en trombe dans un hurlement de pneus, se lançant sur les traces de la 404.

L'Exécuteur abaissa la vitre de gauche, attendit que le 4x4 soit presque arrivé à sa hauteur puis, lorsqu'il aperçut le canon d'un riot-gun pointer par une portière, expédia une balle de .45 dans le pare-brise du Toyota au niveau du conducteur.

Le *baoum* fracassant du fusil anti-émeute retentit presque en même temps. La vitre latérale à l'avant de la Peugeot explosa sous l'impact de la décharge de chevrotines et son chauffeur laissa échapper un petit cri, se frappant plusieurs fois la tête avec la main, comme pour chasser des guêpes.

Le riot-gun aboya une nouvelle fois tandis que le Toyota faisait une brusque embardée, et la décharge se perdit dans la nature. Bolan ajusta le pare-brise du véhicule poursuivant, tira coup sur coup deux autres pastilles brûlantes de .45 ACP qui déclenchèrent immédiatement la panique. Le tout-terrain partit comme une toupie dans la stridulation aiguë de ses pneus martyrisés, heurta un trottoir, rebondit dans la direction opposée pour finalement basculer et se coucher sur le flanc dans une bruyante glissade qui prit fin contre un camion à l'arrêt.

Le conducteur de la 404 avait profité de la courte fusillade pour accélérer plein pot. Du sang lui coulait de la tête, mais il n'avait été que légèrement blessé par des éclats de la vitre.

— On se calme, lui dit Bolan en lui replaçant le canon encore tout chaud du .45 contre le cou.

Immédiatement, le véhicule ralentit.

— Vous n'êtes pas sorti de l'auberge, grinça l'*amici* au volant. Y a encore une caisse dans le coup et cinq mecs qui vont vous faire la peau !

C'était beaucoup pour une simple embuscade. Les *amici* avaient décidément mis le paquet. Sans aucun doute le gâteau à protéger devait être énorme.

Bolan observa rapidement la rue par-dessus son épaule. La grosse calandre bardée de chromes d'un monstre américain se profilait à une quarantaine de mètres derrière la 404, son moteur rugissant.

Effectivement, l'Exécuteur n'était pas encore sorti d'affaire ! Des canons pointaient déjà par les vitres latérales.

CHAPITRE V

— Décide-toi tout de suite ! Tu coopères ou tu crèves.

— Dites-moi ce que vous voulez, rétorqua d'une voix rauque le chauffeur dont la tête avait tendance à rentrer dans les épaules.

— Prends la première à gauche et mets toute la gomme. N'oublie pas que tes copains n'ont pas hésité à t'arroser en même temps que moi. Pour me crever, ils ne feront pas le détail !

Le mafioso ne se le fit pas répéter. Le moteur de la Peugeot se mit à hurler soudainement, la caisse chassa méchamment de l'arrière sur un brusque coup de volant et Bolan dut s'accrocher au dossier du fauteuil avant pour résister à la force centrifuge. Devant eux, une petite rue s'allongeait interminablement, une double file de voitures en stationnement ne laissant le passage qu'à un seul véhicule.

— Dégage dès que tu peux, fit Bolan en surveillant fréquemment ses arrières.

La grosse américaine n'était pas encore en vue, mais le répit ne durerait que quelques secondes. Il l'aperçut juste avant que le chauffeur lance la 404 dans un nouveau virage en catastrophe pour emprunter une rue perpendiculaire et, de nouveau, le petit mafioso champignonna pour prendre de la distance.

— Vous avez l'air d'être un drôle de malin ! ricana-t-il soudain. Ces types connaissent pourtant bien la musique.

— Et toi, quel est ton air de musique ?

— Je ne suis qu'un chauffeur.

— Avec un calibre sous le bras ?

— On sait jamais... De nos jours les rues ne sont pas très sûres.

Un nouveau changement de direction s'opéra suivant la même technique de dérapage contrôlé.

— Tu as sans doute un nom ? fit Bolan sans cesser de lui appuyer le Colt contre la nuque.

Le mafioso interpréta la question comme une chance de survie, répondit automatiquement :

— Jo. Jo Garibaldi. Mais on m'appelle Gary. Je suis du Bronx.

— *Amicil*

— Ouais. J'y peux rien.

— Tu sais ce que me voulaient tes copains ?

— Je sais juste qu'il était question d'essayer de vous prendre

vivant pour vous emmener à l'abattoir et vous questionner.

— L'abattoir ?

— Pas celui aux moutons. C'est une baraque sur la route de l'aéroport qu'ils utilisent pour faire parler des mecs. Ils y ont déjà emmené l'autre.

— Tu veux préciser ? Quel autre ?

— Ben, le guignol aux yeux bleus. L'avocat...

Malgré la rapidité et la difficulté de la conduite dans ce dédale de rues sombres, Garibaldi continuait curieusement de répondre aux questions, comme s'il parlait à un vieux copain. Presque spontanément, un bizarre climat de complicité tacite s'était installé dans l'habitable.

Après un nouveau virage négocié sur les chapeaux de roues, il enchaîna :

— J'ai cru comprendre que c'est ce type qui vous a balancé. Dites, est-ce que je vous ai pas déjà vu quelque part ?

— Ça se pourrait, ricana Bolan. En tout cas, tu risques de me revoir.

Le lourd véhicule de la Mafia n'était toujours pas en vue.

— Tu travailles pour qui ?

— Dinalo.

— T'en es sûr ?

— Je crois oui. On m'a placé sous ses ordres avec deux équipes.

— À ta place, je me demanderais de quel côté je devrais être.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu le sauras bien assez tôt. En attendant, fais comme avant.

— Ouais, je...

— Donne-moi une précision sur cette baraque.

— C'est juste avant d'arriver au nouveau mur d'enceinte qui entoure les pistes de l'aéroport. Y a une grille fermée à clé, avec une plaque marquée Koto.

— Et où es-tu basé ?

— Avec les autres équipes, à la villa rose, dans Treichville. C'est à côté de la station-service Agip...

Le petit mafioso allait ajouter quelque chose alors qu'ils franchissaient un croisement, quand une grosse masse sombre déboucha perpendiculairement dans un ronflement de moteur poussé en sur régime. Il eut le réflexe de tourner le volant pour échapper à la calandre chromée mais ne put qu'éviter partiellement le choc à l'arrière qui se répercuta dans la carrosserie et qui envoya la Peugeot rebondir de flanc contre la façade d'un immeuble.

L'équipe poursuivante les avait retrouvés, roulant sans doute à tombeau ouvert dans les rues parallèles. Garibaldi jura sourdement en se battant avec son volant et l'accélérateur pour retrouver l'axe de la

chaussée. Il y parvint assez rapidement et reprit aussitôt de la vitesse. Malgré une aile avant à moitié arrachée, la 404 avait tenu bon.

Derrière, l'américaine manœuvrait lourdement pour se remettre dans leur trajectoire.

Sept, huit secondes plus tard, Bolan estima qu'ils avaient une avance suffisante pour tenter de mettre un point final à la course démentielle.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, lança-t-il au chauffeur de la Mafia. Maintenant, ralentis et taille-toi aussitôt après sans te retourner !

— Mais je...

— Freine !

La voiture européenne chassa un peu dans la décélération. Bolan ouvrit la portière de son côté et s'éjecta, roulant sur la chaussée puis se stabilisant en position accroupie. Un genou au sol, il braqua le .357 dans l'axe de la rue, attendit que le monstre de métal hurlant soit parvenu à la bonne distance.

Dans son dos, il entendit le moteur de la Peugeot qui s'éloignait rapidement en ferraillant.

Un premier coup de feu claqua dans la nuit, arrachant un gros fragment d'asphalte à moins d'un mètre de lui. Un second provoqua un miaulement juste au-dessus de sa tête et une autre détonation encore lui déclencha une brûlure dans la poitrine, juste sous l'aisselle gauche.

Cinquante mètres... À quarante, il commença à ouvrir le feu avec le .357 tenu des deux mains à bout de bras. Trois aboiements rapides retentirent dans la rue sombre et trois ogives blindées s'enfoncèrent dans la calandre qui grossissait de seconde en seconde. Il y eut une petite explosion qui sortit de sous le capot, mais la monstrueuse caisse ne dévia pas d'un centimètre, lancée en pleine accélération.

Trois fois encore, le Smith & Wesson se cabra dans les mains de Bolan, délimitant trois impacts étoilés sur le pare-brise à l'emplacement du conducteur. Puis, à l'ultime instant, avant que le monstre hurlant et pétaradant ne lui passe sur le corps, il se lança sur le côté, roula plusieurs fois sur lui-même et se redressa.

La caisse sombre poursuivit une trajectoire qui parut être normale sur une vingtaine de mètres. Puis elle monta brutalement sur le trottoir, emboutit violemment une façade, fut renvoyée par sa propre force d'inertie au milieu de la rue où elle accomplit deux tonneaux qui se terminèrent dans un fracas de tôles déchiquetées contre le mur d'un immeuble.

Délaissant le .357 dont le barillet était vide, Bolan saisit le Colt .45 et s'élança vers l'amas de ferrailles d'où s'échappait déjà un filet de fumée. À mi-chemin, il vit le corps d'un type qui s'était fait éjecter

de l'habitacle. Il était visible qu'il avait les vertèbres cervicales brisées, sa tête faisant un curieux angle avec le torse.

Dans la grosse Oldsmobile – ce qui du moins en subsistait – c'était le chaos. Sous la violence des chocs successifs, le toit du véhicule était venu écraser les deux passagers à l'arrière et l'un d'eux avait été guillotiné par une tôle tranchante, sa tête ensanglantée reposant sur les cuisses de son voisin. La moitié avant du corps du chauffeur était broyée et pendait sur le capot à l'emplacement du pare-brise éclaté. Mais il y avait un survivant à côté de lui. Pas pour bien longtemps, certes, mais le type respirait encore. Imbriqué dans l'habitacle, le moteur de la lourde caisse reposait sur ses jambes et ses hanches.

Le front constellé d'éclats de verre, il fixait Bolan d'un œil déjà vitreux.

Il eut un rictus douloureux et un râle s'échappa de sa gorge.

— Comment... je suis ?

— Tu n'en as plus pour longtemps, rétorqua d'une voix lugubre Bolan qui venait d'identifier Max Salicetti, un tueur du New Jersey rencontré brièvement un an plus tôt lors de son blitz à Newark.

De l'essence coulait du réservoir éventré sur le sol.

Il lui adressa une petite grimace compatissante.

— Tu es loin de chez toi, Max.

Le porte-flingue semblait souffrir atrocement. Lui aussi avait reconnu son agresseur.

— Toi aussi... Hein, Bolan ? Qu'est-ce que... ça peut te foutre que je sois là en train de crever ?

Des fenêtres commençaient à s'ouvrir à la volée dans les immeubles alentours et des gens s'interpellaient.

— Rien. Tu veux quelque chose de spécial ?

— Ouais. Achève-moi. Fous-moi un pruneau dans la tronche, je sais que ça te fera plaisir.

— Négatif, je ne ressens aucun plaisir à liquider la vermine.

— T'es... T'es vraiment un enfoiré.

— C'est pas nouveau. Tu es toujours avec le vieux ? demanda gentiment Bolan en se remémorant un passé pas très éloigné.

— J't'emmerde ! crachota le mafioso dont la bouche laissa échapper un peu de sang.

— Dis-moi un peu ce que Frank est venu foutre ici.

— J't'emmerde ! répéta à nouveau Salicetti. Tu me la fous cette pastille dans la tronche ?

— Comme tu veux, renvoya l'Exécuteur en appuyant sur la détente du . 45 qui aboya en se cabrant sèchement.

C'était le dernier service qu'il pouvait lui rendre, vu l'état dans lequel il était.

La tête du truand partit à la renverse, agrémentée d'une fleur

pourpre et vorace qui lui couvrit rapidement tout le visage.

Bolan tourna les talons et s'éloigna dans la nuit. Quand il eut presque atteint l'angle d'un immeuble, il entendit une petite explosion sourde puis, un court instant plus tard, une puissante déflagration, et la rue fut brusquement illuminée par la lueur dansante des grosses flammes qui venaient de s'emparer de l'amas de tôles et de chairs humaines.

Il continua à marcher, tourna dans une rue adjacente en palpant le côté gauche de sa poitrine. Sa blessure ne le faisait pas trop souffrir. Ce n'était qu'une plaie en séton, une simple égratignure.

À présent, il en était convaincu, la Mafia sicilo-américaine, la *Cosa Nostra*, avait commencé à affermir son emprise sur Abidjan. L'opération avait dû débiter en douce, en utilisant la main-d'œuvre locale et les réseaux des Chiites libanais qui s'étaient établis sur place depuis déjà pas mal de temps.

L'inconvénient pour l'Exécuteur était qu'il connaissait très mal ce nouveau territoire occupé par la vermine. Et il aurait à se heurter à des tueurs d'une férocité inouïe, prêts à tout pour défendre ce qu'ils considéraient comme leur « chose », leur nouveau territoire.

Ouais, le terrain n'était guère favorable à Bolan. Pourtant, il lui fallait rapidement trouver les cibles et les détruire, puis disparaître en cassant sa piste.

En reniflant l'atmosphère ambiante, il s'était déjà fait une idée de la principale cible à atteindre.

Ses atouts résidaient en sa grande mobilité, alors que l'adversaire était plus ou moins « fixé » sur place, et sa rapidité d'action coutumière. D'autre part, l'Exécuteur était seul à décider pour lui-même et n'avait de compte à rendre à personne, ce qui le rendait beaucoup plus efficace que la racaille des *amici* quand il devait les combattre. Il en avait fait la preuve à de nombreuses occasions.

Cette fois encore, si les dieux ne lui étaient pas trop défavorables, ce serait une guerre à outrance, un blitz sans pitié.

Encore quelques heures et il serait prêt à passer sur Abidjan comme la foudre.

CHAPITRE VI

Fouad Hakim pensait qu'il n'avait vraiment pas de chance cette nuit.

D'abord, un connard d'une équipe de Dinalo s'était pointé pour lui mettre un marché en main au sujet d'un Américain. Il devait donner discrètement un signal dès que le type se serait présenté et le faire patienter ensuite jusqu'à ce que les sbires surviennent pour s'en occuper. Mais rien n'avait marché comme prévu. Le grand Yankee avait tout de suite flairé l'embuscade. Il avait assommé Fouad puis s'était volatilisé en semant une invraisemblable panique dans la rue.

Au cours de sa longue carrière de revendeur d'armes et de came, le Libanais n'avait jamais tué quiconque de sa propre main. Il avait toujours jugé plus facile et plus judicieux de faire opérer ce sale boulot par des professionnels lorsqu'il avait eu affaire à des brebis galeuses ou à des mouches de la flicaille. Aussi avait-il côtoyé un nombre quasi incalculable de durs, de tueurs professionnels. Mais cet Américain ne leur ressemblait que de très loin. Il y avait en lui quelque chose d'impitoyable, de glacé, mais qui en même temps forçait le respect.

Ce type-là traînait une odeur de mort avec lui. Mieux : c'était la Mort en personne. Le Libanais l'avait immédiatement senti.

Ensuite, une vingtaine de minutes après ce coup tordu, un autre homme au regard de serpent était venu lui poser des questions pointues, accompagné par un costaud aux mains comme des battoirs, et Fouad avait pris quelques coups dans la figure quand il n'avait pas su répondre suffisamment vite aux demandes pressantes des deux casseurs. Ces deux-là, il ne les avait jamais vus. Peut-être appartenaient-ils à l'équipe qui dirigeait dans l'ombre toute la combine et dont le Libanais avait entendu parler à mots couverts.

— T'es sûr que tu n'as rien oublié ? cracha le type au regard acéré en observant l'extrémité de ses doigts manucurés.

— J'veus jure que je vous ai tout raconté...

— Et d'après toi, ce mec ne serait pas un flic ?

— Pas du tout le genre. Mais il se pourrait que ce soit un type des services secrets. CIA ou... Il avait quelque chose de froid, de...

— Tu me l'as déjà dit. Bon, reste tranquille, continue tes affaires comme si rien ne s'était passé. Et si tu entendais la moindre rumeur, le plus petit bruit à son sujet...

— Je vous appellerais, sûr. Il y a un numéro où je peux vous joindre ?

— La filière habituelle, conclut abruptement l'homme aux yeux de serpent qui tourna ensuite les talons et disparut par la porte de service avec le gros costaud.

Fouad s'effondra dans le fauteuil délabré de son bureau, poussa un énorme soupir tandis que son cerveau était envahi par de lugubres pensées. C'était le bouquet ! Jamais il ne s'était trouvé dans un tel pétrin, même lorsqu'il trafiquait avec les terroristes iraniens auxquels il refourguait des armes pour des attentats en Europe. En deux années d'activités clandestines en Côte d'Ivoire, il avait mené une vie tranquille en gagnant un gros paquet de pognon facile. Et puis... Ces types s'étaient amenés, voilà trois mois de ça. On lui avait proposé de gagner un max sur le marché de stupés et il avait connement dit oui.

Putain !

Bien sûr, il avait tout de suite compris qu'il avait affaire à la Mafia. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'il travaillait avec ces mecs. Mais il s'était vite rendu compte que cette fois ils ne se contenteraient pas de prendre des bénéfices normaux, de s'enrichir dans la facilité. Non, ils voulaient tout bouffer, engloutir les réseaux déjà existants, au besoin en utilisant la terreur. Et il s'était dit que si la Mafia avait décidé de s'attaquer à l'Afrique, il valait mieux être de leur côté.

Et ce soir... Le clash !

Il se leva pesamment du fauteuil sans trop savoir combien de temps s'était écoulé depuis le départ des deux frappes, s'achemina comme dans un mauvais rêve à travers le couloir, puis dans la cuisine et retint un juron en apercevant la silhouette sombre dans laquelle il avait failli buter.

— Retour à la case départ, fit près de son oreille une voix qui lui parut venir d'outre-tombe. On recommence tout.

Il se sentit poussé par une poigne d'acier et se retrouva sans trop savoir comment dans le bureau.

— Monte ! lui dit encore le grand type qui ne prenait même pas la peine de le menacer avec une arme.

Il sembla à Fouad qu'il montait à l'échafaud lorsqu'il gravit les marches menant à son appartement. S'attendant à être de nouveau assommé, il se raidit mais, comme rien de la sorte ne se produisit, il se risqua à poser une question d'un ton mielleux :

— Vous avez pu vous en sortir ? Ces types sont complètement dingues.

La voix quasi inhumaine lui arracha quelques gouttes de sueur froide :

— Ils sont tous morts. Montre-moi les armes.

Le Libanais se dirigea vers un pan de mur recouvert d'une tenture qu'il fit glisser sur une tringle, dévoilant une sorte de *dressing-room* dans lequel il s'enfonça. Puis une série d'étagères coulissa et une cache apparut, assez grande pour contenir trois ou quatre hommes.

En l'occurrence, c'était tout un arsenal d'armes individuelles qui était dissimulé là.

Sans perdre de temps, Bolan choisit son équipement : un pistolet-mitrailleur H&K à silencieux, un fusil d'assaut M16 couplé avec un lance-grenades M203, un Beretta 93-R également équipé d'un réducteur de son, et des munitions pour les trois armes ainsi que pour le Colt .45 ACP. Il préleva aussi divers accessoires et engins, dont quelques charges explosives possédant des détonateurs à retard, une dague de commando, puis des garrots en nylon. Deux holsters complétèrent l'attirail.

Il emballait le tout dans la tenture qu'il avait arrachée au mur factice quand il perçut un infime changement d'attitude chez le Libanais. Celui-ci affichait à présent un sourire qui se voulait compréhensif, mais une lueur nouvelle dans ses petits yeux porcins démentait sa neutralité apparente.

Et l'attaque se déclencha d'un coup, imprévisible pour quiconque ne se serait pas tenu sur ses gardes. Une lame acérée traversa l'espace qui les séparait à l'instant précis où Bolan se baissait, se ficha dans une porte avec un bruit sourd. Le Libanais avait tenté sa chance. De toute façon, l'Exécuteur ne pouvait le laisser en vie derrière lui. C'était le prix de sa sécurité. Alors que l'obèse fonçait sur lui pour tenter de l'écraser de sa masse, il le frappa du pied au plexus, pivota en un dixième de seconde pour lui décocher un atémi qui lui broya le larynx.

Fouad émit un gargouillis atroce qui se mua aussitôt en râle d'agonie. Ce n'était effectivement pas son jour de chance.

Quelques instants plus tard, Bolan avait chargé son armement dans le coffre de la petite voiture européenne et démarrait pour se faufiler dans les rues désormais silencieuses de la ville.

Outre la possibilité de s'approvisionner en matériel de guerre, sa seconde incursion dans l'antre du Libanais lui avait apporté une nouvelle information : avant de pénétrer dans les lieux, il avait procédé à une observation minutieuse des alentours, notant la présence devant l'entrée de service d'une Mercedes noire dont le capot était encore tout chaud. Avec d'infinies précautions, il s'était introduit dans la cuisine du restaurant et avait écouté ce qui se disait dans la pièce contiguë. Il avait ainsi pu participer à l'interrogatoire et au tabassage de Fouad. Puis les deux visiteurs étaient passés sans le voir à quelques centimètres de lui alors qu'il se tenait immobile dans l'ombre de la cour. Dans la faible luminosité, il les avait aussitôt reconnus. Nino « the Snake » Falconetti et Paul Bascetti, dit « Little Hand ». Deux

tueurs de la Cosa Nostra qui étaient également des spécialistes de l'interrogatoire « hard ».

Tous deux faisaient partie d'une sorte de gestapo que Frank Marioni, l'*ex-capo di tutti capi* déchu, avait mise sur pied au temps où son empire s'étendait d'est en ouest aux États-Unis.

Un peu plus tôt, l'Exécuteur avait rencontré Max Salicetti – également un tueur du vieux *capo* – alors qu'il était en train de prendre son billet pour l'enfer. Maintenant, il y avait Falconetti et « Little Hand ».

C'était un peu trop pour une simple coïncidence.

CHAPITRE VII

« KOTO, Huiles & Dérivés », indiquait la vieille pancarte en français. Le hangar désaffecté était là, presque accolé au mur protégeant les pistes de l'aérogare. Une enceinte en béton, surmontée d'un grillage, protégeait les abords de la construction dont on ne pouvait normalement avoir accès que par une grille en fer forgé.

Bolan, vêtu d'un jean et d'un blouson de sport, portait des baskets aux pieds. Le Beretta muni de son silencieux logé dans un holster de poitrine, sous le blouson, il tenait en main le P.-M. Heckler & Koch équipé de son énorme réducteur de son, et plusieurs garrots étaient fixés à sa ceinture.

Il était dans la place. Une quinzaine de minutes plus tôt, profitant du vacarme produit par un *jet* en essai au point fixe, il avait escaladé l'enceinte par l'arrière et s'était donné un temps d'observation avant de se mettre en mouvement.

On avait garé une voiture dans un renforcement derrière le hangar. Une seule sentinelle était en poste, un Noir dont le visage luisait sous la clarté lunaire, armé d'un fusil de chasse qui reposait devant lui à même le sol. Le type paraissait à cent lieues de craindre une infiltration dans la zone qu'il était censé garder et fumait tranquillement, assis sur un fût d'huile.

Bolan s'en approcha en douceur, lui passa un garrot autour du cou et serra en le décollant de son siège dans une puissante traction. Le souffle coupé, la sentinelle lança les mains vers sa gorge, tentant vainement d'arracher le mince cordon. Au bout de quelques secondes, Bolan relâcha un peu la tension et murmura près de son oreille :

— Combien de types à l'intérieur ?

L'autre émit un grognement sifflant, tenta de nouveau de se dégager, mais le garrot se resserra d'un coup sec et il se tint tranquille.

— Combien ? répéta Bolan en diminuant la pression.

— Trois... trois ! fit le Noir d'une voix cassée.

— Des *amici* ?

— Un frère et... deux Blancs.

L'Exécuteur en savait assez. Avec un maximum de puissance, il resserra le garrot qui s'enfonça dans les chairs molles. Les jambes du soldat d'occasion pédalèrent frénétiquement dans le vide, ses mains battirent l'air pendant un temps qui sembla interminable, et bientôt il

cessa de gigoter. Bolan le laissa tomber au sol, repartit vers l'arrière du hangar et trouva la petite porte repérée à son arrivée, sous laquelle sourdait une lumière jaunâtre. La porte n'était pas verrouillée et il n'eut qu'à la pousser, le P.-M. Heckler & Koch pointé devant lui, prêt à cracher.

Le hangar était divisé en deux parties, l'une servant encore d'entrepôt à toutes sortes d'objets hétéroclites – pièces mécaniques et vieux bidons – dans laquelle déboucha l'Exécuteur. Une porte métallique, tout au fond, desservait probablement la seconde partie de la construction.

Cela sentait l'huile de vidange et l'acide. Il y avait aussi une odeur nauséabonde que Bolan, hélas, ne connaissait que trop. Une odeur de chairs décomposées, de putréfaction.

Marchant silencieusement, il inspecta le local, finit par découvrir derrière un tas de pneus usagés un grand bac en ciment contenant un liquide aux vapeurs corrosives. De l'acide ! Nul besoin de beaucoup d'imagination pour comprendre à quoi servait l'installation. Des choses innommables remontaient par à-coups à la surface du liquide dans un petit bouillonnement sinistre.

Bolan quittait le bac pour s'approcher de la porte du fond quand celle-ci s'ouvrit avec un grincement métallique. Un homme de forte corpulence apparut en sifflotant, un revolver glissé dans la ceinture. Il entrevit subitement la haute silhouette de l'intrus, sursauta et fit un mouvement qui lui fut fatal. Bolan ne lui laissa aucune chance. Il avait à peine posé la main sur la crosse de son calibre que le H & K toussotait brièvement. Trois ogives de 9 mm Parabellum lui entrèrent dans le nez, la gorge et le haut de la poitrine.

Avant même que le corps du mafioso ait touché le sol, Bolan avait franchi le battant métallique, enfonçait d'un coup de pied une seconde porte en bois, dévoilant une salle d'importance similaire à la première.

Une fraction de seconde plus tard, le P. -M. cracha une giclée silencieuse sur un *amici* qui venait de défourailler et brandissait un énorme revolver, le cisailant en pointillé de la hanche droite à l'épaule gauche. Le type dansa un bref instant sur place puis partit en tournoyant à la renverse. Le second occupant des lieux, un Noir au poitrail immense vêtu d'une chemise à fleurs, avait lui aussi sorti un automatique qu'il pointait en rugissant. Bolan le toucha à l'épaule d'une seule balle, pour le neutraliser, le faisant virevolter vers un amoncellement de caisses en carton sur lequel il s'effondra.

À travers l'odeur âcre de la poudre brûlée, une puanteur abominable stagnait dans les lieux, accentuée par la chaleur qui y régnait. Il y avait des traces de sang sur les murs, des taches brunes sur le sol, et un liquide rougeâtre s'écoulait lentement le long d'une petite rigole creusée dans le ciment, au milieu de cette partie du

hangar.

Bolan se dirigea lentement vers la table en bois qui semblait trôner au fond du local. À mesure qu'il s'en approchait, les muscles de son dos se crispaient, un fourmillement s'emparait de sa nuque et il eut la sensation d'un hurlement incontrôlable à l'intérieur de sa tête.

Le spectacle de cauchemar qu'il avait devant les yeux ne pouvait qu'être l'œuvre d'êtres complètement déshumanisés parvenus au dernier stade de la démence sadique.

Il s'attendait à trouver Gordon dans la pièce, mais il mit de longues secondes à le reconnaître, tant on avait « travaillé » son corps.

La « chose » qu'il voyait ressemblait plus à un animal préparé pour la boucherie qu'au corps d'un être humain. L'avocat avait été entièrement dévêtu et attaché sur la table par des sangles, avant que les tortionnaires entreprennent leur abominable besogne.

Le dessus de sa tête n'était plus qu'une plaie à vif ; son « scalp » avait été accroché au bout d'un fil de fer qui descendait du plafond. Ses lèvres n'existaient plus. On lui avait coupé la main droite à l'aide d'une scie égoïne visible au milieu d'autres instruments tranchants, sur une petite table roulante en fer. On lui avait sectionné les deux pieds, qu'on avait jetés dans une bassine en plastique. Sa poitrine et son ventre n'étaient plus qu'une bande de viande à vif sur laquelle les charognards, dans un raffinement de cruauté et de sadisme, avaient déposé le sexe et les testicules de ce qui avait été Gordon.

Mais les ordures démentielles n'avaient touché à aucune partie vitale du corps, les moignons de membres ayant été cautérisés à l'aide d'une lampe à souder et grossièrement enduits de goudron pour empêcher une hémorragie.

Aussi atroce et invraisemblable que cela pût paraître, Gordon était toujours en vie. Du moins un souffle ténu de vie subsistait-il encore en lui. Et il fixait Bolan d'un étrange regard bleu qui semblait formuler une douloureuse prière, une demande définitive.

Le scénario était, hélas, simple à comprendre et très classique. Selon toute vraisemblance, l'avocat avait été plus ou moins en affaires avec la nouvelle Mafia d'Abidjan et, après avoir rapidement pesé le pour et le contre, il était allé leur raconter son entretien avec « John Smith-Bolan ». C'était là bien mal connaître les *amici* qui n'hésitent jamais à employer les pires méthodes quand ils se sentent menacés dans leurs affaires dégueulasses et leur sécurité. En guise de remerciement, ils avaient emmené l'avocat faire une petite balade qui s'était achevée dans ce sordide local où on l'avait passé à la question. Assurément, ils l'avaient fait parler, l'obligeant sous la torture à dire tout ce qu'il savait et même plus, puis ils s'étaient acharnés sur lui avec une cruauté allant au-delà de toute compréhension humaine.

Quelques vagues sons sortirent de la bouche sans lèvres et

l'Exécuteur se pencha pour écouter ces quelques syllabes à peine audibles. Il crut entendre : « voir... Eddy... Mourir. »

Mourir. C'était effectivement la seule chose qui puisse mettre un terme aux souffrances inhumaines de cette malheureuse chose sanguinolente.

Bolan saisit le Beretta silencieux, l'appliqua doucement sur la tempe tachée de sang à moitié coagulé et il lut alors dans les yeux de Gordon une infinie reconnaissance.

Puis il pressa la détente.

L'Exécuteur demeura un long moment immobile, plongé dans une vision intérieure, se remémorant d'autres horreurs auxquelles il avait été plusieurs fois confronté. D'autres hommes, des femmes aussi, que la Cosa Nostra avait entrepris « d'interroger » dans des conditions invariablement similaires, les transformant peu à peu en « turkeys », en dindons sanguinolents, parfois pendant des jours et des jours.

Pour l'avocat, au moins, « l'interrogatoire » n'aurait pas duré trop longtemps.

Bolan connaissait bien la méthode. Les tortionnaires mafiosi étaient des maîtres en l'art de charcuter un « patient », s'attaquant d'abord au corps, jouant sur la douleur qu'ils dosaient savamment, en experts ès-saloperies qu'ils étaient. Puis, lorsque le seuil de tolérance de la douleur était dépassé, ils s'attaquaient à l'esprit et à l'âme du supplicié, lui décrivant et commentant ce qu'ils lui faisaient et lui montrant volontiers des morceaux de son corps, continuant d'effriter sa volonté afin d'être certains qu'il ne dissimulait pas la plus petite bribe d'information.

La gorge sèche, les mâchoires soudées, Bolan tourna son regard vers l'ordure noire à la chemise fleurie qui gémissait par terre entre les caisses effondrées. Il l'examina succinctement. La balle Parabellum avait fait un maximum de dégâts en ressortant par l'omoplate. Il s'accroupit près du blessé, lui colla le silencieux du Beretta contre les dents et questionna sourdement :

— Où sont les autres ?

Le Noir roula des yeux fous et marmonna quelques mots inintelligibles.

— Falconetti, Bascetti, tu connais ?

Froidement, Bolan appuya de tout son poids sur la blessure du type qui émit aussitôt un râle ininterrompu, sans rien obtenir d'autre qu'un chapelet d'injures et de supplications en langue africaine.

Il l'avait épargné dans l'idée d'en tirer quelques renseignements, mais c'était peine perdue. Celui-là n'était qu'un sous-fifre, une petite ordure aux mains couvertes de sang.

Il lui fit sauter la cervelle et se releva, prêtant l'oreille à un léger bruit venant de l'extérieur et qui ne laissait aucun doute sur son

origine. Un véhicule était en approche.

Dans cet endroit paumé, ce n'était sûrement pas un touriste en vadrouille.

CHAPITRE VIII

Une grande silhouette progressait avec précaution sous la faible clarté lunaire, mais parfois des branches craquaient sur son passage, le bruit portant assez loin dans le silence de la nuit.

Le type s'arrêta devant la grille qu'il essaya vainement d'ouvrir, abandonna et disparut du champ visuel de Bolan. Ce dernier le vit de nouveau moins d'une minute plus tard, au faite du mur d'enceinte qu'il avait escaladé, se laissant ensuite tomber au sol puis marchant lentement vers la grande porte du hangar.

C'était un Noir aux épaules de lutteur, vêtu d'un T-shirt et d'un jean, avec un visage aux traits grossiers. Il franchit encore quelques mètres vers le bâtiment désaffecté et s'immobilisa, la tête tendue en avant comme s'il voulait flairer l'air ambiant. Un instant plus tard, il se remit en marche pour s'arrêter une nouvelle fois devant le cadavre de la sentinelle sur laquelle il commença à se pencher. Mais son mouvement ne fut qu'une ébauche. Il se raidit en sentant sur sa nuque le froid contact d'une arme. Et une voix glacée chuinta tout contre lui :

— Tu as perdu quelque chose ?

Le Noir grogna, mais ne fit aucun geste pour tenter de se défendre. Bolan le palpa, le soulagea d'un gros Colt à barillet glissé dans sa ceinture.

Ce type était entré dans les lieux comme un voleur. Il ne pouvait donc faire partie de la bande des pourris. C'était peut-être tout simplement un rôdeur en quête de rapine.

— Tu es venu chercher quoi ? questionna encore Bolan en le faisant pivoter pour l'observer de face.

L'autre jeta un regard au corps qui gisait au sol, reporta son attention sur Bolan et demanda :

— Qui a fait ça ?

— C'est moi. Je t'ai posé une question. Tu as intérêt à répondre, à moins que tu veuilles te retrouver à côté de ton pote.

— Ce mec n'est pas mon pote, répliqua sèchement le Noir costaud, d'une voix de violoncelle empreinte de l'accent du Bronx.

— Alors, qu'est-ce que tu es venu foutre ici ?

— Je cherche mon frangin.

— Sans blague !

— Ouais, mec. Je m'appelle Eddy. Et j'en ai rien à cirer que tu me braques ce calibre sur la tronche, je vais te péter la gueule et je continuerai à chercher mon frangin.

Bolan soupira. Le hasard ménageait parfois une bien curieuse orientation aux événements. Le hasard ou les hommes...

Il laissa tomber d'une voix radoucie :

— Un regard bleu artificiel ?

L'autre se raidit de nouveau, ses épaules musculeuses se portant en avant.

— Comment tu sais ça ?

— Je l'ai cherché. Et je l'ai trouvé. Tu arrives trop tard.

— Tu veux dire que...

— Ouais.

— Là-dedans ?

— Je ne te conseille pas d'y aller.

— Va te faire foutre ! cracha brutalement le grand Noir en se détournant carrément pour se diriger vers l'arrière du bâtiment où il venait de repérer le rai de lumière sous la petite porte.

Bolan le laissa faire. Il attendit environ trois minutes avant que l'autre se pointe de nouveau, marchant d'un pas beaucoup moins sûr. Quand il s'arrêta près de lui, l'Exécuteur remarqua les traits durcis, les grosses mâchoires soudées à en craquer, les yeux fixes et luisants. Mais il distingua autre chose aussi, dans ces yeux-là. Malgré la haine qui habitait visiblement le colosse, Bolan crut y deviner un sentiment proche du désespoir. Une infinie douleur.

Il perçut aussi une plainte sourde qui s'échappait doucement entre les grosses lèvres.

— Qui es-tu, toi ?

— Bolan. Je m'appelle Mack Bolan.

Le Noir sembla réfléchir un instant. Il respira par petits coups avant de demander :

— J'ai entendu parler de toi, mec. Tu ne me racontes pas une histoire ?

Bolan désigna le cadavre de la sentinelle, émit un bref ricanement.

— Demande-le-lui.

— Alors nous ne sommes pas ennemis.

— Je ne crois pas.

L'Exécuteur laissa à l'information le temps de faire son chemin dans la tête du frère de Gordon puis déclara :

— Je pense que nous devrions discuter un peu, toi et moi, Eddy.

— Tu as sûrement raison, mais faut que je fasse quelque chose avant.

Il le vit repartir dans le hangar, utilisa ce temps mort pour faire péter la serrure de la grille d'une balle de 9 mm et sortit de l'enceinte.

Le colosse le rejoignit alors qu'il se dirigeait vers la petite voiture française et commenta d'un ton féroce :

— Comme ça, mon frangin ne sera plus tripoté par des mains dégueulasses.

L'instant d'après, Bolan vit des flammes danser à travers les vitres des fenêtres haut perchées dans la façade du hangar. L'une de celles-ci éclata bientôt, libérant une colonne de fumée qui monta à l'assaut de la nuit dans un énorme ronflement.

— Tu voulais qu'on discute ? grogna le Noir de sa voix étonnamment basse.

— Ça s'imposerait plutôt, non ?

— Alors, on va chez moi. Tu n'as qu'à suivre ma caisse.

Et, il partit à grandes enjambées pour rejoindre un véhicule dont les feux arrière s'allumèrent aussitôt.

Bolan se mit à suivre la vieille 404, un véhicule décidément très à la mode à Abidjan. Ils roulèrent jusqu'à l'amorce de la ville, franchirent Port Bouet puis gagnèrent Treichville.

L'Exécuteur venait peut-être de se faire un allié.

CHAPITRE IX

Eddy le précéda dans un petit bar faiblement éclairé où une douzaine de Noirs discutaient dans un brouhaha indescriptible. Un poste de radio diffusait de la musique à pleine puissance mais elle parvenait à peine à percer le tumulte. Une énorme matrone enturbannée et vêtue d'une ahurissante robe à volants tenait une place considérable derrière un comptoir en bois usé par d'innombrables générations de buveurs nocturnes. C'était une boîte semi-clan-destine comme il y en avait de nombreuses dans ce quartier populaire où aucun Blanc ne mettait plus les pieds à partir de la tombée de la nuit.

Les braillards attablés se turent subitement en voyant paraître un Occidental dans l'établissement, mais Eddy leva vers eux une main large et épaisse comme une côte de bœuf pour apaiser leurs craintes :

— Ça va, les mecs ! Ce Visage pâle est un pote !

Il rafla une bouteille d'alcool et deux verres sur le comptoir, puis fit signe à Bolan de l'accompagner dans une pièce plus tranquille au fond de l'établissement.

— C'est du rhum, commenta-t-il en s'asseyant sur une banquette en bois, devant une table branlante. Tu en veux ?

Bolan déclina l'offre et, prenant place sur une chaise à moitié défoncée, attaqua sans préambule :

— Amédée Gordon devait m'obtenir certains renseignements sur les responsables de ce qui s'est passé dans ce hangar. Es-tu à même de me les fournir ?

Le colosse eut un ricanement amer.

— Tu ne perds pas de temps ! Le corps de mon frère n'est pas encore froid.

Ce qui n'était qu'une façon de parler, étant donné la lueur incendiaire que Bolan avait pu observer en quittant l'ancien entrepôt.

— Je suis désolé. Le temps joue contre moi.

— Tant que ça ?

— Oui.

Un moment passa. On entendait à travers la porte le tumulte de la salle contiguë.

— Qu'est-ce que tu veux faire exactement ? soupira bruyamment Eddy.

— Je veux les localiser et les détruire.

— Tu as suivi une trace jusqu'ici, hein ? Depuis ton pays...

— Je cherche aussi une fille qui a été embarquée en Côte d'Ivoire pour faire le tapin, compléta Bolan en sortant de sa poche une photo en couleur un peu froissée représentant une toute jeune femme brune qui souriait à l'objectif. Elle se nomme Sarah Treshe. Est-ce que cela te dit quelque chose ?

Eddy considéra le cliché puis hocha négativement la tête.

— Y a des centaines et des centaines de filles qui font la pute ici. Une fois qu'elles sont dans le bain, elles se ressemblent toutes. Mais je peux essayer de me renseigner.

— Garde la photo.

Il l'empocha, laissa passer un petit moment en s'octroyant une énorme lampée d'alcool à même la bouteille, enchaîna :

— Je vais te faire une confidence, mec. Je fais partie de la milice. Enfin, j'en faisais partie... J'ai décroché à cause de la pourriture qui s'y est installée depuis quelque temps, et depuis je vis d'à peu près n'importe quoi, en rendant des services à droite et à gauche.

— Depuis que la Mafia est arrivée à Abidjan ?

— Ils se sont amenés en douce, ont fait copain-copain avec tous ceux qui pouvaient les intéresser. Beaucoup de soldats du pays se sont laissés envoûter et il y en a plein qui sont à leurs bottes.

— À coup de pots-de-vin ?

— Non. Avec la sorcellerie.

— Donne-moi un peu de lumière.

— On leur a promis la richesse s'ils marchaient avec les puissants Blancs, et le mauvais œil au cas où ils ne seraient pas convaincus de coopérer.

— Et toi, tu ne t'es pas laissé envoûter ?

— Ne me prends pas pour un con, Bolan. Tout ça c'est de la poudre aux yeux pour les négros qui ne sont jamais sortis de leurs trous. Je suis peut-être un Noir, mais j'ai navigué un peu partout dans le monde, j'ai même vécu à New York pendant plusieurs années. Mais ici, la plupart de ces pauvres types croient encore aux sorciers, aux Dimés qui jettent des sorts ou qui prennent les âmes des vivants pour en faire leurs esclaves. J'ai entendu dire que le grand Dimé d'Abidjan, celui qui a tous les pouvoirs, avait fait un pacte avec les nouveaux arrivants de ton pays. Les autres, ceux qui ont des responsabilités au gouvernement, marchent à grands coups de pognon. Le pognon de la came et de la prostitution.

À part la sorcellerie, la méthode n'était assurément pas nouvelle.

— On dit même qu'un ministre de notre gouvernement est un grand ami d'un gros ponte américain qu'on voit de plus en plus souvent à Abidjan, reprit Eddy après avoir bu plusieurs gorgées de rhum. En coulisses, on chuchote que ce type fait partie de la Mafia.

Mais faut surtout pas que quelqu'un en parle ouvertement, ce serait considéré comme une atteinte à la sûreté de l'État ! Et tu veux que je te dise ? Je suis sûr qu'ils ont dans l'idée de voler en toute tranquillité ce qu'il y a dans notre sol.

L'Exécuteur avait déjà pensé à cette hypothèse. Il questionna :

— Tu veux parler de l'or et des diamants ?

— Notre pays en regorge. Seulement, c'est une industrie qui est mal organisée. La Mafia veut exploiter ces filons, tu comprends ? Et en accord avec ces enfoirés de Chiites libanais qui sucent notre sang ! Tu piges, mec ?

Bolan pigeait parfaitement. La Cosa Nostra avait étendu son bras par-dessus l'océan Atlantique et se préparait à s'enrichir un peu plus, la gueule grande ouverte pour engloutir ce pays en voie de développement.

Maintenant, il comprenait un peu mieux de quelle façon les cannibales opéraient en Côte d'ivoire. Sans l'ombre d'un doute, il y avait une tête pensante drôlement structurée au sommet du projet occulte. Quelqu'un qui connaissait parfaitement le jeu du gros casse-croûte et le sordide mécanisme de la corruption. Mais il ignorait toujours où et qui, bien qu'une idée commençât à se faire jour en lui. Il lui fallait une certitude absolue pour éviter de frapper à côté de la vraie cible.

— Tu as l'intention de te défoncer au rhum toute la nuit ? demanda Bolan.

Un nouveau silence s'installa entre eux. Puis Eddy baissa les yeux et déclara lentement :

— O.K., je vais t'aider, Bolan. Et je m'aiderai aussi par la même occasion parce que je crève d'envie de péter les gueules des pourris qui sont responsables pour mon frère. J'ai encore mes entrées dans la milice et des gars sur qui je peux compter. Et aussi des dealers qui ne peuvent pas me refuser grand-chose.

— Comment as-tu su à son sujet ?

— Il m'a téléphoné hier soir. Il m'a dit qu'il allait voir Dinalo pour une affaire et que s'il n'avait pas donné de ses nouvelles dans un délai de deux heures, je pourrais commencer à m'inquiéter. Il n'a jamais fait confiance à ce sale petit mac merdique, mais ils faisaient de l'argent ensemble. Je crois aussi que Dinalo le tenait plus ou moins par quelque chose que j'ignore. Amédée s'est souvent foutu dans des merdiers pas possibles. Il a une sorte de don pour ça. Alors, je me suis pointé chez un proxo qui travaille pour Dinalo et je lui ai cassé la tête après qu'il a craché le morceau. Il m'a indiqué plusieurs endroits où cet enfoiré a l'habitude d'emmener les gars qu'on doit interroger. Au fait, comment tu as connu mon frangin ?

— Par Washington, avoua Bolan pour qui l'information n'avait

que peu d'importance.

— Ah ! Ouais, il a eu aussi des emmerdes là-bas. J'étais avec lui. Putain ! Qu'est-ce qu'il a pu faire comme conneries, ce bâtard !

Bolan se demanda s'il parlait toujours de son frère.

— J'ai cinq ans de plus que lui, confia l'ex-milicien qui fronça les sourcils en paraissant se replonger dans un passé peu agréable. Nous ne sommes pas du même père. Ma mère l'a eu d'un Dimé qu'elle était venue consulter sur les conseils de mon vieux. Parce qu'elle avait des problèmes pour continuer d'assurer la descendance de la famille. Le Dimé lui a pris son argent et se l'est tranquillement envoyée sur un tas de peaux de boucs. Ça s'est produit plusieurs fois et neuf mois plus tard, le petit Amédée Gordon a sorti la tête du ventre de ma mère. Mon dabe a fini par le savoir. Tu sais pas quelle a été sa réaction ? Il a dit que les esprits étaient entrés dans sa femme à travers le Dimé et que c'était une grande bénédiction pour son second fils. Voilà, c'est con, hein ?

Ce n'était pas vraiment ce que pensait Bolan. Il consulta sa montre, vit qu'il était 4 heures du matin et écouta encore distraitemment Eddy pendant quelques instants.

— Lui, ça a toujours été un intellectuel. Il faisait un putain de complexe d'avoir la peau comme les blacks, mais c'est peut-être ce qui lui a permis de s'en sortir assez brillamment. Moi, j'ai toujours été dans son ombre. Le grand frère qui surveille et protège le petit génie.

La bouteille de rhum avait diminué de moitié.

— Putain ! J'adorais ce con ! Maintenant, il est mort et... Je me retrouve tout seul à glander et à tramer la savate comme une merde que je suis.

— T'es pas une merde, fit Bolan en se fouillant pour sortir une liasse de mille dollars qu'il déposa discrètement sur la table.

— J'suis quoi, alors ?

— Un mec qui va relever la tête et aller faire son boulot.

L'ancien milicien considéra la liasse de billets et grogna :

— Je veux pas de ton pognon.

— C'est seulement pour tes frais.

— Merde ! T'es riche !

— Non. Je pique le pognon de la Mafia.

Le colosse fit soudain entendre un gros rire, mit sa bouche en cul de poule et lança :

— Me'ci pat'on ! Ça c'est bien de t'avoir avec toi. Toi comp'end'e que les pauv' petits neg' y z-ont besoin de manger pour pouvoir viv' !

Un sourire étira un court instant les lèvres de l'Exécuteur.

— Trouve-moi où sont les cannibales blancs, Eddy.

— Tu peux compter sur moi. On peut te joindre où ?

— C'est moi qui t'appellerai. Donne-moi un numéro.

Eddy lui communiqua celui du bar, ajouta :

— Toi, tu devrais faire gaffe à tes os. Tu peux être sûr qu'une armée de mecs est déjà en train de te chercher partout.

Bolan n'en doutait pas un seul instant.

CHAPITRE X

La nuit était calme et chaude, un peu humide, et cela convenait bien à la mission que l'Exécuteur avait envisagée. Le moment aussi. C'était l'heure où ceux qui peuvent se le permettre dorment d'un profond sommeil et où ceux qui sont chargés de veiller sur leur sécurité relâchent leur attention. Bolan avait souvent utilisé ce moment vague de la nuit pour surprendre ses ennemis.

D'aucuns qualifieraient cette tactique de déloyale, estimant qu'il s'agit d'une trahison envers les principes fondamentaux qui régissent la société. Mais Bolan ne vivait plus depuis longtemps dans l'univers normal. Quand il avait décidé de ce combat contre le Crime Organisé il avait très vite compris qu'il ne durerait pas longtemps s'il respectait les lois complexes et astreignantes auxquelles sont assujetties presque toutes les polices du monde. Il ne s'adonnait pas au jeu du gendarme et du voleur. Il faisait la guerre à la Mafia, à outrance, en utilisant toutes les tactiques de combat à sa disposition.

Pourtant, lorsque Mack Bolan était adolescent, ses professeurs parlaient volontiers de lui comme d'un enfant doux, éveillé, respectueux de ses proches, et jamais personne n'aurait pu imaginer qu'il pût un jour s'adonner à des actes de violence.

L'armée américaine l'avait ensuite envoyé au Viêt-nam, dans un régiment de *Marines*, où on lui avait appris à se défendre et à tuer. Rapidement, sans que rien d'évident ne le prédisposât à une destinée guerrière, il devint l'un des meilleurs combattants du Sud-est asiatique, remplissant des missions réputées quasiment impossibles en territoire hostile. De très nombreuses fois, il réussit à ouvrir des brèches dans le dispositif ennemi, éliminant en silence les petits chefs de guerre qui faisaient régner la terreur sur les villages ou renversant avec sa petite équipe de combattants des situations désespérées.

On le baptisa alors le *Sniper*, le tireur d'élite, puis l'Exécuteur.

La population vietnamienne du secteur où opérait son régiment lui donna pourtant un surnom bien différent : « Sergent Miséricorde ». Il dut cette appellation à la sympathie des habitants des villages pour son respect des vies innocentes et la compassion qu'il leur témoignait. Souvent, il était arrivé à Bolan de protéger des villageois contre la barbarie des Viêtcongs qui n'hésitaient pas à torturer, à violer et à tuer des civils pour en obtenir des renseignements, ou bien de ramener sur

son dos, durant des kilomètres de jungle à travers les lignes ennemies, un enfant blessé jusqu'à l'infirmerie de campagne de son campement.

Puis, il y avait eu le drame, et sa famille tuée par la Mafia, et il était entré en guerre ouverte contre ce qu'il qualifiait « d'ennemi intérieur de la Nation ».

Pour l'ex-Sergent Miséricorde, il ne fut plus question alors ni de repos ni de pitié. La seule miséricorde qu'il accordait aux mafiosi consistait à en envoyer le plus possible dans l'éternité, les traquant, les terrorisant et les exterminant sans relâche dans une impitoyable course vers la mort.

À présent, il connaissait par cœur la psychologie des *amici* et la jungle pourrie dans laquelle ils évoluaient. C'était à cela, en plus de sa grande expérience des techniques de combat, qu'il devait de survivre encore.

La Mafia était un cancer sur le corps de la Société et se comportait comme tel. Les hommes qui en faisaient partie œuvraient sans cesse pour agrandir leurs zones d'influences. Par tous les moyens, surtout les plus ignobles.

Certains producteurs de cinéma, certains écrivains ont chanté le romantisme des *mobsters* de la Cosa Nostra et de leurs soi-disant actions patriotiques. Bolan avait entendu toutes sortes de stupidités qui vantaient la rigueur morale, la galanterie envers le beau sexe, la compassion pour les défavorisés, le sens de la fraternité, le respect de la parole donnée et des lois qui régissent l'Organisation.

Quelle connerie !

Il n'existait pour les *amici* ni lois, ni parole, ni respect pour quoi que ce soit. Le mafioso n'est pas autre chose qu'un ogre égocentrique prêt à engloutir tout ce qui est à sa portée pourvu que sa sécurité ne soit pas trop menacée.

Bolan laissait aux spécialistes la responsabilité de découvrir ce qui clochait dans les cerveaux des déments du crime. Il n'était ni psychologue ni sociologue. Sa mission se bornait à la découverte des mafiosi, leur identification et leur suppression.

Il ne se posait jamais de question sur la morale de ses actes pas plus que sur les droits constitutionnels de ses cibles.

Toutes les lois, toutes les règles modernes ne pouvaient rien contre les mafiosi qui retombaient toujours sur leurs pattes comme des fauves assoiffés du sang de la société. Il fallait bien que quelqu'un se salisse les mains et l'âme pour les battre sur leur propre terrain...

Cette fois, ils avaient planté leurs griffes sur un petit pays d'Afrique souffrant d'innombrables difficultés et se réjouissaient en faisant déjà le compte de leurs gains futurs ainsi que de la nouvelle puissance qu'ils allaient s'octroyer.

Mais ils avaient compté sans un facteur qui avait pourtant coûté

déjà très cher à l'Organisation. À moins qu'il accomplisse le faux pas qui lui serait fatal, Bolan ne leur ferait pas de cadeau.

Ainsi qu'il l'avait dit à Eddy Gordon, le temps jouait contre lui et, de plus, il était sur un territoire qu'il connaissait très mal. Mais il avait déjà localisé un repaire secondaire de l'ennemi. Avec un peu de chance et en manœuvrant bien, les heures à venir devaient lui apprendre dans quelle tanière se planquait la grosse tête du projet pourri.

Et il ne s'encombrerait pas de savoir s'il était moral ou non de liquider les occupants des lieux.

Mais d'abord, il avait à accomplir une tâche en douceur. C'était à la fois une mission de reconnaissance et de renseignement.

Bolan ne portait comme armement que le Beretta silencieux glissé dans son holster de poitrine, sous son blouson.

En embarquant dans le jet d'UTA pour Abidjan, il n'avait pu emmener avec lui son armement habituel, mais il avait quand même passé sans difficulté un matériel d'écoute léger camouflé dans un poste radio portatif que son ami Gadgets avait truqué pour la circonstance. Ainsi, plusieurs accessoires électroniques étaient maintenant répartis dans les diverses poches de ses vêtements, ne tenant qu'une place modeste.

La Renault Super 5 garée assez loin dans une rue sombre et déserte, Bolan s'approcha de la Villa rose par l'arrière, attentif aux moindres bruits de la nuit. Un chien aboyait quelque part, à une distance indéfinissable, quelques éclats de voix avinées lui parvenaient vaguement, venant sans doute d'un de ces établissements à moitié clandestins qui restaient ouverts toute la nuit pour une clientèle populaire. Mais, apparemment, les porte-flingues de la Mafia étaient en plein sommeil dans la villa. Il devait pourtant y avoir des sentinelles pour assurer la sécurité nocturne.

Bolan découvrit un poteau téléphonique presque accolé au haut mur d'enceinte. Il l'escalada, prit silencieusement position sur le sommet du mur où il resta de longues minutes, attentif, à surveiller le parc qui s'étalait en contrebas de sa position, faiblement éclairé par quelques ampoules électriques à peine plus puissantes que des veilleuses. En fait de parc, c'était plutôt un terrain laissé à l'abandon par ses occupants qui avaient évidemment d'autres choses à faire que de cultiver leur jardin. L'endroit était rempli de broussailles avec quelques traces de gazon desséché, des détritiques et des vieux papiers un peu partout.

Il finit par repérer un type, assis sur le tronc d'un arbre déraciné, à une quarantaine de mètres de son poste d'observation. Peut-être y en avait-il d'autres, mais la grande maison à la façade délabrée qui s'élevait sur trois niveaux au milieu du parc en masquait plus de la

moitié.

Le garde n'avait pas bougé d'un poil depuis qu'il l'observait.

Après avoir calculé ses chances, l'Exécuteur se suspendit par les mains au faite du mur puis se laissa tomber en douceur à l'intérieur de la vieille propriété.

Par sécurité, il laissa passer encore deux minutes au terme desquelles il entama une progression silencieuse pour faire le tour de la bâtisse, s'arrêta et observa une nouvelle fois l'espace devant lui. Dans ce genre d'infiltration, une infime patience était de rigueur. Il eut un sourire glacé quand, un peu plus tard, la lueur d'une allumette marqua la position d'un deuxième garde posté derrière un massif de broussailles, à une bonne vingtaine de mètres en direction de l'entrée principale. Puis il y eut le rougeoiement à peine perceptible d'une cigarette.

C'était le moment, les yeux de la sentinelle étaient encore sensibilisés par la flamme de l'allumette. Profitant d'une zone d'obscurité presque totale, loin de l'éclairage anémique, Bolan se glissa le long de la haie broussailleuse. Un instant plus tard, alors qu'il n'était plus qu'à cinq ou six mètres du garde, il marcha carrément vers lui à découvert. C'était un Blanc, tout jeune. Brusquement, le type se retourna et sursauta, faisant un geste instinctif pour saisir son fusil dont la bretelle était passée sur son épaule.

— Arrête tes conneries ! gronda Bolan en continuant de marcher sur lui.

L'autre était hésitant et cherchait à reconnaître la silhouette en approche. Mais il ne put qu'apercevoir des contours sombres en léger contre-jour sur la clarté d'une veilleuse. Bolan s'immobilisa à moins d'un mètre de lui et ricana doucement :

— Tu aurais eu l'air de quoi si j'étais un sale con venu te faire la peau ?

— Je... Je..., bégaya le type surpris en plein manquement aux règles de sécurité.

— Ouais ?

— On peut pas entrer ici autrement qu'en sautant le mur, J'l'aurais entendu.

— T'es plutôt cloche dans ton genre. Il y en a plus d'un comme toi qui se sont fait égorger parce qu'ils s'imaginaient que ça n'arrive jamais.

— Excusez-moi, fit le *soldat* en se dandinant un peu sur place. Ça fait quatre heures que je fais le gland ici et je commence à avoir les yeux qui font tilt.

— Quoi, on ne t'a pas relevé depuis tout ce temps ?

— La preuve que non !

— C'est vraiment un pauvre mec ! grogna Bolan sans se

compromettre.

— Vous pouvez le dire, acquiesça la sentinelle en baissant la voix. Depuis qu'il y a eu cette merde... Et pendant ce temps, les négros se la coulent douce à l'intérieur.

Il se tut. Bolan pensa qu'il voulait parler de l'embuscade ratée chez Fouad Hakim. La plupart des effectifs ayant échappé à sa contre-offensive devaient être en ce moment en train de cavalier après lui, et ceux qui restaient sur place se payaient des tours de garde à n'en plus finir.

— Dites... Vous êtes...

Bolan alluma une cigarette en prenant tout son temps. Le *soldat* essaya de distinguer son visage mais ne put entrevoir que le haut de sa tête, les mains en conque dissimulant le reste. Puis Bolan abaissa ses mains, laissant l'allumette flamber quelques instants devant lui et tira lentement sur le rouleau de tabac en fixant le mafioso. Celui-ci eut la vision fugitive d'un visage granitique, figé dans une expression dure, d'un regard qui lui donna soudain froid dans le dos. Il renifla, toussota et se risqua à demander :

— Vous êtes un de ces types de là-bas ?... Une torpille...

La sentinelle venait de transgresser une règle fondamentale du Milieu. On ne posait jamais ce genre de question à un supérieur dans la hiérarchie mafieuse.

Bolan ne répondit pas tout de suite. Il tira une nouvelle fois sur sa cigarette en contemplant le ciel puis, sans regarder le jeune mafioso, laissa tomber d'une voix durcie :

— Si on te le demande, tu sais ce que tu dois répondre ?

— Ben... Oui, je... Merde ! Excusez-moi, je crois que je devrais répondre que je n'en sais rien.

— Ce serait mieux pour toi.

Après un nouveau silence, Bolan fit mine de se remettre en marche vers la maison, s'arrêta en considérant la sentinelle.

— T'en as marre, hein ? dit-il, compatissant.

— Vous voulez dire que j'en ai plein le cul !

— Va te chercher du café dans la baraque.

— Mais je... Si Buddy apprend que je m'suis absenté...

— Tu diras à Buddy que c'est Frankie qui t'y a autorisé.

— Comme ça, c'est O.K. ! Heu, moi c'est Jimmy...

— Préviens ton copain de l'autre côté que je me balade dans le coin, qu'il me prenne pas pour un lapin. Amène-lui aussi un peu de café.

— D'accord, monsieur Frankie. C'est vachement sympa.

Le jeune type lui sourit largement puis s'éloigna en trotinant.

Bolan le rappela d'un petit coup de sifflet :

— Pendant que tu y seras, réveille Jo Gary et dis-lui de m'attendre

à l'intérieur.

— O.K. !

Le bruit de ses pas diminuait dans la semi-obscurité. L'Exécuteur attendit une vingtaine de secondes avant de s'acheminer vers l'arrière du parc. Il marcha tranquillement vers le premier garde qui, à présent, était debout et apparemment bien réveillé. Ce dernier lui lança quand il arriva à sa hauteur :

— Salut, M'sieur Frankie.

Il lui répondit par un grognement et poursuivit son chemin vers une assez longue bande de terre débroussaillée qui l'avait intrigué à son arrivée. Apparemment, on avait labouré le sol à cet endroit, ou on l'avait creusé et comblé ensuite. Il se baissa pour palper une motte de terre, s'éloigna ensuite de quelques mètres et recommença plusieurs fois son examen. Plus loin, la terre avait été fraîchement remuée et, à l'extrémité, une excavation n'était qu'à peine comblée, laissant apercevoir une forme noire à moitié ensevelie.

Bolan se laissa tomber dans la fosse, avança la main vers la « chose » entr'aperçue et réprima une grimace de dégoût. Il s'agissait d'une tête. Une tête de Noir tachée de sang coagulé et dont les yeux grands ouverts semblaient fixer une vision d'horreur à travers la mort.

C'était tout à fait dans la logique des agissements de la Mafia. Mais Bolan n'avait pas le temps de réfléchir plus longtemps à sa macabre découverte. Le bruit d'une porte et des pas sur le sol broussailleux lui annoncèrent le retour de Jimmy.

S'il ne commettait pas de fausse note, la petite conversation qu'il avait eue avec l'imprudente sentinelle allait peut-être lui permettre un certain contrôle de la situation. Le terrain et l'ambiance lui paraissaient propices.

C'était salement risqué, mais avec de la technique et un maximum de culot...

CHAPITRE XI

Jo Gary avait enfilé vite fait son pantalon et ses chaussures en pestant contre ses lacets. Mal réveillé, il se demandait à travers le brouillard de son cerveau qui pouvait être ce Frankie qui le demandait. Un gong sourd résonnait par à-coups dans sa tête, il avait encore en lui les images de la poursuite démentielle du début de la nuit, et l'alcool qu'il avait ingurgité pour tâcher de l'oublier n'arrangeait pas les choses.

La grande salle de séjour au rez-de-chaussée était déjà éclairée quand il descendit. Essayant de se composer un air respectable, il commença à se diriger vers l'entrée de la villa, remarqua du coin de l'œil la haute silhouette de l'homme qui se tenait de dos près du petit bar, les mains en appui sur le comptoir.

Infléchissant sa trajectoire incertaine, il se dirigea vers lui et toussota pour signaler sa présence. Le type se retourna lentement, lui fit face, et Gary poussa une petite exclamation de surprise.

— Panique pas, Jo.

— Vous... vous... C'est pas vrai ! fit le chauffeur-mafioso d'une voix pâteuse.

Bolan lui envoya un vague sourire qui pouvait être interprété de diverses façons.

— Je t'avais dit que tu me reverrais. Approche, je vais pas te bouffer.

— Bon Dieu ! Je m'attendais pas à vous voir ici.

— Je t'avais dit aussi que tu aurais sans doute à choisir ton camp.

Jo Garibaldi s'était approché lentement dans le silence de la grande maison endormie. Machinalement, il prit la cigarette que lui présentait ce type incroyable, fouilla vainement les poches de son pantalon à la recherche d'une allumette. Bolan lui donna du feu, enchaîna :

— Le moment est arrivé, Jo. Je suppose que tu comprends pourquoi.

— Ben... heu, oui, dit Gary qui manifestement ne comprenait rien du tout.

Bolan baissa la voix et prit un ton confidentiel :

— Tu dois te demander ce que je foutais chez ce connard de Libanais et pourquoi tes petits copains me sont tombés dessus sans

crier gare ?

Le chauffeur-mafioso tira longuement sur sa cigarette, le front soucieux. Sa poitrine dénudée et velue se souleva plusieurs fois. Pour lui, le visiteur nocturne n'était plus un inconnu, évidemment. Il l'avait trimbalé dans sa caisse dans une invraisemblable poursuite, alors que ses propres copains cherchaient à le descendre. Sans chercher à savoir pourquoi, il lui avait en quelque sorte sauvé la mise. Bien sûr, il y avait eu le flingue tenu contre sa nuque. Mais ce n'était pas suffisant, il aurait pu opérer volontairement une fausse manœuvre de conduite afin de neutraliser ce type. Au lieu de ça, il l'avait implicitement aidé et, pire, il n'avait même pas cherché à prêter main-forte à l'équipe de l'Oldsmobile quand son passager avait sauté au sol pour les canarder.

— Maintenant, je ne me pose plus tellement la question, répondit-il après un temps de concentration. Je suppose que vous aviez quelque chose de précis à faire et que...

Il hésitait, cherchant prudemment ses mots.

— Tu commences à voir un peu plus clair, ricana Bolan. Il y a une drôle d'odeur dégueulasse par ici. Tu ne t'en es pas aperçu ?

— P't'être. Ouais, il y a quelque chose ici que j'aime pas beaucoup depuis le début. Ce négro qui donne des ordres à tout le monde et qui... enfin, vous voyez ce que je veux dire. Mais je suis qu'un chauffeur, j'ai pas mon mot à dire.

— Depuis quand es-tu ici ?

— Environ trois semaines.

Bolan alluma lui aussi une cigarette, souffla lentement un nuage de fumée puis questionna :

— En qui as-tu confiance, dans cette baraque ? Je veux dire, qui te paraît marcher normalement ?

— Y'a Buddy et les gars qui sont arrivés en même temps que nous. Buddy, c'est le chef d'équipe.

— Bud Salerno ? hasarda l'Exécuteur qui avait entendu mentionner ce nom lors de son passage dans le New Jersey.

À l'époque, Salerno aussi travaillait en sous-main pour le compte de Frank Marioni.

— Ouais, c'est lui.

— Va me le chercher, Jo. Et ne me dis pas qu'on ne doit pas le réveiller, sinon, je vais moi-même le chercher à coups de pompes.

Le sous-fifre acquiesça d'un mouvement de tête et s'en alla vers un couloir au fond de la salle.

Jusque-là, l'infiltration ne se déroulait pas trop mal. Jo Gary semblait marcher à fond dans l'histoire qu'il lui racontait, sans pourtant trop la comprendre. Il semblait être complètement envoûté par l'image du mafioso d'élite venu de « là-bas » remettre de l'ordre dans les affaires intérieures. Mais il n'en serait peut-être pas de même

de Salerno.

Sous son apparence parfaitement décontractée, Bolan avait les nerfs tendus à l'extrême. Il devait monopoliser toutes ses facultés pour choisir les mots qui convenaient, au bon moment et en les modulant suivant la tendance de la conversation, se composer une attitude qui corresponde exactement au personnage qu'il s'était créé : celui d'un envoyé des « chefs ».

Il avait pris un risque inouï en s'engageant tout droit dans la gueule puante du monstre mafieux. Mais il s'était décidé à tenter le coup. Du culot, du nerf et des tripes, voilà ce qu'il fallait pour réussir à donner le change. Cela faisait partie des règles d'un jeu dément qui lui avait toujours réussi et qu'il espérait remporter une fois encore, à condition que cette sorte de roulette russe ne dure pas suffisamment longtemps pour qu'on puisse le démasquer...

Un court instant après le départ du chauffeur, Bolan s'approcha du poste téléphonique, à l'extrémité du comptoir, et en souleva le combiné dont il dévissa la protection. En ôter la pastille métallique et la remplacer par une autre qu'il tira d'une de ses poches ne lui prit qu'une dizaine de secondes. Il dissimula ensuite un micro autonome sur une étagère derrière le bar, puis alla s'asseoir sur le bras d'un fauteuil.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Un bruit de pas dans un escalier puis dans le couloir annonça le retour de Jo Gary. Il avait passé une chemise et marchait devant un homme de taille moyenne, massif, et au visage renfrogné, qui était à peu près dans le même accoutrement vestimentaire que le chauffeur.

— Heu, Frankie ? lança sèchement Salerno en matière de préambule.

Il toisa le visiteur nocturne qui paraissait l'observer d'un air goguenard.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Frankie, et d'où tu sors exactement ?

— Boutonne ta braguette, ça fait con, rétorqua Bolan sur le même ton.

Le chef d'équipe jeta un coup d'œil hargneux au-dessous de sa ceinture, rentra un pan de chemise qui dépassait et referma son pantalon. Puis, d'un ton méfiant, il demanda :

— Je t'ai posé une question, qu'est-ce que tu viens faire chez moi ?

— Ça m'amuse beaucoup que tu appelles « chez toi » cette taule où n'importe qui te donne des ordres que tu exécutes comme un larbin, Buddy.

— Je t'emmerde ! répliqua soudain Salerno.

Bolan s'approcha tout contre lui, planta son regard dans ses yeux

et cracha :

— Tu fais quoi ?

La voix de Jo Gary s'éleva derrière eux, inquiète :

— Tu ne devrais pas parler comme ça à Frankie, Bud. Il vient de...
Enfin, merde ! Tu devrais comprendre !

Le chef d'équipe tenta de soutenir le regard d'acier, baissa rapidement les yeux et gonfla sa poitrine massive.

— Prends ce téléphone et renseigne-toi ! lui lança durement Bolan-le-mafioso. Depuis quand es-tu devenu con ? Il y a une époque où on entendait parler de toi comme d'un mec à la hauteur. Prends ce téléphone, connard !

CHAPITRE XII

Il s'écoula cinq ou six secondes pendant lesquelles on n'entendit plus que la respiration sifflante de Salerno. Enfin, il parut s'affaïsser, s'appuya contre le comptoir et marmonna :

— Excuse-moi. Ici, on est tous à cran depuis le début de cette nuit.

— Ça va, y a rien de cassé. Mais il va falloir que tu ouvres toutes tes antennes et que tu t'apprêtes à prendre des décisions.

— Je t'écoute. Je suppose qu'il y a un os quelque part pour qu'on déplace un mec comme toi.

— Ça ne m'enchant pas du tout d'être venu t'emmerder...

Bolan baissa progressivement la voix :

— ... mais comme tu dis, y a un fameux os dans ce secteur. Et même plusieurs... Quelqu'un est en train d'essayer de récupérer tout le business pour son compte personnel. Quelqu'un dont on se sert comme couverture locale et qui se prend pour un petit génie. Et le coup tordu est déjà bien avancé au point qu'on se demande si tout ne va pas finalement foirer pour de bon. As-tu compris au moins ce que ça représente pour le Syndicat ?

Salerno n'était sûrement pas dans le secret des dieux et c'était là-dessus que misait Bolan.

— De l'autre côté de l'Atlantique, on s'arrange pour que tout baigne, pendant qu'ici quelqu'un se poulèche en regardant les marrons qu'il va sortir du feu à notre place. Je m'étonne que personne de ce côté-ci ne s'en soit encore aperçu.

— Tu veux parler de...

— Tu as peur de prononcer le nom ?

Peu à peu, la voix de Bolan était devenue presque un murmure et celle de Salerno suivait sur le même registre :

— Dinalo n'est qu'un nègre merdeux.

— J'ai déjà entendu ça quelque part. En attendant, il est en train de nous le mettre à tous. Bien profond. Ce qui s'est passé chez le Libanais n'est qu'un accident de parcours, mais ça va sûrement tout précipiter.

— Comment est-ce qu'on aurait pu supposer quelque chose de merdique, ici ? On fait le boulot qu'on nous demande, c'est tout.

— Ce boulot consiste aussi à prendre ses responsabilités et à se tenir à l'écoute de ce qui paraît ne pas aller. Tu ne grandiras jamais si

tu restes au fond de tes chaussons, Bud. Tu sais ce qui est arrivé à Fouad ?

— J'ai entendu dire qu'il avait pris un billet sans retour.

— Exact. Demande-toi qui l'a liquidé pour qu'il ne parle pas. Et dis-moi par la même occasion où est ce nègre merdeux.

— Il n'est pas ici. Il est en train de se farcir sa pute rouquine.

— Tu parles ! C'est ce que tu crois.

— Tu penses qu'il serait...

— Non. Bien sûr qu'il n'est pas en train de remuer toute la ville pour avertir ses copains de se tenir prêts. Bien sûr qu'il ne manigance rien de dégueulasse. Tu peux dormir sur tes deux oreilles ! Et le Dimé ?...

— Quoi, le Dimé ?

Bolan leva les yeux au ciel.

— D'accord, ça ne fait pas longtemps que tu es ici, mais fais un effort pour comprendre ! Je te parle de ce sorcier à la con dont il se sert pour convaincre un max de négros de se rallier à lui...

— Il l'a emmené avec lui hier matin et depuis on ne l'a plus revu.

Bolan soupira. Il demanda à Gary :

— Tu veux nous servir quelque chose à boire, Jo ? Du scotch, si tu as.

Le chauffeur s'empressa de passer derrière le bar.

Il y eut un silence durant lequel deux verres et une bouteille de whisky apparurent sur le comptoir.

— Amènes-en un pour toi aussi, dit Bolan en commençant à verser de l'alcool dans les verres.

Puis Salerno posa une question qui semblait le démanger depuis un certain temps :

— Tu n'es pas obligé de me répondre, mais ça me ferait plaisir de savoir ce que tu faisais cette nuit chez le Libanais.

Bolan attendait ça depuis le début. Il biaisa :

— Pourquoi crois-tu que j'aie fait le guignol une bonne partie de la nuit à me faire canarder par des équipes aveugles ? Il fallait bien que quelqu'un fasse le boulot à la place de ceux qui se laissent mener comme des crétins.

Le chef d'équipe demeura un instant sans voix, le front plissé dans un effort de réflexion. Bolan renoua le dialogue en demandant perfidement :

— Qui avait donné des ordres aux gars des équipes, Bud ?

— Le même quelqu'un dont tu... tu...

— Je ne te demande pas de me faire une chanson. Qui ?

— Félix Dinalo.

— Et voilà ! Tire toi-même les conclusions.

Un nouveau silence s'installa, que Salerno rompit en poussant un

soupir après avoir bu une gorgée de scotch.

— Ouais, je commence à piger. Mais je comprends toujours pas comment ce connard compte s'y prendre pour retourner la situation à son avantage. C'est quand même pas lui qui tient les cartes en main...

— Il est chez lui, dans son pays. Toi et les gars qui restent ne pèseront pas lourd devant une bande de givrés. Et ce serait con que vous finissiez tous dans le parc comme les mecs qui sont en train d'y pourrir.

— Ça, c'est lui qui a eu cette idée.

— Je m'en serais pas douté !

Bolan rigola lugubrement pour se ménager une petite pause et reprit :

— Mais tu dois penser avant tout à qui tu sais qui a mis le vrai business en route. Il a trop de travail sur les bras pour s'occuper de cette merde et je crois bien que ça va être à toi de prendre les choses en main. Tu me suis ?

— C'est, heu... lui qui le demande ?

Bolan se contenta de hausser les épaules, enchaîna :

— Combien d'hommes as-tu ici ?

— Il y en a six avec moi et six autres encore dans l'équipe d'Angelo.

— Et combien du côté Dinalo ?

— Un peu plus d'une vingtaine. Ils occupent les chambres du deuxième étage.

— Je ne voudrais pas être à ta place, Bud.

— Tu crois que... ?

— Je voudrais bien croire le contraire. Je veux aussi parler de tes responsabilités. Elles englobent aussi la sécurité de qui tu sais. Il se pourrait que tu doives intervenir là-bas. Ce sera à toi de juger si ça s'impose.

— Putain ! grogna Salerno. Cet enculé !...

Bolan jeta un coup d'œil sur sa montre, annonça :

— Faut que je me taille... Heu, une dernière chose : il serait mieux que tu ne parles de tout ça à personne. C'est valable pour toi aussi, Jo. Pas même à ton meilleur copain.

— Même aux gars de là-bas ?

— À une seule personne, si c'est vraiment nécessaire. Et j'espère que tu me comprends. Il se pourrait... Il ne peut pas prendre le moindre risque.

— Tu ne veux pas dire que...

— Si. On a des doutes sur certains, mais on n'est encore sûrs de rien. *Ciao*, Bud, fit Bolan en se détachant du comptoir.

— O.K., j'te remercie de m'avoir prévenu.

L'Exécuteur se dirigea vers la sortie. Salerno lança :

— Jo va te raccompagner.

Le chauffeur rafla machinalement un trousseau de clés derrière le comptoir, le suivit jusqu'à la grille, et lui fit un signe quand il disparut dans la nuit, déclarant d'un ton amical :

— *Ciao*, Frankie ! Faites gaffe à vos pieds !

Oui, sûr que Frankie-Bolan allait faire gaffe où il mettrait les pieds. Dans les heures à venir, il y aurait sans aucun doute de nombreux pièges bien planqués dans lesquels il n'était pas question de marcher, à moins d'être pressé de passer l'arme à gauche.

En attendant, Buddy avait marché. Comme Jo Gary. On n'avait même pas demandé à « Frankie » de quelle façon il était entré dans les lieux. Tout simplement parce qu'on ne questionne pas l'émissaire d'un *capo* sur ces choses futiles et qu'on trouve tout naturel qu'il ait ses entrées un peu partout. En quelque sorte, ils étaient tombés sous le charme.

Bolan était conscient que sa manœuvre n'aurait qu'un effet très temporaire. Dès qu'ils verraient que rien ne se passait comme annoncé, les *amici* se poseraient sûrement des questions embarrassantes à son sujet.

Mais il n'était pas dans l'intention de l'Exécuteur de les laisser trop longtemps réfléchir.

CHAPITRE XIII

Le Golf Hôtel constituait un endroit encore à peu près sûr pour quelque temps. Bolan y avait dormi trois heures. Trois petites heures d'un sommeil léger mais réparateur. Il avait ensuite pris une douche, un petit déjeuner rapidement expédié, et s'était rendu à la réception pour régler sa note.

À présent, il composait un numéro longue distance dans une cabine publique sur le parking.

Après avoir quitté la Villa rose, il avait encore passé quelques minutes à choisir une planque, dans un terrain vague proche, pour y dissimuler un boîtier de petites dimensions renfermant un récepteur-enregistreur, afin d'assurer le relais de ses micros H.F. L'appareil était une petite merveille de la technique du XX^e siècle et pouvait, sous un volume très réduit, stocker un peu plus de vingt heures d'écoute en données numériques hyper concentrées. Beaucoup plus qu'il n'en fallait.

La voix ensommeillée de Harold Brognola se signala dans le téléphone, depuis Washington :

— Sais-tu quelle heure il est ici, Striker ?

Il y avait un décalage de six heures entre Abidjan et la Côte Est.

— Ma montre indique 8 h 30, fit Bolan avec un petit rire. Le soleil est déjà haut.

Un bâillement étouffé passa dans l'écouteur.

— Tu t'amuses bien ?

— Comme un petit fou. J'ai déjà pêché pas mal de poissons et j'en ai appâté de gros avec une ligne de fond.

— Ouais, je vois ça d'ici ! J'en ai déjà eu quelques échos par la bande.

— Tiens donc ! Les nouvelles vont vite.

— Je venais juste de m'endormir quand tu m'as sonné.

— Tu faisais des heures supplémentaires ? ricana Bolan qui savait très bien que le super flic du FBI passait le plus clair de son temps dans son bureau et sur le terrain.

— Certaines personnes sont très inquiètes de ce qui se passe là où tu es. Entre autres, un type de Langley est venu me voir il n'y a même pas deux heures. Il a essayé de me cuisiner pour savoir si nous n'avions pas envoyé quelqu'un pour participer au jeu dans ton coin.

— Amusant...

— Pas tant que ça. Je pense qu'ils n'ont aucune idée de... de qui tu es, mais il est évident qu'ils sont au courant au sujet du nouveau joueur entré en lice. Et ça paraît drôlement les contrarier. Tu vois ce que je veux dire ?

— On pourrait croire qu'ils sponsorisent la fête locale, apprécia Bolan.

— C'est bien ce que j'ai cru comprendre.

— Un coup bien tordu. Ce n'est pas très surprenant, en fait. Mais qu'est-ce qui pourrait leur faire croire que tes services sont mêlés à ça ? E Street n'est pas habilité à envoyer des joueurs à l'extérieur du pays.

— Ces types-là sont tellement retors qu'ils envisagent tous les cas de figures. Et entre nous, ce ne serait pas la première fois qu'on place des pions dans un jeu externe. Ils n'ont pas tout à fait tort.

— Et ce n'est pas non plus la première fois que Langley utilise une carte pourrie pour gagner une partie.

Il y eut un court silence, puis Bolan entendit le déclic d'un briquet dans l'appareil et Brognola s'enquit :

— As-tu localisé cette carte pourrie ?

— Pas encore, mais j'en ai une petite idée. Ça pourrait bien être une vieille connaissance. Je fais ce que je peux pour m'en rapprocher. En tout cas, la ligne de fond est en place et ça ne devrait pas tarder à mordre.

— Fais gaffe qu'elle ne fasse pas des nœuds !

— Je ne me fatiguerai pas à dénouer le nœud gordien, Hal.

Brognola s'en doutait. Il connaissait de longue date la méthode expéditive de l'Exécuteur qui ajouta :

— Il se pourrait même que le jeu à la con prenne fin dans quelques heures et que j'aie à me replier à toute vitesse.

— As-tu besoin d'une assistance quelconque ?

— Je me débrouillerai.

— Comme toujours !

— Ouais.

— Parfois, tu me fous une trouille bleue, Striker.

Le « parfois » était un euphémisme dans la bouche de Brognola. Certes, il était avant tout un flic, un authentique défenseur de la Loi et, à une époque pas si lointaine que ça, il avait dirigé la campagne anti-Bolan à la tête d'une horde de G'men auxquels on avait donné pour consigne : « Prenez-le mort ou vif. » Mais, officieusement, il tremblait pour lui chaque fois qu'il le savait lancé dans une mission.

— Fais brûler un cierge, dit Bolan en riant.

— Je devrais en allumer une douzaine !

— Ce serait du gaspillage, je vais m'en sortir, Hal. Bon, je te laisse.

— À tout à l'heure.

— Quoi ?

— Je dis, à tout à l'heure.

— Quand as-tu décidé ça ?

— Maintenant.

Bolan soupira.

— Ne sois pas stupide. Je t'ai dit que je vais...

— Fous-moi la paix, Striker. En faisant vite, j'espère arriver avant la fin du match. Et de toute façon, je ne pourrais plus dormir.

— Je ne veux personne dans mes jambes pendant que ça pétera, Hal. Et en aucun cas, je...

— Tu ne me verras pas pendant la partie chaude ! cria le haut fonctionnaire du FBI. Mais je pourrais être utile au moment du décompte des points, pour m'occuper des éventuels tricheurs. Je connais un bon arbitre, là-bas, qui...

— Fais comme tu veux, l'interrompit sèchement Bolan en raccrochant.

Il savait qu'il ne pourrait pas faire revenir Brognola sur sa décision et cela le contrariait. Bien sûr, une aide de l'extérieur pouvait être utile, dans la phase finale de la mission. L'Exécuteur était dans un territoire étranger dont les lois et les méthodes policières étaient très différentes de celles en vigueur aux États-Unis. Peut-être aurait-il à se replier en catastrophe, avec une meute de chasseurs de scalps accrochés à ses basques. Peut-être aussi laisserait-il sa peau dans l'aventure, traqué comme une bête par la milice dont une bonne partie était corrompue par la Mafia. Il s'était depuis longtemps préparé à cette éventualité et la mort ne lui faisait pas peur.

Mais il se refusait à entraîner Harold Brognola dans une aventure pour laquelle il n'était nullement préparé et, qui plus est, risquait par sa présence de provoquer un grave incident diplomatique.

Mais le flic de Washington était aussi têtue que Mack Bolan.

Il ne restait qu'à espérer une accélération brutale des événements. Ou, mieux, provoquer la suite des opérations.

Bolan appela Eddy Gordon à son bar de Treichville pour lui fixer un rendez-vous dans un café du centre. Puis il s'installa au volant de la Super 5 et commença à rouler tout en faisant le point sur la situation.

Tout compte fait, le délai du « match » pouvait être raccourci, ramené à sa plus simple expression. Ainsi qu'il l'avait affirmé à Brognola, l'Exécuteur ne perdrait pas son temps à dénouer le nœud gordien, il allait purement et simplement le trancher.

L'Exécuteur n'avait pas perdu son temps au cours de la nuit. Rapidement, il était parvenu au contact de l'ennemi. Il était entré dans l'une des tanières des prédateurs, avait observé les lieux, « senti » l'atmosphère, micrototalement les *amici* et avait commencé à les diviser.

Simple, en somme.

Tu parles ! De la corde raide, oui !

Maintenant, il fallait que les risques encourus soient payants.

CHAPITRE XIV

Eddy Gordon et Bolan étaient arrivés chacun à bord de son véhicule à proximité du Wafou.

Au bar où ils s'étaient d'abord rejoints, ils n'avaient échangé que quelques mots au sujet de Sarah Treshe. L'ex-milicien croyait savoir où retrouver la piste de la jeune femme, du moins avait-il une information d'un proxénète selon laquelle la jeune femme aurait transité par l'hôtel-night-club. Ensuite, le fil conducteur se perdait.

Depuis moins de cinq minutes, ils se trouvaient tous deux dans la vieille 404 à la peinture délavée, garée dans une file de véhicules, à une soixantaine de mètres de l'établissement dont Bolan avait tenu à observer préalablement les allées et venues.

Eddy s'était muni de deux talkies walkies « prélevés » dans un magasin de la milice, pendant la nuit. Depuis qu'il avait rejoint Bolan, il n'avait pas prononcé plus de trois mots et semblait songeur. Puis, sans transition, il déclara :

— J'ai pas dormi cette nuit, j'ai fait des recherches au sujet du type dont je t'ai parlé, la grosse tête dont certaines gens bien placés pensent qu'il est lié à la Mafia. Il s'appelle Theodore Bernardi et il rencontre de plus en plus fréquemment l'un de nos ministres.

Le nom ne signifiait rien pour Bolan.

— Comment as-tu appris ça ?

Le grand Noir rigola :

— Je t'ai dit que j'ai pas mal de contacts. Ça va du proxo au fonctionnaire gradé. Quelques officiers de la milice aussi. C'est par l'un d'eux que j'ai eu le renseignement. Le politicien a demandé une escorte confidentielle pour se faire accompagner jusqu'à la villa de Bernardi.

Il tendit une page de carnet déchirée sur laquelle deux lignes étaient griffonnées.

— Je t'ai noté l'adresse au cas où, commenta-t-il. C'est à une vingtaine de kilomètres à l'est de Grand Bassam.

Bolan continuait de scruter les alentours du Wafou mais n'avait encore noté que peu de mouvement. Deux personnes seulement étaient sorties de l'hôtel, un couple anodin.

— Autre chose, poursuivit Eddy. La milice te recherche. Ils ont un signalement de toi à peu près ressemblant.

L'Exécuteur s'y attendait. Amédée Gordon avait évidemment parlé sous la torture...

— Qu'est-ce qui te fait penser que ce Bernardi pourrait m'intéresser ? demanda-t-il.

— Une idée, comme ça. Et puis, d'après ce qu'on m'a appris, ce mec fait le va-et-vient avec les U.S.A. Tu sais, il y a beaucoup de choses secrètes qu'on peut apprendre ici en y mettant le prix et en utilisant les bons contacts. Est-ce que tu sais par exemple qui est le contact de la CIA à Abidjan ?

L'Exécuteur dressa l'oreille.

— Tu vas sans doute me le dire.

— Oui, Pat'on ! fit l'ex-milicien avec une grimace comique. I's'agit d'une certaine Sandra Mallo'y, une 'ousse aux yeux vé' qui f'équente un méchant nég' nommé Dinalo.

Bolan lui sourit :

— T'es un vrai fumier, Eddy. Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

Le colosse noir reprit son sérieux.

— Cette nuit, je ne pouvais pas deviner que ça t'intéressait. Cette bonne femme sait peut-être où est ta Sarah Treshe...

— Sandra Mallory, hein ?

— Presque tout le monde est au courant, ici. Enfin, ceux qui sont dans le coup. Ça fait déjà un bout de temps qu'elle est arrivée, et au début elle a commencé à coucher avec tous ceux qui occupent des positions plus ou moins importantes dans l'administration et la politique. Elle s'est goinfré des tas de mecs, pire qu'une pute à l'abattage. Faut dire qu'ici, une rouquine aux yeux verts ça fait cavalier un max de négros, même s'ils sont haut placés. Officiellement, elle est chanteuse et travaille dans cette taule : Paraît qu'elle s'est pointée avec un contrat obtenu par une boîte américaine de showbiz, en Californie, je crois.

Bolan s'était fait attentif. L'information était particulièrement intéressante. Les pions se mettaient tout seuls en place selon une logique irréfutable. L'Exécuteur n'avait-il pas démarré sa piste dans le sud de la Californie en cherchant à mettre la main sur un certain Stampa qui, entre autres, possédait là-bas une société de production artistique bidon... Tout se recoupaît, était en concordance avec ce que lui avait dit Brognola un peu plus tôt. L'Agence de Langley était donc dans le coup. Cela ne faisait plus aucun doute à présent dans l'esprit de Bolan, elle s'était acoquinée avec la Cosa Nostra. D'ailleurs, le fait s'était déjà produit plusieurs fois par le passé. Au cours de la seconde guerre mondiale, Lucky Luciano n'avait-il pas été sorti de sa prison où il purgeait une peine de vingt ans, pour préparer le débarquement des forces alliées en Sicile, la mère patrie de la Mafia ?

L'opération actuelle n'avait rien de reluisant, mais la CIA ne

regardait jamais de trop près l'honnêteté de ses partenaires d'occasion, pourvu qu'elle en retire des résultats. Il y avait aussi la présence des Chiites libanais. Un sacré grenouillage et des calculs fangeux plus que complexes. Abidjan sentait de plus en plus la charogne en putréfaction.

Eddy poursuivait son commentaire :

— Son appartenance à la CIA a fini par se savoir au bout de deux, trois mois. Elle avait de fréquents contacts avec des gars de ton ambassade, des mecs dont on sait très bien de quel bord ils sont. Elle n'a pourtant jamais été inquiétée. On pourrait supposer qu'il existe des accords confidentiels avec le gouvernement.

Voilà comment la Cosa Nostra avait réussi à s'infiltrer aussi facilement en Côte d'Ivoire ! Chacun profitant de l'autre. C'était forcément un marché de dupes, au bout du compte. On ne fait pas de bon marché avec le diable ! Il finit toujours par dévorer ceux qui l'ont aidé dans sa recherche de puissance.

— Et puis... Un jour, pas si vieux que ça, elle s'est mise plus ou moins à la colle avec Dinalo tout en continuant à se farcir des tonnes de clients intéressants...

Le grand Noir s'interrompit soudain, les yeux braqués sur la façade du Wafou.

— Quand on parle du loup...

Bolan suivit la direction de son regard. Un homme vêtu à l'occidentale venait de sortir. Il portait une ridicule veste rose sur une chemise noire, un pantalon blanc trop large et trop court, et des lunettes de soleil. Son visage planté d'un long nez crochu était aussi sombre que de l'ébène.

— C'est ça, Dinalo ? s'étonna Bolan.

— Tout à fait, mon pote ! Il est mignon, tu trouves pas ?

— Somptueux.

— T'es en Afrique, tu sais. Un mac, ici, ça peut ressembler à n'importe quoi sauf à un premier prix de beauté. On se le fait ?

— Pas question.

— Qu'est-ce que tu mijotes ?

— Je me le réserve pour un peu plus tard. En attendant, je vais aller poser quelques questions à cette bonne femme.

L'Exécuteur attendit que le proxénète ait fait démarrer une Mercedes rouge pour sortir de la 404.

— Je viens avec toi, décréta Eddy.

Bolan n'hésita qu'un instant. Le colosse pouvait lui être utile pour couvrir ses arrières.

À la réception, un Noir obèse était en train de compter une liasse de billets, son monumental fessier recouvrant une chaise qui paraissait ridiculement petite.

— Sandra Mallory ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? fit le monstrueux tas de saindoux en considérant les deux hommes avec méfiance.

— C'est pour une passe, fit Bolan avec un froid sourire. File-moi le numéro de sa chambre.

— Mais je...

— Tout de suite.

— Eh ! Vous fâchez pas ! Qui je dois annoncer ?

— Je m'annoncerai moi-même.

— D'accord, fit l'obèse en louchant sur le téléphone devant lui. C'est le 315.

— Je m'occupe de ce mec, des fois qu'il n'ait pas appris les bonnes manières, déclara Eddy tandis que Bolan se lançait dans l'escalier.

Au troisième étage, Bolan repéra la porte 315. Il y frappa sans obtenir de réponse, manœuvra la poignée. Elle n'était pas verrouillée. Il entra carrément, s'avançant dans une grande pièce aux murs recouverts de tentures chamarrées. Un bruit d'eau lui vint à travers une seconde porte qui devait donner sur la salle de bains. Bolan en profita pour se livrer à une rapide inspection des lieux qui sentaient le parfum de luxe, la cigarette refroidie et une forte odeur de musc.

Un sac à main en cuir blanc était posé sur une table, à côté d'une bouteille de champagne vide et d'un cendrier rempli de mégots. Il l'ouvrit, en examina rapidement le contenu et trouva un petit automatique de calibre 6,35 qu'il remit en place après en avoir vidé le chargeur, ainsi qu'un calepin qu'il feuilleta rapidement puis glissa dans sa poche. Puis il prit place dans un fauteuil, face à la porte de la salle de bains.

Celle-ci s'ouvrit trois minutes plus tard sur une fille nue à la tignasse incendiaire qui, pour l'instant, encore mouillée, était plaquée contre son visage et ses épaules. Elle fit quelques pas dans la pièce, s'arrêta brusquement en émettant un petit cri de stupéfaction.

— Salut, Sandra, lui dit gentiment Bolan.

Elle resta debout devant lui à le regarder comme s'il était un phénomène de foire, apparemment sans la moindre gêne pour sa nudité. Enfin, elle lui demanda d'un ton ennuyé :

— Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

Bolan lui répondit d'un ton vulgaire :

— C'est Stampa qui m'envoie, beauté. Il voudrait savoir si tout va bien pour vous.

— Vraiment ? fit-elle en faisant virevolter ses cheveux encore humides.

Puis, elle attrapa une grande serviette de bain et s'en drapa le buste.

Elle se dirigea vers la table, fouilla dans le sac à main qu'elle

masqua de son corps. Elle fit claquer un briquet puis se retourna, une cigarette aux lèvres, les mains en appui derrière elle sur la table.

— Tout va très bien, répliqua-t-elle. Vous pouvez retourner le dire à Stampa.

Bolan lui sourit de nouveau.

— Il voudrait aussi savoir comment ça se passe avec cette fille... Sarah Treshe.

Depuis qu'elle s'était retournée, une lueur bizarre dansait dans son étrange regard vert. Mais elle paraissait totalement décontractée.

— Vous pourrez le rassurer également à son sujet. Elle fait environ vingt passes par jour avec les Nègres et dans quelque temps elle ressemblera à une peau de chagrin. Vous êtes satisfait, monsieur Bolan ?

Le petit flingue était brusquement apparu dans sa main et elle le braquait sur l'Exécuteur dont le sourire s'élargit.

— Vraiment satisfait ?

— Arrêtez ce numéro, Sandra. Langley le désapprouverait.

— Tiens, vous savez ça aussi ?

— Et encore beaucoup d'autres choses. Où est la fille ?

— Quand j'aurai appuyé sur la détente, vous cesserez de poser des questions idiotes.

— Mais vous n'appuierez pas. Pas tout de suite. Je répète la question : où est la fille ?

— Allez vous faire foutre.

— Négatif. Vous êtes une professionnelle, Sandra.

— Ne m'appellez pas comme ça, j'ai horreur de ce prénom. Le mien, c'est Nicky. Vous n'êtes pas étonné que je vous aie reconnu tout de suite ?

— Mon signalement circule un peu partout.

— C'est plus qu'un signalement. J'ai eu votre portrait-robot sous les yeux.

Elle tira sur sa cigarette avec une lenteur calculée, mais l'automatique resta parfaitement en ligne.

— Et si je vous dis où est cette jeune personne, reprit-elle, qu'est-ce que ça m'apportera ?

— La tranquillité.

— J'ai entendu dire que vous êtes plus ou moins un psychopathe. Je commence à croire qu'il y a du vrai là-dedans... Vous avez dit que je suis une professionnelle. C'est vrai. Et j'ai remporté plusieurs concours de tir. À cette distance, je ne pourrais pas vous manquer, même si je le voulais.

Bolan soupira :

— Pour me neutraliser définitivement, il faudrait que vous me touchiez en pleine tête avec ce jouet. Sinon, j'aurais le temps de vider

tout le contenu de mon chargeur dans ce beau corps qui est devant moi. O.K. ?

— Vous préférez l'œil droit ou le gauche ? persifla-t-elle.

— Je vous propose un marché. Sarah Treshe contre votre vie.

CHAPITRE XV

Sandra Mallory partit d'un éclat de rire.

— Vous êtes dément !

— Non. Lucide. Décidez-vous vite, je suis à court de temps.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Bolan commençait à en avoir assez de ce dialogue à l'emporte-pièce. Il se leva lentement du fauteuil.

— Vous l'aurez voulu ! cracha-t-elle en appuyant sur la détente du 6,35 dont le percuteur claqua à vide.

Stupéfaite, elle manœuvra rapidement la culasse pour faire monter une cartouche dans la chambre et voulut tirer de nouveau. Bolan lui expédia une claque magistrale tout en lui ôtant l'automatique de la main. Elle partit en arrière, glissa sur la table en émettant un cri rauque puis se redressa et lui fit face, le fixant avec une lueur de haine dans le regard.

— Où est la fille ? répéta l'Exécuteur. Je vous donne cinq secondes pour me donner le renseignement. Après, je vous liquide.

Subitement, ses yeux vert pâle exprimèrent tour à tour de la crainte, puis de la ruse. Et son expression crispée s'adoucit.

— Vous ne tireriez quand même pas sur une femme !

— Je vais me gêner ! fit Bolan en exhibant le Beretta silencieux. Je me demande ce qui reste en vous de féminin, à part vos appâts.

Il écrasa du pied la cigarette à demi consumée qui commençait à brûler la moquette, tandis que Sandra Mallory se composait un air contrit. Elle eut une moue de petite fille, proposa :

— Si nous faisons un marché ?

— Je vous l'ai proposé tout à l'heure. Maintenant il est trop tard. Le délai est achevé.

Elle vint se placer tout contre lui et dans ses yeux apparut toute la candeur du monde.

— Vous n'êtes pas si mauvais que ça, Bolan. Vous...

— Ça ne marche pas.

Le double cliquetis du chien retentit dans le silence de la pièce. Bolan n'avait pas l'intention de tirer sur elle, mais il la convainquit très vite du contraire.

— Désolé, Sandra. Une vie contre une autre. Dans un instant, j'aurai quitté définitivement cette pièce.

Baissant les yeux, elle frissonna puis respira un grand coup.

— O.K. Je n'ai pas envie de mourir. Vous trouverez cette fille à Port Bouet, au Grand Fanal. C'est en bordure de la lagune.

— Un clandesté ?

Elle acquiesça d'un petit aller et retour de paupières. Bolan fit une grimace de mépris.

— C'est une boîte pour touristes, ajouta-t-elle. Avec des rabatteurs. Je suis seulement au courant, ce n'est pas moi qui l'ai envoyée là-bas. D'ailleurs, elle y était déjà quand je suis arrivée à Abidjan.

— Dinalo ?

— Décidément, vous avez toujours réponse à tout.

— Habillez-vous en vitesse.

— Vous comptez m'emmener quelque part ?

— Oui. Jusqu'à ce que j'aie vérifié le renseignement.

— Alors accordez-moi trois minutes, dit-elle en se dirigeant vers un petit dressing-room contigu à la salle de bains.

Il lui en fallut un peu plus. Quand elle reparut, elle portait un jean et une chemisette et avait chaussé des sandales. Elle ébouriffa ses cheveux roux, sourit en faisant observer :

— Je dois avoir l'air d'une folle, vous auriez pu me laisser...

Bolan n'eut que le temps de se baisser pour éviter le gros vase en verre qui vola dans la pièce au-dessus de sa tête et alla éclater contre une cloison. Faisant trois pas rapides vers elle, il la fit pivoter et lui assena un coup sec sur la nuque, de la paume de la main. Elle émit un couinement et il n'eut qu'à se pencher pour la recevoir sur son épaule au moment où la porte palière s'ouvrait à la volée, laissant paraître le colosse noir.

— Merde ! Ça faisait plus de cinq minutes que j'attendais et... Elle t'a dit ce que tu voulais savoir ?

— J'espère qu'elle ne m'a pas raconté une blague, grogna Bolan. Tu as laissé le type, en bas ?

— Dans un placard, rigola Eddy. Qu'est-ce que tu comptes faire de cette nana ?

— La tenir au frais pendant quelque temps. Tu vois un endroit tranquille ?

Le Noir réfléchit quelques secondes.

— On n'a qu'à l'emmener dans mon bistrot, elle risquera pas de se tirer.

L'Exécuteur estima que la solution était bonne. Ils quittèrent tranquillement l'hôtel, Bolan portant toujours la fille sur son épaule, mais dans la rue quelques passants s'arrêtèrent pour les observer. Eddy avisa un autre Noir qui les fixait d'un air interloqué et lui lança en se marrant :

— Cette fille est pas croyable, tu sais, mon frère ! Faut toujours qu'elle se cuite la gueule au moment où mon copain veut se la faire ! C'est dingue, tu sais ! Bon Dieu, regarde-moi ça !

Il envoya une claque sur les fesses de Sandra Mallory, rigola, puis redevint sérieux quand ils arrivèrent à la 404. Bolan déposa son fardeau sur la banquette arrière, lui lia les poignets et les chevilles avec deux morceaux de chiffons trouvés sur le plancher du véhicule.

Il se tourna ensuite vers Eddy :

— Amène-la dans ta taule et arrange-toi pour qu'elle n'ameute pas tout le quartier. Si je ne donnais plus de nouvelles, relâche-la seulement demain matin.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais pendant ce temps ?

— La routine.

— Tu m'envoies me faire foutre, quoi !

— Il se peut que j'aie encore besoin de toi.

— D'accord, fit l'ex-milicien en se penchant pour saisir un talkie-walkie qu'il lui tendit. Tiens, c'est du matériel militaire et ça couvre environ vingt kilomètres même en ville. J'attendrai que tu aies appuyé sur ce petit bouton.

Après lui avoir grimacé un sourire, Bolan regagna sa voiture et démarra aussitôt en direction de Port Bouet. Arrivé à la lagune, il se renseigna, trouva bientôt le Grand Fanal, une boîte de nuit miteuse avec une enseigne à moitié effacée, sise à l'angle de deux rues. Le clandé se trouvait sans doute à l'arrière, dissimulé de l'autre côté de l'immeuble.

Il dépassa l'endroit, gara la Super 5 sur un petit parking du port, et revint à proximité de l'immeuble qu'il contourna pour rejoindre la façade arrière. Franchissant une cour aux senteurs nauséabondes, il tomba sur une porte dont il fit sauter la serrure d'une balle silencieuse de 9 mm et franchit un couloir sombre. Il déboucha dans une assez grande salle meublée de canapés, de fauteuils, aux murs garnis de tentures et de tableaux érotiques, et comportant un bar qui en occupait toute la largeur, dans le fond. Une multitude d'odeurs stagnaient encore dans les lieux : parfums féminins, sueur rance, tabac, relents d'alcool.

Au-dessus de la salle, un couloir circulaire en mezzanine desservait une enfilade de portes numérotées. Deux portes au rez-de-chaussée se découpaient dans un mur en face de Bolan. Il se dirigeait vers la plus proche quand celle-ci s'ouvrit sur une femme d'une quarantaine d'années, outrageusement maquillée, qui le fixa d'un air stupéfait.

— J'ai oublié quelque chose hier soir, lui sourit Bolan.

Un court instant, elle resta sans réaction, bégayant quelques mots inintelligibles, puis se mit à hurler. L'Exécuteur bondit, la fit valser

hors de son passage pour s'élancer dans la pièce qu'elle venait de quitter. Il arriva juste à temps pour voir une sorte de géant blond apparaître dans le cadre d'une porte, un automatique à la main. Le Beretta toussa et le front du type s'étoila.

Un bruit de pas précipités et des appels inquiets se firent entendre depuis la mezzanine, décidant l'Exécuteur à retourner dans la salle principale où deux armoires à glace étaient en train de dévaler l'escalier, l'arme au poing. Bolan ne leur laissa pas le temps de s'en servir. Il les cueillit au vol, les aidant à descendre un peu plus vite de deux ogives chuintantes.

De son côté, la mère maquerelle n'était pas restée inactive. Son moment de stupeur passé, elle s'était précipitée sur l'arme lâchée par le blond et la brandissait devant elle, tirant sans discontinuer plusieurs balles qui encadrèrent Bolan. Il l'abattit également puis tourna lentement sur lui-même, cherchant une autre cible éventuelle. Mais, apparemment, il n'y avait plus personne pour assurer la défense des lieux. À présent, des portes commençaient à s'ouvrir prudemment dans le couloir circulaire surplombant la salle. Des visages angoissés apparaissaient, des filles se penchaient vers le bas, prêtes à battre en retraite. La plupart étaient en chemises de nuit ou tout simplement nues.

— La fête est finie ! leur cria-t-il, rangeant le Beretta et s'élançant aussitôt dans l'escalier pour rejoindre l'étage.

Une toute jeune fille, en slip et les seins à l'air, poussa une petite exclamation apeurée quand il passa près d'elle. Il lui demanda :

— Je cherche Sarah. Savez-vous où elle est ?

La gosse le fixa sans comprendre, tétanisée, puis elle jeta un regard en contrebas, aperçut les corps allongés sur le sol et se mit à crier de joie, trépignant sur place.

Il la dépassa, en questionna d'autres qui eurent à peu près la même réaction instinctive, et ce fut une grande blonde à la généreuse poitrine qui s'avança vers lui, la mine angoissée :

— Vous voulez voir Sarah ?

Il acquiesça d'un hochement de tête. Lui prenant le bras, elle le conduisit dans une pièce au fond du couloir où il découvrit une fille brune, assise nue sur un lit à baldaquin et le regard fixe. L'Exécuteur nota que la chambre ne comportait pas de fenêtre.

— C'est elle ?

Le visage ne ressemblait que de très loin à celui de la photo. C'était celui d'une fille beaucoup plus âgée.

— C'est bien elle, lui répondit la blonde. Je l'aide comme je peux, mais elle n'a jamais pu se faire à ce...

La phrase resta en suspens. Elle avait sans doute voulu dire : à ce « travail ».

— Savez-vous d'où elle vient ? questionna Bolan qui n'avait jamais vu Sarah Treshe en chair et en os et qui avait besoin d'une confirmation.

— Elle m'a dit qu'elle vivait à Malte avec ses frères, avant d'être amenée en Afrique. Elle est d'abord passée par la Californie.

Cela se tenait. Il n'y avait plus guère de doute. Selon ce qu'il savait, Sarah avait été enlevée deux ans plus tôt par un maquereau maltais nommé Sassa. À l'époque, elle avait seize ans et demi. À présent, elle en paraissait plus de trente.

Il sentit une rage sourde monter en lui. Son regard dut laisser transparaître ce qu'il éprouvait et la grande blonde eut un mouvement de recul tandis qu'il pénétrait dans la pièce.

— Mettez-vous quelque chose sur le dos, Sarah. On s'en va.

Elle ne lui accorda qu'un bref regard et répondit d'une voix absente :

— Je suis bien ici. C'est ce qu'on m'a toujours dit. Je ne veux pas aller dans un autre bordel.

— Il n'est pas question de ça, lui dit-il. Vous allez quitter cette ville et reprendre une vie normale.

— Il a descendu les fumiers et la vieille, intervint la blonde. Tu devrais l'écouter...

Bolan s'impatia. Il avait déjà passé trop de temps dans ce lupanar et les coups de feu avaient sans doute été entendus de l'extérieur.

— Dépêchez-vous !

Enfin, il vit une lueur dans les yeux de la brune qui se leva du lit pour aller comme un automate passer une robe diaphane qui ne dissimulait presque rien de ses charmes.

Se tournant vers la blonde, il annonça :

— Rendez-leur service. Faites-les toutes sortir d'ici en vitesse et conseillez-leur de rejoindre leur ambassade. Je suppose qu'elles ont toutes été amenées ici de la même façon qu'elle ?

— Vous vous imaginez qu'on est ici de notre plein gré ? Moi, je me suis fait avoir par un fumier nommé Tonio Kenzi, à San Diego.

— Kenzi est mort.

— De la vérole ? s'enquit-elle avec un bref rire amer.

— Je l'ai tué.

— Voilà au moins une chose que je n'aurai pas à faire. Je peux savoir qui vous êtes ?

— Un simple pion sur l'échiquier. Maintenant faites partir toutes ces filles par l'arrière de la baraque, foutez-les dans des taxis et ne regardez surtout pas en arrière.

Il lui mit plusieurs billets abidjanais dans la main et se détourna, mais elle le retint un instant et lui plaqua un baiser furtif sur la joue.

Quelques instants plus tard, Bolan entendit une cavalcade dans les couloirs et l'escalier, et des exclamations excitées un peu partout.

Il poussa Sarah Treshe hors de la chambre et lui fit prendre le même chemin que ses copines de réclusion, s'arrêtant un court moment dans le salon du rez-de-chaussée pour déposer le long d'un mur un petit container *high explosives* dont il régla le détonateur à retard sur deux minutes.

Dehors, les filles en robes de nuit ou vêtues à la diable partaient en poussant de petits cris joyeux, haranguées par la beauté blonde qui les dirigeait, sous le regard ahuri d'un vieux Noir assis sur une marche.

Certaines d'entre elles, hélas, se feraient peut-être récupérer par d'autres macs. C'était la loi pourrie de la prostitution. L'Exécuteur avait donné un coup de pied dans la fourmilière de cette minable succursale de Sodome et Gomorrhe. Pour l'instant, il ne pouvait faire plus. C'étaient les têtes qu'il fallait abattre.

Sarah trottnait à côté de lui, l'air absent, comme si elle ne comprenait pas vraiment ce qui se passait. Mais, dans son visage vieilli par deux années de claustration infamante, ses yeux commençaient à briller d'une lueur d'espoir.

Bolan ne pouvait pas la garder. Il avait trop à faire dans les heures à venir. La meilleure solution était de la confier aux soins d'Eddy Gordon en attendant de la faire rapatrier dans son pays. Ou ailleurs, où elle voudrait.

Il lui faisait prendre place dans la petite voiture française quand une sourde explosion ébranla l'atmosphère. À environ cent cinquante mètres de là, la façade lépreuse du Grand Fanal parut se gondoler. Des vitres venaient de se désintégrer, des morceaux de verre et des gravats s'envolèrent vers le ciel et de la fumée commença à sortir par tous les orifices.

L'Exécuteur embraya. Il n'avait plus beaucoup de temps s'il voulait accélérer les événements comme il l'avait envisagé.

Il lui fallait maintenant s'occuper de neutraliser la force de frappe de la Mafia.

CHAPITRE XVI

Il était 11 h 15 du matin quand Félix Dinalo reçut un appel téléphonique inquiétant à la Villa rose. Il prit le combiné des mains d'un de ses hommes en demandant :

— Qui est-ce ?

— Il n'a pas voulu me dire son nom. Il veut te parler, à toi seulement.

— Bon, laisse-moi.

Le sous-fifre disparut et Dinalo fixa l'appareil avec suspicion.

— Oui, qui est-ce ?

— J'ai de mauvaises nouvelles pour toi, Félix. C'est au sujet du Wafou.

Le correspondant avait une voix très grave avec un accent légèrement africain.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ? jeta nerveusement le maquereau. Et qui tu es ? Je parle pas avec un mec que je connais pas.

— Appelle-moi Bobo. Ce que je veux te dire, c'est que t'as du mouron à te faire, mon vieux. Tu ferais bien de venir faire un tour du côté de la boîte, parce que ta nana a été embarquée.

— Quoi ? T'es pas dingue ?

— C'est pas du charre. Ils l'ont carrément arrachée de sa piaule pour la coller dans une bagnole, ficelée comme une saucisse. Y avait une autre caisse en attente, pas loin, avec plein de monde dedans.

— Comment tu peux être au courant de ça ?

L'autre au bout du fil lui parla soudain en dialecte africain :

— J'étais tout près quand c'est arrivé. J'suis un cousin d'un de tes hommes, on travaille souvent ensemble. Mais je peux pas te dire qui au téléphone. Tu comprends ?

Puis il poursuivit en français :

— Je te raconte pas de conneries, Félix. Tu peux vérifier. Mais à ta place, je traînerais pas.

— Qu'est-ce que c'étaient comme bagnoles ? fit rageusement Dinalo.

— Deux grosses. Des américaines, je crois. Les mecs dedans étaient des connards de Blancs avec des gueules de mauvais.

Le proxénète lâcha un juron et lança dans l'appareil :

— Bon, j'espère que tu déconnes pas... heu, Bobo. Je saurais m'en

souvenir.

Il raccrocha, les mâchoires serrées et l'œil mauvais. Son long nez de rapace se plissa et il renifla bruyamment, regardant autour de lui comme s'il se sentait épié. Puis il composa nerveusement le numéro du Wafou, entendit une voix geignarde qui lui donna des explications emmêlées, et aboya :

— Pourquoi tu m'as pas appelé plus tôt ?

— J'ai été prévenu y a pas plus de trois minutes. Les sales cons avaient enfermé Diomé dans le placard à balais et y avait personne à la réception.

— Pauvre merde ! cracha Dinalo en coupant la communication.

À peine avait-il raccroché que l'appareil se remit à sonner. C'était encore pour lui. Une voix précipitée lui parla en dialecte, annonçant le coup de force contre le Grand Fanal et commentant le désastre avec des détails colorés.

Cette fois, les dents du proxénète grincèrent et un feulement s'échappa de sa gorge :

— Qu'on ramène toutes ces putes de merde et qu'on les enferme dans le caboulot de Petit Serge ! Je veux qu'on les interroge, qu'elles disent qui a fait le coup, même s'il faut les découper en morceaux pour les faire parler !

— On a déjà essayé de les récupérer ! se lamenta l'autre. Mais c'était trop tard, elles... elles...

— T'accouche ?

— Elles se sont planquées dans l'ambassade de ces enculés d'Américains et on peut rien faire pour les sortir...

— Merde ! Merde !... T'as combien de mecs avec toi ?

— Cinq... Tu veux qu'on essaye d'entrer et de... ?

— T'es pas fou ! Attends... Tu vas en laisser un devant l'ambassade, pour surveiller, et tu te ramènes ici avec les autres. Mais n'entre pas dans la maison, hein ! Reste planqué dans le coin avec eux et attends.

— J'attends quoi ?

— T'attends que je te fasse signe. Et si y avait du chambard, tu rappliques tout de suite. T'as pigé ?

— Ouais, ouais...

Le type venait de raccrocher. Dinalo attendit un peu, perdu dans ses réflexions, et il perçut un second dé clic comme si quelqu'un venait également de raccrocher sur un autre poste.

Heureusement, la conversation s'était déroulée en dialecte !

Il plaqua rageusement le combiné sur son support. Les yeux baissés vers le plancher, il fit une grimace haineuse. Il compta mentalement les hommes qu'il avait sous la main, dans la villa, puis ceux qui tournaient encore à l'extérieur en quête de renseignements

sur les incidents de la nuit écoulée. Il fallait les rapatrier aussi, ceux-là. Les rassembler discrètement. Puis, une fois que ce serait fait, qu'il aurait avec lui une troupe complète et forte, Dinalo demanderait des comptes à quelqu'un qui essayait manifestement de lui faire un enfant dans le dos.

En réfléchissant, il entrevoyait à quoi pouvaient correspondre les saloperies qui étaient en train de se passer depuis la veille au soir. Il comprenait qu'on le manipulait comme s'il n'était qu'un demeuré, un cave. À présent que les négociations secrètes avaient presque abouti, l'Organisation n'avait plus besoin de lui et on commençait à liquider ses affaires pour l'amoindrir et ensuite l'expédier sur la touche !

À la réflexion, cette histoire de flic à la con qui avait contacté Gordon l'avocaillon n'était qu'un leurre, un coup vicelard monté pour que lui, Dinalo, envoie ses troupes jouer les guignols dans la nature pendant qu'on lui coupait tranquillement l'herbe sous les pieds. Une histoire à coup sûr complètement bidon.

Les fumiers !

Depuis le début, Dinalo s'était méfié de ces porcs du Syndicat américain. Mais sans doute pas assez !

Il se rendit dans une chambre où trois Noirs aux visages farouches étaient en train de jouer aux dominos, héla l'un d'eux et lui ordonna :

— Tu vas descendre et aller voir dehors si tout va bien. Regarde si y a pas des mecs dans des bagnoles, mais en douce. Fais comme si tu allais prendre l'air.

Il suivit le Noir jusqu'au rez-de-chaussée, aperçut Bud Salerno en discussion près du bar avec quatre de ses hommes et un autre chef d'équipe moustachu nommé Angelo Macchi.

— Ça va, Dino ? fit l'un des *soldats*, goguenard, en lui adressant un clin d'œil. T'as passé une bonne nuit ?

— Occupe-toi de ton cul ! renvoya le mac sur le même ton.

Puis, s'adressant à Salerno :

T'écoutes au téléphone, maintenant ?

— Qu'est-ce que tu insinues ? fit le mafioso.

— Rien. Simplement, j'aime pas qu'on m'espionne.

— T'es pas un peu givré ?

L'atmosphère s'était brusquement tendue.

Les quatre flingueurs de Salerno avaient machinalement avancé la main vers leurs ceintures.

Puis Dinalo ricana :

— Hé ! On peut plus rigoler, maintenant ? Vous excitez pas, les mecs, on est tous frères, pas vrai ?

Il alla jeter un coup d'œil par une fenêtre, se retourna en rigolant encore puis s'étira et se dirigea vers la sortie de la villa.

— Où tu vas ? fit le chef d'équipe qui l'observait d'un œil méfiant.

— Je vais jeter un coup d’œil sur mes poules. Tu veux venir avec moi ?

Salerno haussa les épaules. Dès que le maquereau fut dehors, l’un de ses hommes cracha par terre et maugréa :

— Tous frères, mes couilles !

— Tu penses qu’il s’est aperçu que tu l’écoutais ? fit un autre à son chef d’équipe.

— Ouais. Et j’en ai rien à foutre. Si ça doit craquer, je préfère que ce soit en sachant ce qui se prépare. L’emmerde, c’est que je n’ai rien compris au dernier coup de fil, ils parlaient dans leur charabia.

— Ils se méfient.

— Oui. Et ça pourrait confirmer ce qu’on sait maintenant. Sammy, va surveiller le poste téléphonique en haut, je veux être sûr... Après, tu préviendras les autres qu’ils se tiennent sur leurs gardes. Mais que personne ne donne l’éveil.

Le *soldat* se leva et s’achemina dans le couloir. Salerno l’entendit ensuite monter l’escalier. Les autres se turent, se regardant parfois avec des airs de doute et de circonspection.

Le chef d’équipe attendit un peu pour allonger le bras vers le téléphone, hésita quelques secondes et saisit finalement le combiné pour composer un numéro.

— C’est Funky ? demanda-t-il quand il eut un correspondant en ligne.

Une voix prudente répondit :

— Heu, oui... Qui est-ce ?

— Bud. Il faut que je lui parle.

— Tu veux dire...

— Oui, passe-le-moi.

— Pas question, il est en réunion.

Salerno soupira.

— Alors passe-moi Nino.

— Ouais, quitte pas.

Après quelques instants, une voix cassante vint en ligne :

— Qu’est-ce que tu veux, Bud ? On est tous très occupés, ici.

— Nous avons un problème.

— Hein ? Ouais, bon... Nous avons tous des problèmes depuis hier soir. Qu’est-ce qui se passe de ton côté ?

— J’aurais voulu lui en parler.

— On a dû te dire qu’il est en conférence ! Dis-moi ce qu’il y a...

— C’est comme si tu lui parlais. Grouille-toi, j’ai pas de temps à perdre.

— Je t’ai dit qu’il y a un problème ici et qu’il va peut-être y en avoir un aussi de ton côté. Je ne peux pas t’en dire plus, mais je voudrais pas que la situation rebondisse...

— Alors, prends tes responsabilités, Bud. Fais en sorte de régler le problème parce que c'est vraiment pas le moment qu'on nous foute la merde dans le secteur. Tu m'as compris ?

— Ouais. Je...

— Fais tout ce qu'il faut pour ça. Et dis-toi que t'es responsable. Prends toi-même tes décisions.

— Oui. Tu peux compter sur moi.

— *Ciao*.

Salerno reposa l'appareil, regarda les trois *soldati* à côté de lui et grogna :

— Il me dit de prendre des décisions !

— Nino ? s'enquit le costaud avec de grosses moustaches.

— Oui. J'ai eu comme l'impression qu'il était un peu nerveux et emmerdé. Bon, Steve, va chercher Jo Gary et l'autre chauffeur, dis leur qu'ils se foutent au volant de leurs putains de bagnoles et prêts à décarrer. Toi, Carlo, tu vas aller te coller près de la grille, prêt à ouvrir. Tu n'en bouges pas tant que je te l'ai pas dit !

— O.K.

— Je veux tous les autres rassemblés ici dans deux minutes, sauf Benjy et Treck qui se posteront dans le parc pour une couverture éventuelle.

— Tu crois vraiment que ça va péter ? demanda Angelo Macchi.

— J'en ai bien peur.

— Ce type, ce Frankie, pourquoi il est pas ici ?

— Demande-le-lui. Je pense qu'il a du boulot de son côté. En tout cas, il ne s'est pas gouré. Le mac et ses négros puent franchement la merde.

— Si c'est ça, on devrait peut-être carrément se tirer avant que...

— Ben voyons ! Et après, tu expliqueras à qui tu sais qu'on s'est tous débinés parce qu'on a eu la trouille de se faire bouffer par ces peaux de boudin ! Non, faut pas bouger tant qu'il y a pas le feu, Angie. Et si on reste bien sur nos gardes, quand ils se mettront à déconner, t'inquiète pas qu'on les farcira avec du plomb bien chaud.

Salerno se tut. Il réfléchissait à la façon dont il allait pouvoir s'en sortir s'il devait y avoir un affrontement. Dinalo l'enfoiré avait vingt hommes là-haut, qui étaient en train, de se les branler mais qui pouvaient leur tomber sur la tête à n'importe quel moment. Angelo et Bud, eux, ne disposaient que de six gars chacun, sans compter les chauffeurs.

Ce n'était vraiment pas la joie !

CHAPITRE XVII

La Super 5 stationnait sur un parking encombré de vieilles voitures, à peu de distance de la station-service Agip et à portée de vue de la Villa rose. Mack Bolan écoutait les voix diffusées par le récepteur-enregistreur. Il avait récupéré un peu plus tôt l'appareil dans le terrain vague tout proche et ce qu'il entendait à présent requérait toute son attention.

Dans le rétroviseur, il aperçut la Peugeot d'Eddy qui revenait après que celui-ci fut allé téléphoner à la Villa rose en se faisant passer pour un cousin d'un des hommes de Dinalo. La 404 dépassa la station-service, disparut au coin d'une rue, et le talkie-walkie posé sur le siège passager de la Super 5 grésilla :

— *Tu m'as capté, Striker ?*

— Je t'ai entendu, fit Bolan dans le transceiver. Bonbon rose paraît marcher à fond. Il y a eu d'autres transmissions après ton coup de fil. Ensuite il est sorti.

— *Il bat peut-être le rappel de ses troupes !*

— Probablement. Un Black est sorti juste avant lui. Fais gaffe, celui-là a l'air de renifler partout.

— *On dirait qu'ils deviennent méfiants, hein ?*

— Ouais. Je repasse en stand-by.

Lâchant le talkie-walkie, Bolan fit revenir légèrement en arrière la microcassette de l'enregistreur et reprit l'écoute de ses « bugs ».

— ... *alors passe-moi Nino*, demandait la voix reconnaissable de Bud Salerno.

— *Ouais, quitte pas.*

Puis, après un temps mort :

— *Qu'est-ce que tu veux, Bud ? On est tous très occupé ici.*

— *Nous avons un problème.*

— *Hein ? Ouais, bon... Nous avons des problèmes depuis hier soir. Qu'est-ce qui se passe de ton côté ?*

— *J'aurais voulu lui en parler.*

Bolan écouta jusqu'au bout l'enregistrement de la conversation, revint ensuite à son tout début et la fit de nouveau défiler au ralenti, notant les bips d'appel sur un papier.

Il reprit ensuite le talkie-walkie :

— Jogger ! appela-t-il.

— *Je t'écoute !* fit aussitôt Eddy Gordon.

— Crois-tu possible de joindre un de tes contacts avec ce truc ?

— *Un bleu ?*

— Affirmatif.

— *Je peux essayer.*

— J'ai besoin de localiser un numéro d'appel. Ça urge. Tu notes ?

— *Attends... Oui, vas-y.*

Bolan égrenait une série de chiffres, et l'ex-milicien accusa réception :

— *O.K., je vais essayer d'avoir ça.*

— Stand-by !

Bolan se remit à l'écoute de la microcassette, entendit un dialogue qui se déroulait entre Salerno et plusieurs de ses hommes et il eut un rictus de satisfaction. Puis il passa en écoute directe du micro planqué dans le bar, captant instantanément la voix de Buddy :

— ... *Oui. Ça fait bien vingt minutes qu'il est sorti. Combien de coups de fil est-il en train de donner, bon Dieu ?*

Un ricanement fit vibrer le petit haut-parleur du récepteur et une voix que l'Exécuteur n'avait jamais entendue donna la réplique :

— *il a eu la trouille qu'on pompe ses conversations !*

— *J'crois pas. Il pouvait parler dans son charabia... Y a autre chose.*

— *à quoi tu penses ?*

— *Peut-être que du renfort est déjà arrivé et qu'il en train de discuter avec ses gus.*

Un silence, puis :

— *Moi, je continue de penser qu'il faut se tirer d'ici en vitesse, Bud. J'ai un drôle de pressentiment. T'as vu comment il se marrait, tout à l'heure ? Je te parie même qu'il a déjà tout prévu.*

L'interlocuteur de Salerno ne croyait pas si bien dire. Sans perdre un seul mot du dialogue échangé dans la villa, Bolan observait les alentours, scrutant les mouvements dans la rue à une trentaine de mètres de sa position. Il venait de remarquer le manège d'une 404 presque identique à celle d'Eddy Gordon qui passait pour la seconde fois devant la station-service, avec plusieurs hommes à son bord. Bientôt, le véhicule ralentit pour se garer en aval de la rue, en portée directe de la propriété. Trente secondes plus tard, ce fut une Peugeot 504 qui accomplit à peu près le même circuit pour se positionner finalement en bordure du terrain vague que l'Exécuteur avait utilisé pour y dissimuler son récepteur. Comme dans la première voiture, les occupants étaient tous des Noirs.

Bolan consulta sa montre, vit qu'il était midi vingt. Encore un peu et il allait pouvoir faire monter la tension dans la tanière des fauves. D'après ce qu'il avait entendu à travers ses appareils d'écoute, ça ne devait pas être très difficile, à condition d'intervenir au bon moment. Peut-être lui faudrait-il aussi improviser selon la suite des événements.

C'était une question de feeling.

Un homme était maintenant visible à travers la grande grille d'entrée. Il jetait de fréquents regards comme s'il s'attendait à une arrivée impromptue.

Dans l'appareil électronique, un mélange confus de plusieurs voix inquiètes et chuchotées se faisait entendre, comme si une petite troupe s'était rassemblée au rez-de-chaussée.

L'atmosphère de l'endroit s'imprégnait d'électricité. Encore quelques instants et elle serait sans doute suffisamment survoltée pour qu'une simple étincelle fasse jaillir le chaos, d'autant plus qu'une nouvelle composante venait d'intervenir sous forme d'une Ford gris métallisé qui roulait doucement dans la rue, ses occupants scrutant avec attention les alentours. Cette fois, il ne s'agissait pas de Noirs. Les cinq passagers aux visages tendus et brutaux étaient incontestablement des frères de sang, des mafiosi *made in USA*. Un renfort arrivait du côté de Salerno.

La Ford glissa presque silencieusement jusqu'à l'extrémité de la chaussée et disparut.

À 12 h 35, Eddy Gordon se fit entendre dans le transceiver :

— *Je viens de recevoir le renseignement, Striker. Le numéro est celui de la maison après Grand Bassam. Ça te va ?*

— Bingo ! fit Bolan. Circuit bouclé sur point numéro Deux.

— *Qu'est-ce qu'on fait ? Tu veux que je fasse une reconnaissance là-bas ?*

— Négatif. Il est trop tôt, reste sur ta position.

Après un silence, l'ancien milicien annonça :

— *Attention ! Caisse rouge en approche derrière moi... Un seul type à bord. Ouais, c'est bien Bonbon rose. Il vient de me dépasser. Attends... Il ralentit à la hauteur d'une 404 et je crois qu'il fait un signe. Oui, on lui répond... Maintenant, il tourne pour aller dans ta direction...*

— Je vois la caisse rouge en bout de rue. Elle approche de la baraque...

La Mercedes d'un rouge grenat dépassa la villa en roulant à faible allure, continua jusqu'au niveau de la 504 et l'Exécuteur vit distinctement Dinalo envoyer un signe de la main dans cette direction. Puis le mac fit rouler son véhicule jusqu'à un renforcement de la rue, stoppa et en descendit d'un air décontracté.

Il fut bientôt rejoint par le Noir qu'il avait envoyé en observation et se mit à discuter avec lui.

Puis la Ford grise reparut, roulant toujours à la même vitesse nonchalante. Plusieurs paires d'yeux étaient braqués sur la villa et sur le couple formé par Dinalo et son guetteur.

Bolan jugea que le moment était venu d'intervenir. Il appuya sur le bouton d'émission du transceiver, lança :

— Jogger !

— Ouais.

— Décolle-toi d'ici et rejoins le point numéro Deux ! Stand-by et observation. Roger ?

— Roger ! jeta le colosse noir d'un ton joyeux. *Stand-by et observation. Et toi ?*

— Je règle la question ici et je te rejoins.

— *Fais attention à tes fesses, mec !*

— Ouais. Écoute permanente et silence radio sauf imprévu. Vas-y !

— Roger ! confirma Eddy.

Les deux transceivers étaient calés sur une fréquence peu usitée dans la police abidjanaise mais l'Exécuteur préférait jouer la prudence. Il glissa l'appareil sous son siège, dissimula le récepteur d'écoute dans le vide-poches et quitta la Super 5 pour se diriger calmement vers la cabine téléphonique de la station-service.

Quelques mots à faire passer dans une oreille anxieusement tendue, une information à délivrer confidentiellement à l'adversaire, et l'atmosphère électrique se déchirerait.

Le coffre de la petite européenne abritait le M-16 ainsi que tout l'attirail de combat récupéré chez Fouad Hakim, mis à part le fusil d'assaut H & K que Bolan avait confié à Eddy Gordon.

Les dés du destin, à présent, étaient jetés sur le tapis à la couleur du sang.

CHAPITRE XVIII

— Le voilà qui revient ! signala l'un des hommes d'Angelo Macchi posté près d'une fenêtre.

Les dix autres se tenaient un peu partout dans le grand salon, assis ou appuyés contre des meubles, dans des positions apparemment décontractées. Deux encore avaient pris position dans le parc, conformément aux ordres de leur chef d'équipe. Aucun des Noirs de la troupe de Dinalo n'était apparu parmi eux depuis plus d'une heure, mais cela ne signifiait pas grand-chose, les deux clans se mélangeant rarement. D'ailleurs, dès le départ, une certaine animosité contrôlée s'était installée entre eux.

— Il arrive avec l'autre peau de boudin ! commenta encore l'homme qui regardait à l'extérieur.

À cet instant, le téléphone se mit à carillonner près de Bud Salerno qui eut un geste automatique pour saisir le combiné.

— Ouais ! jeta-t-il d'un ton impatient.

Une voix qu'il avait entendue au cours de la nuit annonça :

— L'orage est à ta porte, Bud. Si j'étais toi, je décrocherais immédiatement.

— Frankie ?

— Qui veux-tu que ce soit ? Ta baraque est en état de siège. Je viens de débarquer pour voir des tas de bagnoles planquées un peu partout. Des caisses pleines de Blacks et de flingues.

— Merde !

Angelo Macchi s'était emparé de l'écouteur.

— Ils t'ont pris de vitesse. T'as juste une tire pas loin d'ici avec des gars à toi.

— Attends..., fit le chef d'équipe.

Il venait de voir la porte d'entrée s'ouvrir sur Dinalo qui fit quelques pas, précédant son acolyte, et s'arrêta au milieu du salon.

Le maquereau ironisa :

— Hé, mes frères ! C'est une réunion de famille, ou vous jouez à la main chaude ?

— C'est une réunion de famille, assura Salerno avec un sourire crispé. T'as été relever tes compteurs ?

— Faut pas risquer de se faire escroquer par ces connasses, rigola Dinalo qui se dirigea ensuite vers l'étage en sifflotant.

Macchi jeta un regard éloquent à Salerno et celui-ci reprit le téléphone :

— Où es-tu ?

— Tout près de toi, renvoya « Frankie ». Et je vois en ce moment leur manège. Décroche, bon Dieu !

— Combien de bagnoles ?

— J'en ai compté trois mais il y en a peut-être plus. Un tout-terrain et deux Peugeot. Une le long du terrain vague et l'autre au bout de la rue, après la station. Tu peux les apercevoir en te penchant un peu.

— Bon, t'as peut-être raison. J vais vérifier.

— Je vais essayer de te couvrir, mais ça va pas être coton si tu continues de tergiverser.

Un déclic lui claqua dans l'oreille. On avait coupé.

— Surveillez le couloir et la porte arrière, ordonna Salerno à deux de ses hommes.

Puis il s'approcha d'une fenêtre qu'il ouvrit et examina la rue.

— Tu vois quelque chose ? s'enquit Macchi qui s'était également approché.

— Ça pourrait bien être cette caisse, là-bas, près du dépôt d'ordures. Et vise un peu de l'autre côté de la station-service, y a une autre tire à l'arrêt. C'est tout noir à l'intérieur !...

— Hé ! qu'est-ce que...

— Putain de merde ! éructa soudain Salerno en se reculant subitement de la fenêtre et en dégainant son .38 Spécial.

Une silhouette sombre venait de traverser brusquement son champ visuel de haut en bas, tout près de la façade. Puis une autre et une autre encore semblèrent tomber de l'étage, roulant au sol et disparaissant dans des taillis.

— Les fumiers ! cracha-t-il. Tous dehors ! Ils sont en train de nous prendre à revers !

Dans un mouvement d'ensemble, les *soldati* commencèrent à se ruer vers la sortie, mais à cet instant précis une grêle de projectiles s'abattit contre la porte de la villa, la traversant pour venir ensuite crépiter contre le mur du fond. Les coups de feu se firent entendre avec une demi-seconde de retard, tirés en rafales.

— Couchez-vous ! hurla Angelo Macchi. Couvrez les fenêtres et le couloir !

Un homme de l'équipe de Salerno brisa une vitre avec le canon de son arme et commença à tirer sur deux nouvelles silhouettes qui venaient de sauter dans le parc, depuis l'étage. Plusieurs coups de feu lui répondirent, faisant voler en éclats les autres vitres de la fenêtre et pulvérisant des bouteilles sur les étagères du bar.

Puis il y eut un bruit de cavalcade dans l'escalier intérieur et le

couloir, des détonations claquèrent, auxquelles répondirent aussitôt les défenseurs du salon pour former un tir de barrage. Dehors, des coups de feu se faisaient également entendre, comme si un combat similaire se déroulait dans la rue. Des hurlements de rage et de douleur retentissaient un peu partout, noyés dans les aboiements des armes automatiques qui produisaient un vacarme effrayant à l'intérieur de la vieille maison.

Salerno qui s'était plaqué au sol près d'une fenêtre brisée se dit qu'ils étaient tous foutus s'ils ne parvenaient pas à dégager vite fait. D'évidence, ces fumiers de négros les avaient possédés dans une attaque venue de l'extérieur alors qu'il les croyait bloqués à l'étage ! Il se releva sur un coude et hurla pour se faire entendre à travers le vacarme :

— On va tenter une sortie ! Trois hommes en avant et tir en éventail ! Les autres défouraillent tout ce qu'ils peuvent par les fenêtres et nous rejoignent ensuite ! Attention, je...

Il fut interrompu par une succession de courtes rafales tirées à une certaine distance. Subitement, le feu ennemi cessa dans le parc. On entendit des exclamations gutturales et des interpellations dont certaines furent stoppées net, se transformant en hurlements de douleur. Salerno risqua un coup d'œil à l'extérieur au moment où un Noir armé d'un fusil de chasse levait les bras au ciel en dansant sur place sous l'impact de projectiles miaulants qui lui entraient dans les chairs. Le type émit un hurlement strident et retomba à plat sur le sol tandis que son fusil aboyait, la détente pressée dans une involontaire réaction nerveuse.

Deux autres *soldati* des équipes de Dinalo furent également fauchés par une multitude de frelons mortels, l'un au moment où il commençait à riposter contre l'attaque invisible, tirant au jugé, l'autre en pleine course alors qu'il cherchait à atteindre un abri.

Dans la confusion tonitruante qui régnait dans les lieux, Salerno comprit subitement.

— C'est Frankie ! hurla-t-il de nouveau. Frankie nous couvre, taillez-vous d'ici, bordel de merde !

Lui-même se releva et s'élança à travers une fenêtre, tiraillant devant lui, pivotant, cherchant des cibles menaçantes. Un Noir squelettique faillit lui atterrir sur la tête dans un saut démentiel, roula sur le sol et se déplia ensuite comme une araignée, une machette à la main, s'appêtant à frapper. Le chef d'équipe appuya sur la détente de son .38 qui cliqueta à vide. Le barillet était vide !

Le squelette ambulant fit tourner sa lame en fonçant sur Salerno qui se baissa in extremis, se lançant ensuite tête baissée. Il reçut le type sur le dos et fut tout surpris de ne plus rencontrer d'opposition, le rejeta de côté en sacrant. Incrédule, il fixa l'espace d'une seconde le

visage sombre couvert de sang. Une balle anonyme lui avait fracassé le front.

— Aux bagnoles ! Foncez, nom de Dieu ! criait Engelo Macchi en courant en compagnie de trois de ses gars vers l'appentis qui tenait lieu de garage.

Il n'alla pas loin. Un coup de feu tiré d'en haut de la villa l'atteignit à la poitrine et le fit bouler comme un lapin. Salerno ramassa prestement un automatique près du corps d'un *soldati* encore agité de spasmes et envoya plusieurs balles en direction d'une fenêtre où deux tireurs étaient embusqués. Un homme s'écroula encore près de lui et il reconnut Sammy le balafré qui mourut la poitrine truffée de projectiles en essayant de protéger son patron.

À l'instant où une rafale crépitante venue de la rue pulvérisait l'une des fenêtres supérieures et provoquait la chute de deux corps, il y eut un grondement de moteur. La 404 de Jo Gary déboucha en trombe de l'appentis, s'arrêtant brutalement dans un giclement de terre.

Sans plus réfléchir, Salerno se jeta à l'avant du véhicule comme une bête traquée, aperçut du coin de l'œil quelques-uns de ses hommes qui couraient en tiraillant pour les rejoindre, et aboya :

— Qu'est-ce que t'attends ? Décarre !... Fonce, putain de con !

Jo Gary avait le pied au-dessus de l'accélérateur. Les dents serrées, il protesta :

— On peut pas les laisser se faire...

— Ta gueule ! Ils vont monter en marche !

Mais le chauffeur attendit trois secondes supplémentaires qui permirent à quatre hommes de s'engouffrer dans l'habitacle et démarra ensuite dans un nuage de poussière. Devant eux, la grille n'était qu'à demi ouverte et l'homme que Salerno avait placé là gisait recroquevillé contre un battant, à côté du cadavre d'un Noir.

— Merde, merde ! On passera jamais !

— Fermez-la ! On passe ! grinça le chauffeur en appuyant sur l'accélérateur.

Il y eut un abominable fracas de tôles broyées quand la 404 franchit la grille, laissant sur place une aile avant et les deux vitres d'un côté, puis le véhicule déboucha dans la rue en dérapant, alors que retentissait encore derrière eux une fusillade quasi ininterrompue.

Des tireurs continuaient de faire aboyer leurs flingues depuis les fenêtres des étages supérieurs de la villa. Mais il y avait aussi un échange de coups de feu de l'autre côté de la rue qui s'était complètement vidée, et une voiture flambait un peu plus loin.

Jo Gary poussa le régime en dépassant la station-service Agip, ouvrit des yeux tout ronds en jetant un regard du côté d'un parking sur lequel s'entassaient de vieilles voitures et poussa une exclamation :

— Bon Dieu ! C'est Frankie !... C'est bien lui, regardez !

À une trentaine de mètres sur leur droite, une silhouette allongée sur la cabine d'un camion en ruine distribuait des giclées mortelles en direction de la Villa rose.

— Putain ! Ce mec..., ne put s'empêcher de crier le chauffeur de la Mafia. Vous avez vu comment il les canarde ?

— Regarde devant toi ! fit Salerno d'une voix haletante. Sinon tu vas voir comment on va se payer un poteau !

— On pourrait lui donner un coup de main, non ? Maintenant qu'on est sortis de...

— Boucle-la, Jo ! Tu vas faire ce qu'on te dit et...

Le fracas d'une explosion lui coupa la parole. Les quatre soldats entassés comme des sardines à l'arrière tournèrent la tête pour apercevoir un véhicule qui partait en fumée loin derrière eux, des débris métalliques de toute sorte s'échappant de sa carcasse. Moins de cinq secondes plus tard, une seconde déflagration secoua l'air mais ils avaient déjà tourné au coin d'une rue et ne purent se rendre compte de ce qui se passait.

Au bout d'un moment, Salerno souffla bruyamment et s'enquit :

— Est-ce que vous voyez l'autre tire ?

Gary jetait de fréquents coups d'œil dans son rétroviseur.

— Il n'y a pas d'autre tire, Bud, répliqua-t-il sombrement. Les gars sont tous morts.

CHAPITRE XIX

Bolan venait de liquider un chargeur de trente cartouches sur les silhouettes agressives qui se profilaient dans l'encadrement des fenêtres. Il fallait que l'équilibre des forces en présence soit sauvegardé. Il éjecta le chargeur vide, en engagea un autre sous le boîtier de culasse du M-16 puis posa son index sur la détente du lance-grenades M-203 en visant la Peugeot 504 qui démarrait de son point fixe. Une seconde plus tard, le véhicule explosait sous l'impact d'une charge de 38 mm, catapultant ses cinq occupants en tous sens. Aussitôt après, il prit dans son viseur le second véhicule, près du terrain vague.

Tout de suite après avoir été téléphoner à Salerno depuis la cabine de la station-service, il s'était emparé du combiné M-16/M-79 et avait pris position sur la carcasse d'un camion abandonné là. Il lui avait fallu déclencher les hostilités sans coup férir. Aussi avait-il expédié une brève rafale de balles de .223 sur l'entrée de la maison, et ouvert ensuite le feu sur les deux véhicules à l'arrêt pour empêcher les renforts de Dinalo d'intervenir. Il les avait fixés sur place durant une vingtaine de secondes pendant que les deux clans s'exterminaient à l'intérieur et dans le parc de la Villa rose.

Il avait assisté à la sortie en catastrophe des rescapés de la fusillade, notant que Salerno s'en était sorti, crispé à côté de Jo Gary qui tenait le volant.

À présent, il ne restait que quelques Noirs en pleine panique dans la propriété et six autres qui avaient partiellement quitté le second véhicule de renfort pour courir vers la grille d'entrée. Il les faucha d'une longue rafale du M-16 et largua une autre grenade qui désintégra leur voiture avec ses deux occupants. Puis il sauta au sol et réintégra la Super 5 de location qu'il fit démarrer après avoir branché le récepteur enregistreur.

Les « bugs » placés dans la villa n'avaient qu'une portée maximale assez courte, mais, avec l'antenne de gouttière à pince fixée sur la petite Renault, Bolan pouvait espérer une réception acceptable dans ce rayon d'action.

Il poussa à fond le régime, pointa le capot dans la direction par laquelle il avait vu disparaître la 404. Quelques passants s'étaient plaqués contre une façade, visiblement terrorisés par la fusillade.

D'autres, à un carrefour, s'étaient agglutinés contre un abribus et fixaient la rue perpendiculaire. L'un d'eux faisait force gestes avec son bras, expliquant sans doute ce qu'il avait vu. Bolan braqua le volant dans cette direction, accéléra de nouveau et bientôt il distingua la 404 à une centaine de mètres devant lui. Il relâcha un peu l'accélérateur, ne voulant pas se faire repérer.

À présent, il était à plus d'un kilomètre de la propriété. Tout en maintenant la distance, il rembobina quelque peu la microcassette de l'enregistreur et passa sur écoute. Des bruits confus se signalèrent tout d'abord dans l'appareil, des cris, des injures. Et une voix suraiguë claironna :

— *C'est pas possible ! C'est pas possible, putain de merde ! Bande de connards, vous vous êtes fait mettre par une dizaine de Blancs merdiques ! Vous... Vous...*

Dinalo piquait sa crise.

Une autre protesta avec un fort accent africain :

— *On a fait tout ce qu'on devait faire, Félix ! Ces enculés avaient du renfort à l'extérieur !*

— *Fais pas chier !... Est-ce que le téléphone marche encore, au moins ?*

Quelques secondes s'écoulèrent dans le bruit confus de plusieurs voix entremêlées et quelqu'un annonça :

— *Y a la tonalité !*

— *Passe-moi ça...*

Puis, après une série de *bips* dans l'appareil :

— *C'est toi, Gilo ?*

— *J'suis content de t'entendre ! On commençait à se poser des questions, ici.*

— *Ça a chié dur. Rassemble tous les gars et mets-les en route pour là-bas. Magne-toi le cul !*

Puis la réception s'amenuisa rapidement, faiblit de plus en plus, pour cesser totalement quelques dizaines de mètres plus loin. Bolan éteignit l'appareil et le replaça dans le vide-poches. La fin de la conversation s'était déroulée moitié en français, moitié en dialecte africain, mais il en avait appris suffisamment pour avoir confirmation de ce qu'il avait envisagé.

Après avoir changé deux fois de direction, la 404 suivait maintenant une longue rue toute droite vers l'est de Treichville. L'Exécuteur conserva une prudente réserve, s'intercalant entre d'autres véhicules roulant dans le même sens que lui.

Bientôt, le véhicule de la Mafia s'engagea le long du cordon lagunaire et força un peu l'allure après avoir dépassé Port Bouet, pour rejoindre la route tortueuse qui menait à Grand Bassam.

Plus de doute à avoir, les rescapés de Treichville rejoignaient la

base arrière.

Bolan laissa tomber la vitesse de la Renault. Il savait où aller et n'avait pas besoin de coller aux fesses de la Mafia. Il saisit son talkie-walkie dont il fit dépasser la courte antenne par la vitre et appela :

— Jogger ! Donne-moi ta position.

De petits crachotements dans l'appareil précédèrent la réponse d'Eddy Gordon :

— *En approche de l'objectif, à un peu moins de deux kilomètres.*

— Roger ! J'ai décroché et j'arrive. J'aurais peut-être besoin d'une diversion sur place.

— *Tu comptes entrer là-dedans ?*

— Je vais y être obligé.

— *Bon, tu veux beaucoup de bruit ?*

— Le maximum.

Outre le pistolet-mitrailleur H & K, Bolan avait confié trois charges explosives à l'ex-milicien.

Il enchaîna :

— N'interviens que si ça pète, mais à partir de là, faudra te magner.

— *Compte sur moi. Je ferai un réglage sur cinq secondes.*

— Arrange-toi aussi pour voir de loin qui arrive là-bas.

— *Roger !*

Bolan coupa l'émission mais laissa le transceiver sur écoute et fit reprendre un peu de vitesse à la Super 5. Pour que son infiltration réussisse en douceur, il fallait qu'il soit parfaitement synchro avec l'arrivée de la petite troupe en déroute.

Alors, il saurait si son instinct ne l'avait pas trompé quant à l'identité du vieux cannibale qui avait monté la combine abidjanaise.

CHAPITRE XX

Bud Salerno se bouffait les ongles en songeant à la façon dont Nino « the Snake » Falconetti allait prendre son arrivée. Depuis le début, c'était Nino qui régentsait tout, qui distribuait les ordres, planifiait les opérations et se livrait parfois à de véritables inquisitions lorsque quelque chose n'allait pas comme il voulait.

« Prends tes responsabilités », avait-il dit à Bud au téléphone quand celui-ci avait Voulu tirer la sonnette d'alarme au sujet de Dinalo. C'était une façon de le laisser dans la merde, oui !

Il était vrai que Frankie lui avait dit à peu près la même chose au cours de la nuit. Mais lui, au moins, il ne l'avait pas laissé tomber. Il était intervenu en plein engagement pour donner un coup de main, et même plus...

Ce Frankie devait être l'une de ces torpilles que l'Organisation utilise en parallèle, indépendamment d'une opération, se réservant de les faire intervenir si les affaires se gâtent. Auparavant, il n'avait fait qu'en entendre parler mais, évidemment, il y a des informations que les *soldati* n'ont pas besoin de connaître.

— On n'est plus bien loin, annonça soudain Jo Gary en réduisant l'allure.

Salerno refit surface :

— Ça vaudrait peut-être mieux que je leur passe un coup de fil avant.

— Y a pas une seule cabine dans le coin, objecta le chauffeur qui ne semblait pas tenir à ce qu'on leur interdise l'accès à la grande baraque qui tenait lieu de QG.

Salerno n'y tenait pas spécialement non plus. Il observa le paysage constitué de forêts, de rochers et de broussailles qui défilait au-delà des vitres brisées, haussa les épaules :

— O.K., on verra bien ! Nous fais pas une entrée en catastrophe, hein, Jo !

Un costaud coincé à l'arrière fit entendre un petit gloussement :

— Quand ils materont cette caisse en ruine, vous pouvez être sûr qu'ils poseront de drôles de questions. Et j'aimerais pas être à votre place pour répondre à Falconetti.

— Ta gueule, Jerk ! grogna Salerno. Si je dois bouffer de la merde, tu auras ta ration, toi aussi !

Puis il se mura dans le silence en se préparant à affronter « The Snake », le serpent.

Mack Bolan venait de stopper la Renault dans le renfoncement d'une courbe, à la base d'une colline rocheuse surplombant la région. Il sprinta pour gravir la pente, s'immobilisa à son sommet pour examiner la route qu'il venait de parcourir. Au bout d'un moment, un froid sourire étira ses lèvres. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Là-bas, à une distance qu'il estima à environ trois kilomètres, la poussière de la route se soulevait en un long panache sombre et mouvant. Un convoi les suivait, dont la destination était évidente. Pour être déjà si proche du camp ennemi, la troupe du maquereau noir devait se tenir en alerte quand celui-ci avait donné le signal.

Il réintégra son véhicule, le relança sur la chaussée et contacta Eddy Gordon.

— *Vieux tas de tôle en avance lente à six, sept cents mètres sur la route !* signala bientôt ce dernier dans le transceiver.

— O.K. ! Comment se présente le terrain ?

— *Grande étendue gazonnée sur plus de deux cents mètres de front avec des arbres et des massifs. Un mur de deux mètres de haut sur trois côtés et le quatrième côté juste au-dessus de la mer. Le QG est un gros cube tout blanc sur deux étages, au fond, près d'une crique. J'ai posé mon cul pas trop loin sur un rocher et j'ai une assez bonne vue de la situation. L'entrée principale est un double panneau en fer. Une entrée plus petite sur la face ouest.*

— Quelles sont les défenses ? questionna Bolan.

— *J'ai repéré une demi-douzaine de mecs qui se promènent un peu partout, mais rien à l'extérieur. Quatre caisses près de la maison, dont une grosse Mercedes qui m'a l'air d'être un tank. Il y a aussi un hélico sur l'herbe, à l'ouest. Un mec qui est peut-être le pilote est assis à côté.*

— Tu peux venir au contact sans te faire repérer ?

— *Pas de problème, en suivant la pinède sur la face est.*

— Alors vas-y tout de suite mais reste en *stand-by*. Roger ?

— *Roger !*

Bolan accéléra au sortir d'une courbe. Devant lui, la route devint rectiligne sur plusieurs centaines de mètres. Il put bientôt distinguer la 404 qui roulait à faible allure sur la bande goudronnée. Le compteur à cent quarante, il combla rapidement le vide, se colla à moins de cinquante mètres des *amici* et maintint la distance.

Gary délaissa la route goudronnée pour emprunter une piste en terre battue qui s'allongeait vers l'Océan en longeant une grande propriété blanche. Depuis une demi-minute, il jetait de fréquents regards dans son rétroviseur.

— Y a une tire qui nous suit, annonça-t-il.

Salerno se retourna, écarta du bras une armoire à glace qui gênait sa vision, et put observer le véhicule qui venait à son tour de virer sur la piste. Les *soldati* avaient également tourné la tête. Instinctivement, ils eurent ensemble le même mouvement pour prendre leurs armes quand la voiture qui leur filait le train vint se coller derrière la 404 dans une subite accélération.

— Paniquez pas, c'est Frankie, fit observer le chauffeur. Je suis content qu'il s'en soit sorti.

Le chef d'équipe ne fit aucun commentaire mais au fond de lui il était assez satisfait de la présence de la torpille. Peut-être Frankie allait-il river son clou à ce sale con de Falconetti.

Gary donna un coup d'avertisseur devant la grande porte d'acier dont un vantail s'ouvrit après un court instant. Un homme vêtu d'un short et d'une chemisette se démasqua pour s'approcher des visiteurs, un pistolet-mitrailleur français Mat-49 tenu à bout de bras.

— Salut, Timmy ! lança Bud d'un ton enjoué.

Le soldat mâchait nonchalamment un chewing-gum. Il promena un regard écoeuré sur la carrosserie délabrée et ricana :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez rencontré un troupeau de buffles en route ?

— C'est presque ça, affirma Bud en grimaçant.

Fuis, voyant que la sentinelle examinait la Renault, il ajouta comme si c'était une importante révélation :

— C'est Frankie. On est ensemble... Comment ça se passe à l'intérieur ?

— Ils sont tous plutôt à cran.

— Nino ?

— Tu le trouveras au rez-de-chaussée. Mais je te conseille d'y aller gentiment avec lui, il a appris qu'il y avait eu des secousses dans ton coin.

Salerno eut un hochement de tête entendu et fit signe au chauffeur d'avancer. La Super 5 démarra en même temps, puis le lourd battant d'acier se referma derrière eux.

L'endroit se présentait ainsi que l'avait décrit Eddy Gordon. Bolan aperçut les véhicules qu'il lui avait signalés ainsi que le petit hélicoptère en attente sur une étendue d'herbe, à l'extrémité ouest de l'enceinte.

Restant parfaitement dans le sillage de la 404, il examina les lieux avec une grande attention, nota que les hommes qu'il apercevait plantés çà et là étaient tous armés d'armes automatiques et qu'ils dévisageaient les arrivants sans aménité. Certains d'entre eux portaient des moustaches et avaient de gros sourcils broussailleux. Visiblement, ceux-là n'étaient pas des voyous de pacotille mais de

vrais durs forgés selon les méthodes traditionnelles. Une troupe sans doute importée du vieux pays qui avait donné naissance à la Mafia un siècle plus tôt. Des *malacarni*.

Pour un *capo* qui n'avait plus rien à attendre de ses anciens associés américains, c'était assez normal.

Bolan allait devoir prendre très au sérieux ces chiens de garde dressés pour tuer au premier signe de leur maître. Il devrait aussi tenir compte de la menace qui arrivait dans son dos sous la forme de plusieurs véhicules qu'il avait observés de loin dans son rétroviseur. Des caisses vraisemblablement bourrées de tueurs.

En tout cas, il était dans la place. Et la corde devenait de plus en plus tendue, de plus en plus raide.

Il stoppa sa voiture à côté de la Peugeot, utilisant celle-ci comme écran par rapport à la massive construction blanche qui surplombait une large étendue gazonnée.

Deux hommes sortaient de la maison, marchant rapidement vers eux.

Il donna une petite claque amicale au Beretta sous son blouson, se mit des lunettes de soleil sur le nez et ouvrit sa portière.

Là-bas, une troisième silhouette venait de quitter le QG africain de la Mafia et pressait le pas pour rejoindre les deux autres : Nino « the Snake » Falconetti.

CHAPITRE XXI

Des étincelles de rage dansaient dans les yeux de Falconetti quand il s'adressa à Bud après l'avoir brièvement écouté :

— Si j'ai bien compris, tu t'es fait déroûiller par une bande de négros armés de machettes et tu as filé, la queue entre les pattes. Et tu as laissé derrière toi tous ces pauvres gars pisser leur sang pour te protéger !

Ostensiblement, il évitait de regarder Bolan, mais parfois ses petits yeux de serpent glissaient par à-coups rapides dans sa direction, comme des billes de flipper.

— Et maintenant tu arrives ici comme une merde pour me raconter des balivernes !

— Écoute, Nino, c'est pas du tout ce que tu crois, rétorqua plaintivement Salerno qui regardait obstinément ses chaussures. Ces ordures nous avaient tendu une embuscade, on a tous failli y rester. Bon Dieu ! Tu peux demander à Frankie, il est arrivé juste à temps pour nous aider à dégager...

— Tu peux le croire, intervint « Frankie » Bolan sèchement. On peut rien reprocher à Bud.

Falconetti parut réfléchir un court instant, regardant d'un air dubitatif Paul « Little Hand » Bascetti qui se tenait à côté de lui. Puis il se tourna lentement vers le nouveau venu et demanda d'un ton fielleux :

— Est-ce qu'on se connaît ?

Bolan avait compris ce qu'il voulait dire. Il fit un petit mouvement de tête vers la maison, rétorqua d'un ton méprisant :

— Il te le dira s'il le juge utile.

— T'es vraiment si important ? grinça « the Snake » d'un ton de défi en cherchant dans ses souvenirs si ce visage signifiait quelque chose pour lui.

— Va te faire foutre, renvoya la « torpille » en ôtant doucement ses lunettes pour planter son regard dans les yeux de Falconetti. Je ne suis pas venu ici pour te voir piquer une crise d'autorité à la con. Dans quelques instants, cette baraque risque d'être en état de siège.

Il se tut, laissant à l'autre le temps d'analyser le sens de ses paroles. The Snake soutint pendant quelques secondes le regard d'acier, baissa les yeux pour fixer la bosse que faisait le Beretta sous le

blouson de Bolan et grogna avec méfiance :

— Ça veut dire quoi, exactement ?

Bolan lâcha d'une voix pleine de sous-entendus :

— Faut que je te parle. T'as un instant ? Se détournant, il s'achemina lentement vers l'entrée de la propriété. Après un temps d'hésitation, Falconetti le rejoignit d'un pas nerveux et questionna sourdement :

— Qu'est-ce que tu veux me dire ? Je t'écoute.

— Je n'ai rien contre toi, Nino, lâcha Bolan la « torpille » sur un ton confidentiel. Mais t'as merdé et tu vas avoir un gros problème sur les bras.

— Comment ça ?

— Il... Il est au courant de ce qui se passe ?

— Pas encore. La grosse légume du gouvernement s'est amenée et il s'est enfermé depuis plus d'une heure avec lui. J'ai pas voulu l'alarmer inutilement.

— Inutilement ? ricana Bolan. Attends encore un peu et il va être content du voyage !

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a, merde ? Ils étaient arrivés près du portail à côté duquel la sentinelle continuait tranquillement de mâcher son chewing-gum.

— Jette un coup d'œil dehors et tu vas comprendre.

Brusquement soucieux, Falconetti s'approcha de la grande porte et colla sa tête contre les barreaux d'acier.

— Je vois rien de spécial, lâcha-t-il au bout d'un moment. À part deux bagnoles arrêtées sur la route et... Merde ! Putain de merde !

— Tu en vois combien ? fit doucement Bolan.

— Il y en a deux autres contre le bosquet, là-bas. Et une encore en bas des rochers... Cinq caisses remplies de connards !

— Tu vois mal. Il y en a six en tout.

— Six !... siffla rageusement le Serpent. C'est cet abruti de Salerno qui a ramené ces mecs derrière lui !

— Déconne pas. Ils n'avaient pas besoin de le suivre, ils connaissaient l'adresse.

Un feulement sortit de la gorge de Falconetti qui demeura un assez long moment immobile, mâchoires serrées et jambes écartées comme s'il s'apprêtait à frapper quelqu'un.

Bolan lui tapota amicalement l'épaule.

— Le temps passe, Nino.

— Ouais, tu as raison. Je vais le prévenir.

— Occupe-toi plutôt de la sécurité, tu es le seul à pouvoir t'en sortir avec tes moustachus. Moi je m'occupe de le faire sortir en douce. Où est le pilote ?

— À côté de son taxi.

— Alors vas-y, fais ce que tu as à faire.

Sans plus attendre, Frankie-Bolan s'éloigna vers la maison tandis que Falconetti partait en courant pour rejoindre « Little Hand » qui discutait avec Salerno.

Depuis cinq minutes qu'il était dans la place, il ne s'en était pas trop mal tiré. Restait maintenant la phase la plus délicate : s'introduire dans la grande bicoque blanche, trouver la vieille ordure qui s'y cachait pour téléguider le pique-nique abidjanaï, et l'éliminer proprement. Après, il se débrouillerait pour sortir de ces murs hostiles en profitant de la diversion créée par Gordon et de la panique qui s'ensuivrait.

Dans sa simplicité, l'action envisagée par l'Exécuteur était des plus dangereuses. Mais il misait sur l'effet de surprise et sur l'emprise qu'il s'était temporairement assuré en revêtant la personnalité de Frankie la torpille, le tueur d'élite.

Pourtant, tout ne se passa pas comme prévu. Déjà, Falconetti distribuait des ordres à ses hommes, haranguant les sentinelles disséminées dans le parc, haussant la voix pour se faire entendre de ceux qui étaient plus éloignés et désignant des emplacements. Des armes se démasquaient un peu partout.

Sur le passage de Bolan, Gary se décolla de la 404 contre laquelle il était appuyé et s'enquit :

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque, Frankie ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Le début de la fin, Jo.

— Ça va... Ça va péter ?

— Je crois que c'est ça, oui.

— Je sentais bien que tout n'était pas normal ici ! fit le petit chauffeur en sortant son revolver. Dites, je peux aller avec vous ?

On aurait presque dit un gosse demandant à son grand frère s'il pouvait l'accompagner en virée.

— Amène-toi, répliqua Bolan en se remettant en marche vers la bâtisse.

D'emblée il avait accepté l'offre, sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine sympathie pour ce gars du Bronx aux allures décontractées. Peut-être aussi parce qu'il pensait avoir quelque chose à lui rendre en le soustrayant provisoirement à l'affrontement qui ne manquerait pas d'avoir lieu dans quelques instants.

— Je savais bien que cette putain de journée n'était pas finie, fit observer Gary. Je crois que...

Un bref coup de klaxon venait de l'interrompre. Cela venait de la Mercedes noire dont le chauffeur avait eu un geste malencontreux en voulant s'en extraire, curieux de voir ce qui se passait sur le devant de

la propriété.

Ensuite, tout commença à s'enclencher à la manière d'un rêve où des personnages apparaissent et disparaissent subitement dans une série de plans confus, sans aucun ordre logique.

Ils n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de la maison quand une fenêtre s'ouvrit dans la façade, au second étage, découvrant une silhouette de vieillard qui se pencha pour regarder à l'extérieur. Les muscles de Bolan se tendirent instantanément.

Là-haut, l'homme que l'Exécuteur était venu tuer cherchait à comprendre la situation, tournant la tête de gauche à droite. Et subitement leurs regards s'accrochèrent dans une intense fixité pendant quelques secondes. Puis un bras maigre se tendit vers le parc et une voix chevrotante se mit à crier :

— C'est lui ! Le fumier !

Tous les yeux se braquèrent aussitôt vers la source des cris et le silence se fit, aussitôt rompu par de nouveaux appels suraigus :

— C'est Bolan ! Tuez-le !... Doux Jésus ! Tuez-le !

L'Exécuteur avait déjà tourné le dos à la façade et pointait la main vers les hauts massifs garnissant le fond de la propriété.

— Là-bas ! hurla-t-il à son tour. Il est là-bas !

Il dégaina le Beretta et expédia deux balles dans la direction qu'il venait d'indiquer. Une demi-seconde plus tard, plusieurs coups de feu claquèrent, tirés par des *soldati* qui avaient réagi machinalement et arrosaient les massifs sans trop savoir où était la cible. Ce fut ensuite une pluie de métal brûlant qui traversa le parc dans un concert d'appels et de vociférations. Tous les instincts acquis par les *malacarni* au cours de leur existence violente se déchaînaient subitement dans une fusillade démentielle.

Bolan entendit un avertissement dans son dos. Il se retourna à temps pour apercevoir un corps massif qui s'encadrait dans la fenêtre à l'étage, en remplacement de celui de Frank Marioni. Le type, sans doute le garde du corps personnel du vieux *capo*, tendait lui aussi le bras, mais ce n'était évidemment pas pour désigner quelque chose ou quelqu'un. Il tenait en main un gros automatique qui commença à aboyer et plusieurs projectiles miaulèrent tout près de la tête de l'Exécuteur. Ce qui se passa ensuite était imprévisible. Alors que Bolan s'apprêtait à riposter au feu adverse, Gary se jeta contre lui, se plaça en écran et tira sans discontinuer sur la façade de l'immeuble. Puis, soudain, il poussa un gémissement rauque. Bolan avait ressenti les impacts des projectiles entrant dans la poitrine du chauffeur.

Le Beretta aboya par deux fois et le tireur se cassa en deux dans le cadre de la fenêtre, bascula lourdement et glissa le long de la façade.

Brusquement, une explosion ébranla l'atmosphère, venant de l'extrémité est de la propriété, estompant pour un temps le bruit de la

fusillade. Eddy Gordon entraînait dans le jeu.

— Reste tranquille et tu t'en tireras, lança l'Exécuteur au gars du Bronx qui s'était écroulé à ses pieds en gémissant.

Beretta au poing, il courut vers la maison, franchit d'un bond le perron, s'attendant à se heurter à une défense intérieure. Mais personne ne se dressa sur son passage alors qu'il s'élançait dans un large escalier en marbre. Au second étage non plus il ne trouva aucune résistance. Il localisa la pièce correspondant à la fenêtre d'où on lui avait tiré dessus, une assez grande salle arrangée en bureau luxueux, se jeta sur la porte qui sortit de ses gonds, fit un roulé-boulé pour se retrouver en position de tir. Le Beretta tenu à bout de bras, prêt à cracher, il pivota rapidement sur lui-même, cherchant sa cible.

La pièce était vide. Le renard avait quitté sa tanière avec une vivacité surprenante.

Une seconde explosion provoqua l'éclatement de plusieurs vitres. Un souffle brûlant traversa le parc, entra en bourrasque dans le bureau. L'Exécuteur jeta un coup d'œil à l'extérieur à travers une fenêtre béante. Depuis l'étage, il avait une vision globale de la situation. Au-delà de l'enceinte, une nuée de types se lançaient à l'assaut en poussant des cris stridents, arrosant la propriété d'une grêle de projectiles qui crépitaient contre les murs et la façade.

Au train où la bataille se déroulait, Bolan était au moins sûr qu'il y aurait un sérieux nettoyage des lieux. Sa mission n'était pas remplie pour autant. Il était venu liquider un vieux cannibale ivre de puissance que son propre milieu avait jeté à la rue comme une bête atteinte de la peste.

À deux occasions, alors qu'il le tenait sous la menace de son arme, l'Exécuteur avait fait grâce de la vie à Frank Marioni. La première fois, parce qu'une jeune et belle femme sensible – la propre nièce de Marioni – lui avait demandé de l'épargner. Ensuite, à une autre occasion ; il avait estimé qu'il n'était pas utile de le tuer, pensant que l'*ex-capo di tutti capi* allait décrocher de lui-même et que de toute façon il ne constituait plus un danger. Pendant des mois, Marioni avait disparu de la circulation, il s'était terré. Bolan en avait eu presque pitié.

Il avait eu tort. Un Frank Marioni ne jette jamais l'éponge. Il continuait de sucer le sang de la société, planqué dans un pays où il pensait pouvoir se construire une puissance nouvelle et, pourquoi pas, reparaître enfin au grand jour et reprendre en main les affaires américaines.

Et voilà que la vieille ordure s'était éclipsée, laissant derrière elle un relent de pourriture immonde.

CHAPITRE XXII

Plusieurs Noirs avaient réussi à escalader le mur sur l'avant de la propriété. Une rafale tirée par un *malacarni* armé d'un P.-M. en cisaila la moitié et renvoya l'autre à l'extérieur. De l'autre côté du parc, deux hommes s'écroulèrent sous les balles d'un tireur invisible. Il y eut encore une déflagration qui souleva un monceau de terre, à l'intérieur du parc cette fois, et une grande silhouette rapide se mit à courir le long d'un massif en expédiant des giclées mortelles avec un fusil d'assaut H & K. Eddy Gordon ne s'était pas cantonné aux directives que lui avait données Bolan. Ce dernier le découvrit de l'angle de la bâtisse où il s'était rendu pour obtenir une vue différente du champ de bataille.

Et soudain il aperçut le cannibale en fuite. Du moins vit-il la longue Mercedes noire qui glissait rapidement vers la sortie secondaire et la franchissait dans un grondement subit de moteur. Marioni avait préféré une fuite plus sûre que l'hélicoptère biplace en attente à une cinquantaine de mètres de là, à l'abri dans cette caisse blindée aux vitres et pneus à l'épreuve des balles.

Bolan examina les chances qu'il avait de passer sans laisser sa peau au travers de la mitraille, et baissa les yeux sur le blessé qui s'était traîné jusque-là. Gary le chauffeur le regarda en grimaçant, un filet de sang lui coulant de la bouche. Trois projectiles l'avaient touché à la poitrine, encadrant le cœur. Il balbutia quelques mots qui lui arrachèrent aussitôt une plainte.

— Ferme-la, fit Bolan en le tirant à l'abri de l'entrée de la maison.

Les blessures étaient mauvaises. Il n'en avait plus pour longtemps.

— Je voulais pas... partir sans vous dire au revoir. Est-ce que... J'ai eu le type ?

— En pleine tête, Jo. Tu l'as pas raté.

L'agonisant eut un spasme, son corps s'arc-bouta mais il trouva encore la force de demander :

— Dites... Vous n'êtes pas vraiment Frankie ?

— Pas vraiment, non, avoua Bolan.

— Ça fait rien... Bolan... Pour moi, vous êtes quand même... Frankie.

Le corps du petit gars du Bronx se raidit soudain et son regard devint fixe. L'Exécuteur se releva en jurant, observa brièvement les

alentours et partit au pas de course vers sa voiture. Au passage, il interpella un *soldat* pour lui ordonner de couvrir le portail, en engueula un autre qui s'était incrusté sous un banc en pierre au lieu de défendre le mur d'enceinte, et tira quelques coups de feu sur des silhouettes menaçantes qui avaient réussi à investir les lieux. La carrosserie de la Super 5 était criblée d'impacts.

Il en sortit le combiné M-16/M-79 dont il expédia quelques rafales alentours pour protéger sa progression et partit en direction du côté est.

Le combat faisait également rage de ce côté, là où les charges explosives placées par l'ex-milicien avaient pratiqué de grosses brèches dans le mur. Des formes humaines évoluaient à travers un brouillard dense sans doute provoqué par l'éclatement de grenades fumigènes, des types braillaient des appels dans la confusion la plus totale.

Bolan cherchait Eddy Gordon mais il commençait à penser que le grand Noir avait déjà dû se replier. Il le trouva pourtant en entendant les chuintements rauques du H & K, derrière une haie de fusains dont les branches commençaient à brûler.

— Fous le camp, lui jeta-t-il.

Le colosse le regarda en grimaçant.

— J'ai pas fini, merde !

— On décroche et on se replie ! Regarde vers le haut si ça t'intéresse.

Sans plus attendre, Bolan s'élança vers la libellule dont le plexiglas du cockpit était auréolé de plusieurs impacts. Il découvrit le pilote couché à plat ventre dans l'herbe, les mains sur la tête dans une protection illusoire, et lui balança un coup de pied dans les côtes.

— Monte dans ton taxi, lui ordonna-t-il. On va voir ce que tu vaux comme pilote de missile.

La Mercedes blindée filait plein pot sur la bande asphaltée en direction de Bingerville. À son départ de la maison blanche, une multitude de projectiles avaient claqué contre sa carrosserie, sans autre effet que d'écailler la peinture. Le monstre mécanique avait résisté sans aucun problème à la tentative puérile.

Deux hommes étaient assis à l'arrière, séparés du chauffeur par une glace épaisse. L'un d'eux était un Noir corpulent à la face large et luisante. Il s'était avachi sur la banquette et transpirait abondamment malgré l'air climatisé du véhicule. L'autre se tenait au contraire très droit dans son costume gris fil à fil et regardait défiler le paysage en jouant négligemment avec le barillet d'un revolver à canon court. La peau de son visage lui collait aux os et était constellée de petites marques brunes, signes de son âge avancé. Tous deux se taisaient,

chacun plongé dans ses pensées.

La frontière du Ghana n'était pas très éloignée. Il s'en fallait d'une quinzaine de kilomètres et, à la vitesse où roulait la Mercedes, ce n'était plus qu'une affaire d'environ dix minutes.

À quatre-vingt-deux ans, Frank Marioni possédait encore infiniment plus de vitalité, de férocité et de volonté de puissance que les jeunes loups de la nouvelle génération mafieuse. Par le passé, il s'était hissé tout seul au niveau de chef de Famille puis au rang suprême de *capo di tutti capi*. Il avait régné comme un monarque sur l'empire du Crime Organisé, dirigeant ses « affaires » à la tête d'une cohorte d'escrocs professionnels, d'hommes de loi véreux et de politiciens corrompus. Il s'était constitué une immense fortune sur le dos de la Société, qu'il avait su dissimuler aux multiples agents du Trésor accrochés dans son sillage, répartissant ces fonds illégaux dans divers pays comme la Suisse, le Panama et les Bahamas.

Il avait été beaucoup plus important qu'Augie Marinello, l'ancien « Boucher de Philadelphie ». Mais un mec infernal, armé pour la guerre, s'était juré de réduire ses affaires à néant, tuant ses hommes et terrorisant ses associés. Tout cela parce qu'il en voulait stupidement à l'Organisation d'avoir créé du tort à sa famille, comme si le Syndicat devait être tenu pour responsable de la bêtise humaine !

C'était depuis ce temps-là que Frank Marioni avait connu une période affreusement sombre. Ce petit salaud était parvenu à le discréditer auprès de la plupart des autres *capi* qui d'ailleurs n'attendaient qu'une occasion pour prendre sa place, au besoin en l'assassinant. Il avait dû fuir et se cacher comme une bête aux abois.

Cependant, il avait eu cette idée de se tailler un empire dans ce pays d'Afrique aux multiples ressources cachées. Il avait su convaincre des représentants du gouvernement, comme ce N'Jalah qui à présent transpirait de frousse à côté de lui. Le vieux Frank connaissait parfaitement la musique. Il savait flatter, acheter, menacer et corrompre afin d'amener à composition les individus qui pouvaient lui être utiles, pour ensuite les rejeter telles de vieilles carcasses usagées.

Mais tout cela était parti en fumée à cause de celui que les soldats de la rue appelaient avec terreur le « Grand Fumier », ou encore Mack Bolan la Pute.

Pourtant, rien n'était encore totalement perdu. Frank avait des appuis dans le pays voisin. Il y avait investi des fonds secrets et il était certain de pouvoir à nouveau se servir de ce territoire comme d'un tremplin pour rebondir sur le monde occidental.

Dans la vie, rien n'était jamais irrémédiable. Il suffisait d'être intelligent et tenace. Impitoyable aussi. Et cette fois, ce voyou habillé de noir, ce fumier tant haï ne viendrait pas l'empêcher de réaliser ses projets.

Dans quelques instants, il serait à l'abri.

CHAPITRE XXIII

Son compagnon de route s'épongea le front avec un mouchoir déjà trempé de sueur.

— Vous devriez ranger cette arme, fit-il remarquer avec agacement en fixant le calibre.

Marioni gloussa :

— C'est un bon revolver. C'est avec lui que j'ai commencé à grandir. Ça vous ennuie ?

— Je pensais que...

— Que quoi ? Que les affaires se font toutes seules ?

Il l'avait emmené avec lui comme on se met une couverture pour se protéger du froid. Au cas où un incident l'obligerait à discuter avec les autorités de la Côte d'Ivoire. Mais rien de la sorte ne s'était produit. Il se trouvait à présent hors de portée de toute atteinte, à deux pas de la tranquillité ; il n'avait plus besoin de « couverture ». Il le lui dit vulgairement et avec une méchanceté vicieuse :

— Tu pètes de trouille, hein, connard ? Fallait pas mettre les pieds dans ce business si t'étais pas à la hauteur. De toute façon, tu es fini, la partie est terminée pour toi.

L'autre lui jeta un regard à la fois haineux et terrorisé puis tourna la tête vers la vitre.

— C'est marrant comme les gens sont cons ! poursuivit le *capo* qui venait de perdre une bataille. Ils veulent toujours tout avoir sans prendre de risque. Qu'est-ce que tu croyais en...

Il s'était interrompu en entendant le ronflement d'un moteur. Se retournant, il observa la route par la lunette arrière mais ne vit qu'un point minuscule qui traçait son sillage loin derrière la Mercedes. Peut-être un véhicule l'avait-il pris en chasse, mais c'était trop tard. Encore trois ou quatre kilomètres avant la frontière.

Le ronflement grave se fit de nouveau entendre et Frank comprit que cela se passait au-dessus de sa tête. Il appuya sur le bouton de commande de la vitre électrique, passa la tête à l'extérieur, les yeux cherchant l'inquiétant ronronnement, et vit son hélicoptère en vol stationnaire à l'aplomb de la Mercedes. Ce crétin de pilote arrivait comme les carabiniers du vieux pays, une fois qu'il était trop tard.

Puis l'appareil dépassa le véhicule dans une brusque accélération, fila comme une flèche en suivant l'axe de la route à moins de deux

mètres du sol et se posa d'un coup.

— Qu'est-ce qu'il fout, ce..., chevrota Frank en se retenant à la banquette avant pour résister au freinage que le chauffeur avait entamé.

Il manœuvra l'interphone dans lequel il jacassa :

— T'arrête pas, Jack ! T'arrête pas ! C'est peut-être un coup fourré. Vas-y, passe à côté !

Là-bas, à deux cents mètres, le pilote sautait de l'hélicoptère posé au milieu de la chaussée, paraissant attendre la grosse masse blindée qui commençait à reprendre de la vitesse.

Et Frank ouvrit soudain des yeux horrifiés. Ses lèvres desséchées marmonnèrent des mots inaudibles tandis que ses ongles s'incrustaient dans le dossier de la banquette.

Le Grand Fumier était devant lui, au milieu de la route. Il lui avait volé son hélicoptère. Il l'avait poursuivi avec une insistance ignoble et maintenant il se tenait là, avec sa saloperie d'attirail de guerre !

— T'arrête pas ! jeta-t-il encore au chauffeur. Il ne peut rien contre des plaques de blindages. Fonce !

Mais le chauffeur n'eut pas le temps de faire prendre suffisamment de vitesse à son véhicule. Un projectile jaillit d'un gros fusil que tenait le « Fumier », percuta le sol à moins de vingt mètres du capot et explosa en creusant un cratère dans l'asphalte. Les freins brusquement bloqués, la Mercedes continua pendant quelques secondes sur sa trajectoire, glissa sur le côté, puis ses roues perdirent le contact avec le sol.

Frank s'écrasa contre la banquette avant et perdit son arme lorsque le lourd véhicule vint percuter le flanc opposé du cratère. Il jura, vociféra et réussit à retrouver son équilibre pendant que le chauffeur essayait de dégager la Mercedes sans parvenir à autre chose qu'à emballer le moteur, une seule roue patinant sur le sol ferme.

À travers le pare-brise, il aperçut la haute silhouette armée qui marchait dans sa direction, s'arrêtait bientôt à quelques mètres. Et la voix qu'il entendit par la vitre restée ouverte lui donna l'impression de venir d'outre-tombe :

— Tu as cinq secondes pour sortir, Frank !

Les yeux exorbités, un rictus de haine et de terreur sur la mince fente de sa bouche, le vieux *capo* chercha son souffle et répliqua en criant :

— Tu ne peux rien contre moi, Bolan. Cette caisse est blindée !

Il entendit un rire qui tinta comme un cristal qui se brise.

— Ça ne tiendra pas contre une grenade ! hurla le gros fonctionnaire noir en s'agrippant à la veste de Marionni.

Le gros fusil cracha une nouvelle fois et un second cratère apparut dans la route à cinq mètres de la Mercedes, la déplaçant dans un

souffle puissant.

— Deux secondes !

Frank paniqua. Bon Dieu, non, il ne voulait pas mourir. Il y avait une solution. Il y a toujours une solution ! Deux fois, il avait réussi à baiser le grand fumier en jouant sur sa corde sensible. Ce con était encore capable de marcher au sentiment.

Il déverrouilla la portière et, lentement, les mains bien en évidence, il commença à sortir. Sa maigre poitrine se souleva par petits coups. Il respira l'air de l'océan qui battait les rochers tout proche, et se mit à sourire en avançant vers Bolan. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à quatre ou cinq mètres, il s'arrêta et gloussa :

— Tu vois, Bolan, tout se finit en douceur. Je suppose que tu es content de toi...

— Tu as un dernier mot à me dire ?

— Ben... C'est con d'en arriver là, tu trouves pas ? Tu me braques alors que je ne suis même pas armé. C'est pas très loyal de menacer un vieillard.

Bolan aurait pu lui rétorquer que sa longue vie de mafioso voleur, violeur et assassin n'avait qu'un très lointain rapport avec la loyauté et le respect d'autrui. Mais il n'avait pas envie de discuter. Il n'en avait pas le temps non plus. À l'ouest, dans le ciel, un point noir s'approchait, grossissant de seconde en seconde, tandis qu'un véhicule délabré fonçait dans sa direction en soulevant un nuage de poussière.

— Tu devrais me laisser partir, suggéra Marioni d'un ton soudain plaintif. Je voulais seulement mettre un peu d'argent de côté avant de prendre ma retraite. Tu ne me reverras plus jamais, Bolan. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux pas refuser à un vieillard de finir sa vie dans la paix et la dignité...

— O.K. ! gronda Bolan en appuyant sur la détente du M-16 qui se mit à crachoter un essaim de projectiles brûlants.

La poitrine criblée, Frank Marioni s'agita frénétiquement, battant l'air de ses bras décharnés, criant une dernière insulte, comme s'il lançait une dernière menace à l'humanité. Il mourut comme il avait vécu, dans la violence et dans la haine.

La 404 fumante d'Eddy Gordon s'arrêta dans un abominable grincement tout contre la carrosserie de la Mercedes. Il sauta au sol et annonça :

— Y a du monde derrière moi, faudrait pas trop traîner.

Puis il avisa la forme humaine qui se terrait au fond du véhicule blindé, poussa un rugissement, bondit dans l'habitacle et en ressortit en traînant le haut personnage du gouvernement. Il l'avait saisi à la gorge et commençait à serrer de toutes ses forces.

— Lâche-le ! dit Bolan.

Mais le colosse semblait ne pas l'entendre. Proférant des injures, il

continuait à resserrer l'étau de ses grandes pognes sur le cou du type. Bolan le frappa à la tête avec la crosse du combiné de guerre, sans trop appuyer le coup, puis leva les yeux vers le gros hélicoptère kaki qui maintenant plafonnait au point fixe à moins de cinquante mètres de là.

Encore groggy, Eddy se massa la nuque, fit entendre une sorte de grognement de fauve et annonça en regardant le ciel :

— C'est un appareil de l'armée ! Envoie-lui une de tes foutues charges, mec, ou on va se faire canarder !

Bolan hésita. Jamais encore il n'avait tiré sur les flics ou les soldats bien qu'il fût traqué dans son pays comme l'ennemi public numéro Un. À ses yeux, ils restaient dans le même camp. Un court instant, il leva le M-16/M-203, l'abaissa aussitôt. Sa guerre contre le Milieu s'achevait là. Il ne voulait pas, il ne pouvait pas combattre des hommes qui étaient comme lui des soldats, même s'ils n'observaient pas les mêmes règles, même s'ils n'avaient pas la même couleur de peau.

À une distance d'environ huit cents mètres, un nouveau nuage de poussière grossissait sur la route.

Une voix amplifiée par un mégaphone jaillit de l'hélicoptère :

— Attention ! Opération Alice pour Striker. Restez en place pour récupération immédiate ! Opération Alice. Restez en place !

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce con ? fit Eddy. Le message fut lancé une seconde fois dans le staccato des pales qui brassaient violemment l'air au-dessus d'eux.

— Tu y comprends quelque chose, toi ? demanda encore le colosse en criant pour se faire entendre à travers le vacarme du rotor.

— Il dit que l'opération est terminée, annonça Bolan avec un sourire fatigué. On rentre.

Épilogue

Le petit jet qui avait amené Harold Brognola à Abidjan était prêt à redécoller. À côté du portillon d'accès, quatre personnes échangeaient encore quelques paroles, s'apprêtant à entrer dans la cabine sous les regards attentifs des miliciens disposés en ligne à une vingtaine de mètres de l'appareil.

Bolan eut un bref sourire d'amitié pour Eddy Gordon.

— Tu es sûr que ça va aller ?

— T'inquiète pas. Y a pas que des vendus ici. Ça colle !

Le géant noir rigola et lança en caricaturant l'accent africain :

— Je rep'ends du se'vice avec mes fères pou' que les môvais Blancs y viennent pas voler not' pauv' pays.

Bolan lui administra une claque sur l'épaule. Il eut envie de lui dire quelques mots au sujet de son frère mais se retint, devinant que le milicien préférerait garder un silence douloureux sur ce sujet.

Il lui glissa une enveloppe dans la main.

— Hé ! Tu déconnes, mec ! Je prends pas les pots-de-vin.

— On avait fait un marché, rappela Bolan en posant un pied sur la petite échelle de l'avion.

— Mais... Oh ! Et puis, merde !

— *Ciao* ! dit-il Bolan en s'engageant dans la carlingue.

— *Ciao*, Striker, renvoya Eddy Gordon dont les mâchoires s'étaient crispées sous une émotion qu'il dissimulait depuis quelques minutes.

Les autres s'étaient déjà installés dans les fauteuils de l'appareil et bouclaient leurs ceintures. Bolan s'assit à côté de Brognola, soupira :

— Comment as-tu réussi cette acrobatie, Hal ?

Le Fédé alluma posément une cigarette avant de répondre :

— J'ai tout simplement utilisé un contact que j'avais au gouvernement abidjanais.

Le réacteur de l'appareil gronda quand le pilote prit le taxi-way pour rejoindre la piste de décollage.

— L'arbitre en question ?

— Il n'a pas pu refuser. C'est un type à qui j'ai rendu des services quand il était aux États-Unis. Le monde est petit, hein ?

Devant eux, Sarah Treshe posait un sac de voyage sur le fauteuil qui lui faisait face. Elle était habillée d'un ensemble tailleur que Gordon lui avait acheté en ville et avait coiffé ses longs cheveux en

chignon sur sa nuque. Elle fouilla dans le sac pour en extraire un petit miroir dans lequel elle se regarda, rencontra le regard de Bolan et lui sourit timidement. En quelques heures, depuis qu'elle avait pu respirer un autre air que celui de l'ignoble lupanar, sa personnalité refaisait surface, elle paraissait s'éveiller doucement à la nouvelle vie qui l'attendait de l'autre côté de l'océan.

Bolan étira ses jambes devant lui et ferma les yeux. Dans sa tête, des images mouvantes se mirent à danser une sarabande effrénée et il crut entendre encore les hurlements des blessés, les gémissements des hommes à l'agonie. Jo le chauffeur, Jo le petit gars du Bronx lui apparut et lui fit une grimace équivoque.

Oui, le monde était petit. Aussi petit que l'univers de la Mafia qui se voulait pourtant si vaste et si puissant.

Un monde que Frank Marioni avait enfin quitté pour prendre sa retraite en enfer.